This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET FAIRE

Œuvres
de
Traduction
Lagrange

Lagrange (N), né en 1738, à Paris, mort en 1775, était précepteur des enfants du baron d'Holbach et ami de Diderot. On lui doit la traduction des *Antiquités de la Grèce* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12; — du poème de Lucrèce *De Natura rerum*, 1768, 2 vol. in-12; — *Des Œuvres de Sénèque le philosophe*, Paris 1778, 7 vol. in-12. Ces traductions sont remarquables par leur élégance et leur fidélité.

Lucrèce - bonnes Editions -
celle d'Havercamp, 1725; de
Bentley, 1796; de Lemaire,
1835 -

x Sigismond Havercamp,
à Leyde, in-4°, 2 vol. 1725
- celle que donna Courtalier,
an 1744, sous la direction de
M. Philippe, en 1 vol. in-12
mérite la préférence pour la
commodité : elle est enrichie
de bonnes variantes et de jolies
estampes. La savante édition

PA
6482
.A2
1768

E,

SES.

Lagran
Paris, mort
des enfants
ami de Di
des Antie
Lambert
du poëme
rerum, 17

Oeuvres d
Paris 1778.
sont re
et le

de Threech a guidé l'auteur
de celle ci, qui fut encore réimprimé
en 1754 sous le même format in-
Il y a eu depuis, deux autres Ed.
de Glasgow, 1759, et de Barkerville
1772, in-4°. Le Baron des Coutures
en publia une traduction Franc.
en 1692, avec des notes. Cette ver
qui n'est pas toujours exacte, et
qui pourrait être mieux écrite, a
été éclipsée par celle qu'a donnée
M. la Grange, avec de savantes
notes, Paris, 1787. 2 vol. in-8° et
in-12

V

ité.

PA
6482
.A2
1768

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME I.

Lucretius Carus, Titus.

LUCRECE,
TRADUCTION
NOUVELLE,
AVEC DES NOTES,
Par M. L. G.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BLEUET, Libraire,
sur le Pont S. Michel.
M. D. CC. LXVIII.
Avec Approb. & Privilege du Roi.

H. Gravelot inv. *Ponce Sculp.*

SE TAIRE

Lagrange (N), né en 1738, à Paris, mort en 1775, était précepteur des enfants du baron d'Holbach et ami de Diderot. On lui doit la traduction des *Antiquités de la Grèce* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12; — du poème de Lucrèce *De Natura rerum*, 1768, 2 vol. in-12; — *Des Œuvres de Sénèque le philosophe*, Paris 1778, 7 vol. in-12. Ces traductions sont remarquables par leur élégance et leur fidélité.

PA
6482
.A2
1768

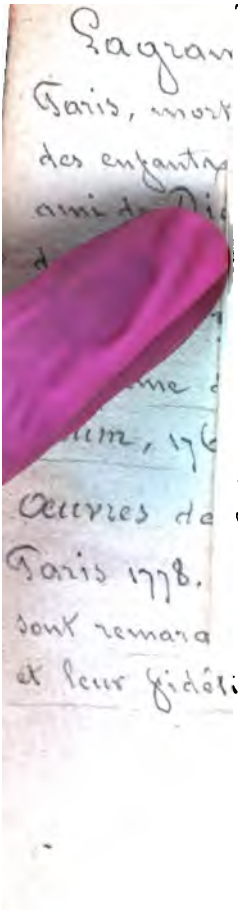
LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME I.

de Chrétien a guidé l'auteur de celle-ci, qui fut encore réimprimée en 1754 sous le même format in-12. Il y a eu depuis deux autres éd. de Glasgow, 1759, et de Barkerville 1772, in-4°. Le Baron des Coutumes en publia une traduction franç. en 1692, avec des notes. Cette version qui n'est pas toujours exacte, et qui pourrait être mieux écrite, a été éclipsée par celle qu'a donnée M. la Grange, avec de savantes notes, Paris, 1787. 2 vol. in-8° et in-12.



PA
6482
.A2
1768

LUCRECE,

DE LA

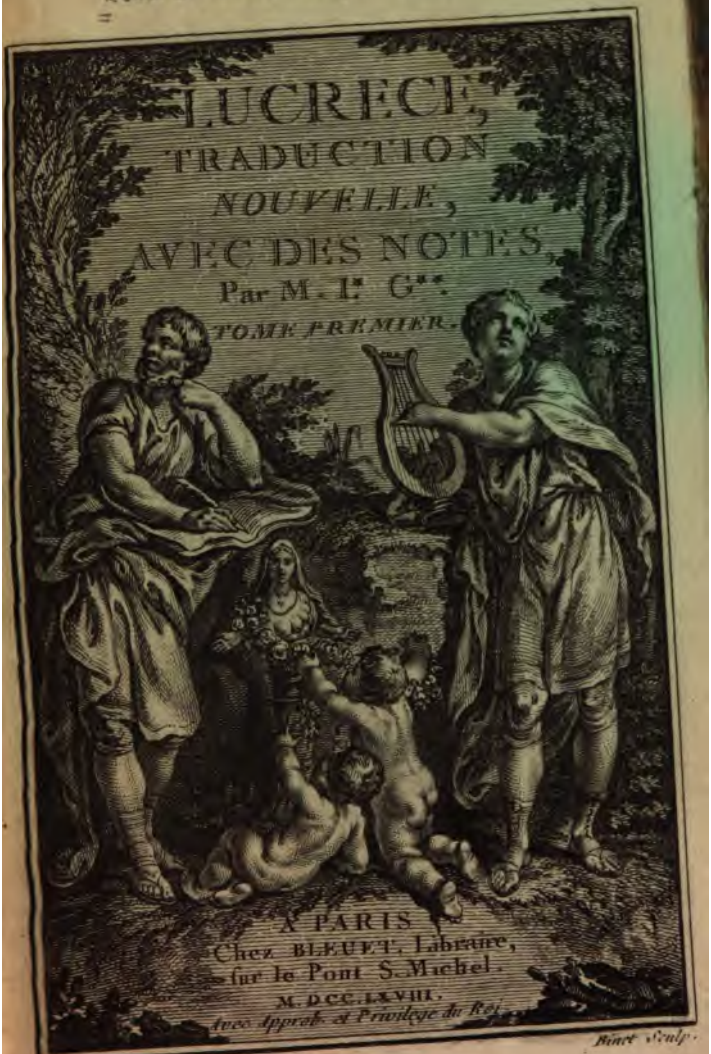
NATURE DES CHOSES.

TOME I.

Lucretius Carus, Titus.

LUCRECE,
TRADUCTION
NOUVELLE,
AVEC DES NOTES,
Par M. L^n G^ve.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez BLEUET, Libraire,
sur le Pont S. Michel.
M. DCC. LXVIII.
Avec Approb. & Privilege du Roi.

H. Gravelot inv.

Binet Sculp.

2 vols.

AVERTISSEMENT.

UNE traduction de Lucrece était un ouvrage qui manquait à notre littérature. L'abbé de Marolles en donna une, écrite en ſtyle barbare, dans le tems * où la langue Françaiſe commençait à acquérir de l'élégance & de la pureté. Celle du baron des Coutures, quoique poſtérieure, n'a pas mieux rempli les vœux des gens de lettres. Ces deux traducteurs ne connaiſſaient pas aſſez la philoſophie d'Epicure, le génie de la langue Latine ni celui de leur propre langue. Mais le premier a au moins le mérite d'avoir ſenti quelquefois les beautés poëtiques de ſon original, & d'avoir eſſayé de les rendre dans ſon langage Gothique. On ne peut attribuer l'eſpece de réputation dont a joui quelque temps la traduction du ſe-

* En 1650.

429632

cond, qu'aux éloges de Bayle crus ſur parole, & les éloges de Bayle * ne peuvent s'expliquer que par une prévention aveugle, dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours exempts. On n'a donc trouvé aucune reſſource dans les traductions Françaiſes de Lucrece. Celle de Marchetti, eſtimée avec raiſon des Italiens, n'a été non plus d'aucun ſecours, parce que leur langue ſe prête avec tant de docilité à tous les tours de la Latine, que les endroits les plus difficiles de Lucrece, rendus mot à mot, ne ſont pas plus intelligibles dans la traduction que dans l'original.

On a donc été réduit aux commentateurs, reſſource pénible & trop ſouvent infructueuſe. Quoiqu'on ſe ſoit impoſé la loi de les conſulter tous, l'édition de Creech eſt celle qu'on a ſuivie de préférence dans le cours de cette tra-

* Voyez *Nouvelles de la Rép. des Let.* tom. IV. pag. 852.

duction. Ce ſçavant Anglais était à la fois poëte & philoſophe. Sa paraphraſe eſt claire, toutes les fois qu'il a entendu le texte. Ses notes ſont un choix raiſonné de toutes celles qui avaient paru avant lui ; mais celles qu'il a ajoutées de ſon propre fonds, & dont l'objet eſt de développer l'ordre & l'enchaînement des idées de Lucrece, ſont infiniment plus utiles que toute l'érudition des commentateurs. Gaſſendi, ce reſtaurateur de la philoſophie corpuſculaire, ce vertueux prêtre, ſi conſommé dans l'étude de la philoſophie ancienne, a fait plus lui ſeul pour l'intelligence de Lucrece, que tous les commentateurs réunis. Et ſi la lecture de trois volumes *in-folio*, écrits en longues periodes latines, dont quelques-unes ont une page, eſt un travail faſtidieux, on en a ſouvent été dédommagé par les lumieres qu'on reconnaît avoir tirées de cette fatigante lecture.

Malgré ces ſecours, combien ne reſtait-il pas encore de difficultés à vaincre ?

La meilleure édition de Lucrece était bien éloignée de la perfection qu'on s'eſt propoſé de donner à celle-ci. Des paſſages tronqués & altérés qu'il fallait rétablir, des ponctuations incorrectes qu'il fallait rectifier, des vers & des morceaux entiers déplacés qu'il fallait tranſpoſer, voila la tâche qu'avaient encore laiſſée les travaux ſans nombre des commentateurs. On n'a rien négligé pour la remplir ; on s'eſt aſſujetti à toutes les recherches qu'exigeait ce genre de travail. Les paſſages les plus difficiles ont été diſcutés par des perſonnes éclairées, qui ont bien voulu nous aider de leurs lumieres. Les explications les plus généralement adoptées, après un mûr examen, ont été ſuivies dans la traduction ; celles qui ont tenu quelque tems la balance en équilibre, ont été miſes en notes, afin que le lecteur fût en état de juger lui-même de nouveau le procès. Mais on ne s'eſt permis de faire aucune correction ni aucune tranſpoſition, ſans

en avertir par une note, où l'on expoſe les motifs qui ont porté à cette innovation. Avec ces ſoins & ces ſecours, on oſe ſe flatter de donner au Public le texte le plus correct & le plus clair qui ait encore paru de Lucrece.

Quant à la traduction, on s'eſt propoſé deux objets, la fidélité & l'élégance. Tant que le génie de la langue Françaiſe l'a permis, on a copié trait pour trait l'original. Cette méthode, la plus ſûre pour réuſſir, a encore procuré l'avantage de diſpenſer d'un grand nombre de notes. Car la langue Françaiſe ayant au deſſus de la Latine l'avantage de la clarté, ſouvent un paſſage obſcur en latin, rendu mot à mot dans notre langue, eſt devenu aſſez clair pour n'avoir plus beſoin d'être expliqué.

Enfin les argumens de chaque livre, qui dans un poëme philoſophique ne ſont pas un objet indifférent, ont été travaillés avec le plus grand ſoin. S'ils excedent quelquefois la meſure ordinaire, c'eſt

qu'on s'eſt moins propoſé d'indiquer les matieres que traite le poëte, que d'en ſuivre le fil & d'en montrer l'enchaînement ; de ſorte que ces ſix argumens réunis ſeraient une analyſe de la doctrine d'Epicure.

ABRÉGÉ

DE LA VIE DE LUCRECE.

UN Poëte philoſophe, livré par goût à la retraite, éloigné par principes de l'adminiſtration publique, & dont les actions ne ſont liées avec aucun des événemens de l'Etat, ne peut être connu de la poſtérité, que par les ouvrages qu'il lui tranſmet. Auſſi l'on ignore preſque tous les détails de la vie de Lucrece. On n'eſt pas même d'accord ſur la date de ſa naiſſance (1). On ſçait uniquement, qu'il

(1) Euſebe de Pamphilie le fait naître la 171 Olymp. ſous le conſulat de Cn. Domit. Ahe-

vécut dans les tems les plus orageux de la République, lorſque Rome commençait à s'inſtruire & à ſe corrompre, à ſe ſoumettre au joug de la tyrannie & à l'empire des arts, à perdre à la fois ſa barbarie & ſa liberté. La nobleſſe de ſa famille (1) l'aurait mis en état de jouer, au milieu de ces troubles, un auſſi grand rôle que Cicéron, s'il avait eu autant d'ambition que l'Orateur Romain. Mais ſon averſion pour les affaires publiques, le fit toujours reſter dans l'ordre des Chevaliers, quoiqu'il eût pu aſpirer au rang de Sénateur. On croit qu'il alla à Athenes, puiſer ſous Zenon une connaiſſance pro-

---

nobarbus & de L. Caſſius Longinus, l'an de R. 656. D'autres rapportent ſa naiſſance à la 172 Olymp. ſous le conſulat de L. Licinius Craſſus & de Q. Mucius Scævola, l'an de R. 657.

(1) La famille de Lucrece était ancienne. Cicéron parle de Q. Lucretius Veſpillo, fameux Juriſconſulte, & de Q. Lucretius Ofella qu'il dit avoir été plus propre à être Juge qu'Orateur. Velleius Paterculus fait mention d'un autre *Veſpillo*, dont parlent auſſi Cicéron & Céſar, & auquel ce dernier donne le titre de Sénateur.

fonde du ſyſtême d'Epicure, qu'il regardait comme la ſeule philoſophie digne de ſes concitoyens. Quelle perfection n'aurait-il pas donnée à ſon poëme, quel monument n'aurait-il pas laiſſé à la poſtérité, ſi ſa ſanté lui avait permis de déployer tout le génie qu'il avait reçu de la Nature ! Mais il eut avec le plus grand poëte de l'Italie moderne (3) le rapport ſingulier d'avoir compoſé ſon poëme, dans les intervalles que lui laiſſaient de fréquens accès de folie. Que cette folie ait été cauſée par un philtre amoureux que lui donna Lucilia, ſa femme ou ſa maîtreſſe, c'eſt un conte ridicule que ſe ſont tranſmis ſucceſſivement tous ceux qui ont écrit la vie de ce Poëte. L'époque de ſa mort n'eſt pas mieux fixée que celle de ſa naiſſance (4). On convient géné-

(3) Voyez la vie du Taſſe, à la tête de la traduction de la Jéruſalem délivrée, par M. Mirabaud.

(4) Les uns diſent qu'il mourut à 42 ans, l'an de Rome 701, ſous le troiſieme conſulat

ralement, qu'il ſe tua lui-même dans un âge peu avancé ; mais on diſpute ſur le motif qui lui inſpira cette funeſte réſolution. Les uns l'attribuent aux troubles qui agitaient la République : mais y prenait-il aſſez de part, pour en être affecté juſqu'à ce point ? D'autres prétendent qu'il ne voulut pas ſurvivre à l'exil de Memmius. Le ſurnom de *Carus* que portait Lucrece prouve qu'il était ſenſible à l'amitié. Mais un exil qui rendait au repos, à la retraite & à la méditation un ami éclairé & philoſophe, pouvait-il être regardé par Lucrece comme un coup bien terrible ? Il eſt plus probable, ou qu'il ſe tua dans un accès de frénéſie, ou que l'ennui d'une vie troublée ſans ceſſe par le délire & la douleur, le détermina à y renoncer. Voila le peu de lumieres

---

de Cneius Pompeius Magnus. Donat veut qu'il ſoit mort à 39 ans ſous le conſulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Craſſus pour la ſeconde fois. Euſebe le fait vivre juſqu'à 44 ans. *Propriâ ſe manu interfecit anno ætatis quadrageſimo quarto*, dit S. Jérome *in Chronic. Euſeb.*

que l'hiſtoire nous fournit ſur la perſonne de Lucrece. Finiſſons par un paſſage de Virgile bien glorieux à la mémoire de notre Poëte, & dont l'application eſt fort ſimple, quoiqu'elle n'ait encore été faite par perſonne.

Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas;
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!
Fortunatus & ille, Deos qui novit agreſtes,
Panaque Sylvanumque ſenem, Nymphaſque ſorores.
Georg. lib. II. v. 490.

Il eſt clair que Virgile dans ce paſſage ſe compare à Lucrece; c'eſt comme s'il diſait: un autre avant moi s'eſt immortaliſé en approfondiſſant les cauſes des phénomenes de la Nature, en foulant aux pieds les terreurs de la ſuperſtition, & en bravant le vain bruit de l'avare Achéron; mais celui qui a célébré les Divinités champêtres, Pan, le vieux Sylvain & les Nymphes ſes ſœurs, n'eſt pas non plus ſans mérite.

De la famille Memmienne.

Le poëme de Lucrece étant dédié à Memmius, on a cru néceſſaire de faire connaître en peu de mots cette famille ſur laquelle Gifanius nous a laiſſé une longue diſſertation. La famille des Memmius était très-ancienne, s'il faut en croire Virgile qui la fait remonter juſqu'à Mneſthée, *mox Italus Mneſtheus, genus à quo Nomine Memmî*, Æneid. lib. V. Mais avec une origine auſſi ancienne, cette famille eût-elle été plébéienne? Or c'eſt un fait dont on ne peut douter, puiſqu'il y a eu des Memmius, tribuns du peuple.

Le premier Memmius dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, eſt C. Memmius* qui fut Préteur de Sardaigne ſous le conſulat de C. Claudius Pulcher & de T. Sempronius Gracchus, ſix ans avant la

* Vid. Tit. Liv. lib. 41...42.

guerre de Perſée, & qui quatre ans après ſous le conſulat de C. Popilius Lænas & de P. Ælius Ligur, fut Préteur en Sicile. Il eut deux fils, C. & L. Memmius, Orateurs qui fleurirent du tems de Jugurtha & de Sylla, & dont parlent Cicéron & Salluſte. Le premier fut aſſommé à coups de bâton dans le champ de Mars par Saturninus, tribun du peuple, ſon ennemi, ſous le conſulat de C. Marius pour la ſixieme fois, & de Val. Flaccus. Ce fut ce C. Memmius qui accuſa de concuſſion L. Calpurnius Beſtia, qui, pendant ſon conſulat, envoyé en Numidie à la tête d'une armée, s'était laiſſé corrompre par l'argent de Jugurtha, & avait pillé celui des Alliés. Ce fut encore lui qui pendant ſon conſulat ordonna par une loi de faire venir Jugurtha à Rome; enfin on croit qu'il fut l'auteur de la fameuſe loi *Memmia*, par laquelle il était défendu de citer en juſtice les citoyens abſens pour les affaires de la République, & ordonné d'imprimer la let-

tre *K* ſur le front des calomniateurs & des accuſateurs ſubornés. On ne dit rien de Lucius frere de Caius. L'hiſtoire parle encore d'un M. Memmius, qui fut, dans la guerre de Sertorius, Queſteur de Pompée dont il avait épouſé la ſœur. On ſoupçonne qu'il était frere ou couſin-germain de ceux-ci.

Enfin C. Memmius Gemellus, celui auquel Lucrece a dédié ſon poëme, était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athenes ſous les mêmes maîtres que Lucrece. A ſon retour à Rome il obtint la préture & eut le gouvernement de Bithynie. Il mena avec lui le poëte Catulle, Curtius Nicetas, grammairien célebre, auxquels on ſoupçonne que ſe joignit auſſi Lucrece. A ſon retour il fut accuſé par Céſar, mais on ignore quelle fut l'iſſue du jugement. Quelque tems après, ſous le conſulat de L. Domitius & d'Ap. Claudius, il accuſa à ſon tour de concuſſion Gabinius, & la même année C. Rabirius Poſthumus, défendu par Cicéron.

dont nous avons le plaidoyer. Il brigua inutilement le conſulat, & ayant été condamné en vertu de la loi Pompeia *de Ambitu*, il ſe retira en exil dans la Grece, où il mourut peu d'années après. Il fallait que ce Memmius fût un homme recommandable par ſes lumieres, pour avoir mérité l'amitié de Lucrece & la dédicace de ſon poëme. Cicéron le loue lettres Grecques, mais lui reproche de ſa profonde connaiſſance dans les ſon trop de mépris pour les Latines. Il lui accorde de la fineſſe dans l'eſprit & de la douceur dans l'expreſſion, mais il le blâme d'avoir craint la fatigue de parler & même de penſer, ajoutant que ſes talens ſe rouillerent peu à peu par le défaut d'exercice. *C. Memmius, Lucii filius, perfectus litteris, ſed Græcis: faſtidioſus ſanè Latinarum: argutus orator, verbiſque dulcis, ſed fugiens non modo dicendi verùm etiam cogitandi laborem, tantùm ſibi de facultate detraxit, quantùm imminuit induſtriæ.* Cic. de Clar. Orat. ad Brutum.

AVIS DU LIBRAIRE.

Comme des perſonnes éclairées ont paru deſirer de trouver ici la célebre invocation d'Heſnault, qu'il n'eſt pas aiſé de ſe procurer, on a cru devoir déférer à leurs avis.

DÉESSE, dont le ſang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaiſir des hommes & des Dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant ſur tout le monde
Rends & la mer peuplée & la terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô mere de l'Amour;
C'eſt par toi qu'eſt conçu tout ce qui voit le jour:
Un ſeul de tes regards écarte les nuages,
Chaſſe les aquilons, diſſipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton aſtre ramene,
Les zéphyrs font ſentir leur amoureuſe haleine;
La Terre orne ſon ſein de brillantes couleurs,
Et l'air eſt parfumé du doux eſprit des fleurs.
On entend les oiſeaux frappés de ta puiſſance,
Par mille tons laſcifs, célébrer ta préſence.
Pour la belle geniſſe on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine ou traverſer les eaux.

Enfin les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir;
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire
Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire.
Donc, puiſque la nature eſt toute ſous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans toi,
Que ſans toi, rien n'eſt beau, rien n'aime & n'eſt aimable;
Vénus, deviens ma Muſe, & ſois-moi favorable.
Je vais de l'univers étaler les ſecrets;
J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les graces en partage;
Fais-les en ſa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ſes horreurs.
Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la guerre?
Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée,
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux en pillant tes tréſors:
Tant tu ſais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les deſirs, provoquer les tendreſſes.

Parle pour les Romains dans ces momens ſi doux.
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le deſſein que je prends veut un eſprit tranquille;
Puis-je le poſſéder dans ce tems difficile,
Et de tant de Héros Memmius digne fils,
Peut-il donner des ſoins qu'au bien de ſon pays?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un eſprit affranchi de toute inquiétude;
Autrement tous mes ſoins ſeraient hors de ſaiſon.
En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raiſon,
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te rallentirais avant que de l'entendre,
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux,
Et là te faire voir quel eſt l'emploi des Dieux,
Te ramener après dans la ſource des choſes,
Et des plus grands effets te dévoiler les cauſes.
Tu ſauras de quel fonds la Nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout ſe réſout;
Quels ſont ces ſimples corps, cette ſimple matiere
Qu'on nomme premiers corps & matiere premiere:
Parce que tout vient d'eux & qu'ils ſont éternels.
Car loin de notre eſprit ces penſers criminels
Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque créature.
Si ces Dieux ne vivaient dans la tranquillité,
A quoi leur ſervirait leur immortalité?
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.

C'eſt trop les intriguer dans les choſes humaines;
Ils ſont toujours puiſſans, toujours heureux ſans nous,
Et ne ſentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
Sous la Religion (*a*) durement aſſervie.
Long-tems du haut du ciel ce phantôme effrayant
A lancé ſur la terre un regard foudroyant.
Mais un Grec le premier, plein d'une ſage audace,
L'oſa voir d'un œil fixe & l'inſulter en face.
Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner;
La Terre eut beau frémir, le Ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'impoſture,
Et plus prompt à s'ouvrir le ſein de la Nature.
Dans l'enceinte du monde il ſe crut trop ſerré;
Le ciel ne fut pas même aſſez vaſte à ſon gré:
Rien ne lui fit obſtacle, & ce puiſſant génie
Courut de l'univers la carriere infinie.
Après avoir ſu tout, il nous a tout appris:
Nul être, nul pouvoir ne ſurprend nos eſprits;
On ſait juſqu'où s'étend tout pouvoir & tout être,
Et ce qui le termine & ce qu'il en peut naître.
Ainſi par la raiſon il ſurmonta la peur;

(*a*) Le Polythéiſme.

Ainſi l'erreur mourante aux pieds de ſon vainqueur,
Et la Religion (*b*) terraſſée avec elle,
Attire à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu
Que ma philoſophie attaque ta vertu;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes:
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux;
On maltraite en Aulide une jeune Princeſſe,
Et qui ſont les bourreaux? tous les chefs de la Grece,
Son pere. Mais Diane a ſoif de ce beau ſang;
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir;
Son pere eſt auprès d'elle outré de déſeſpoir;
Un Prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole.
A ce ſpectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.

(*b*) L'Idolâtrie.

Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale,
On l'enleve de terre, on la porte à l'autel;
Et bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,
Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux:
Tant la Religion (c) peut enfanter de maux!

(c) C'eſt-à-dire la ſuperſtition.

SUJET
DU
PREMIER LIVRE.

Le Poëte débute par une magnifique invocation à Vénus : *viennent enſuite,* 1°. *la dédicace de ſon poëme à* Memmius ; 2°. *l'expoſition du ſujet* ; 3°. *l'éloge d'*Épicure ; 4°. *la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du Philoſophe Grec, & contre la hardieſſe du Poëte Latin d'oſer la rendre en ſa langue. Après cette eſpece de Préface éloquente,* Lucrece *entre en matiere, & établit pour premier principe que* l'être ne peut ſortir du néant ni y rentrer. *Il*

exiſte donc des corpuſcules primitifs, *dont tous les corps ſont formés, & dans leſquels ils ſe réſolvent; quoiqu'inviſibles, leur exiſtence n'en eſt pas moins inconteſtable. Mais ils ne pourraient agir, ſe mouvoir, ni même exiſter ſans vuide. L'Univers eſt donc le réſultat de ces deux choſes,* la matiere & le vuide. *Tout ce qui n'eſt ni l'un ni l'autre, en eſt* propriété *ou* accident, *& non pas une troiſieme claſſe d'étres à part. Les corps premiers étant la baſe des ouvrages de la Nature, doivent être parfaitement ſolides, indiviſibles & éternels. C'eſt donc à tort qu'*Héraclite *donne aux corps pour principe le*

feu ; d'autres Philoſophes, l'eau, l'air ou la terre, & Empedocles *les quatre élémens.* L'Homœomerie d'Anaxagore *n'explique pas mieux la formation des êtres. Le* Grand tout *indeſtructible dans ſes principes, eſt infini dans ſa maſſe. Il n'y a donc pas de centre où tendent les corps graves ; la doctrine des* Antipodes *eſt donc une folie.*

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER PRIMUS.

ÆNEADUM genetrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli ſubter labentia ſigna,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, viſitque exortum lumina ſolis:
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi ſuaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuſo lumine cœlum.
Nam ſimul ac ſpecies patefacta eſt verna diei,
Et reſerata viget genitabilis aura Favonî;
Aëriæ primùm volucres te, Diva, tuumque

L. I.

H. Gravelot inv. *Binet Sculp*

Nullam

Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ

Lucr. L. 1. V. 264.

n. 26 - 23 vers.

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER.

MERE des Romains, charme des hommes & des Dieux ; ô Vénus, ô Déeſſe bienfaiſante, du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité ſur les mers qui portent les navires, ſur les terres qui donnent les moiſſons. C'eſt par toi que les animaux de toute eſpece ſont conçus & ouvrent leurs yeux à la lumiere. Tu parais & les vents s'enfuient, les nuages ſont diſſipés, la terre déploie la variété de ſes tapis ; l'Océan prend une face riante ; le ciel devenu ſerein répand au loin la plus vive ſplendeur. A peine le printems a ramené les beaux jours, à peine le zéphir a recouvré ſon haleine féconde, déja les habitans de l'air reſſentent ton atteinte, &

Significant initum, percuſſæ corda tuâ vi :
Indè feræ pecudes perſultant pabula læta,
Et rapidos tranant amnes ; ita capta lepore
Illecebriſque tuis, omnis natura animantûm
Te ſequitur cupidè, quò quamque inducere pergis :
Denique per maria ac montes fluviſoſque rapaces
Frondiferaſq; domos avium campoſq; virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatim ſæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam ſola gubernas,
Nec ſine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neq; fit lætum, nec amabile quidquam ;
Te ſociam ſtudeo ſcribundis verſibus eſſe,
Quos ego de RERUM NATURÂ pangere conor
Memmiadæ noſtro, quem tu, Dea, tempore in omni,
Omnibus ornatum voluiſti excellere rebus :
Quò magis æternum da dictis, Diva, leporem.

Effice ut interea fera mœnera militiaï
Per maria ac terras omnes ſopita quieſcant :
Nam tu ſola poteſtranquill â pace juvare
Mortales ; quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui ſæpe tuum ſe
Rejicit, æterno devinctus volnere amoris ;
Atque ita ſuſpiciens, tereti cervice repôſtâ,
Paſcit amore avidos, inhians in te, Dea, viſus ;
Eque tuo pendet reſupini ſpiritus ore.

ſe preſſent d'annoncer ton retour ; auſſi-tôt les troupeaux enflammés bondiſſent dans leurs pâturages & traverſent les fleuves rapides. Epris de tes charmes, ſaiſis de ton attrait, tous les êtres vivans brûlent de te ſuivre, par-tout où tu les entraînes. Enfin dans les mers, ſur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus, des vertes campagnes, ta douce flamme pénetre tous les cœurs, anime toutes les eſpeces de deſir de ſe perpétuer. Puiſque tu es l'unique Souveraine de la nature, la créatrice des êtres, la ſource des graces & du plaiſir, daigne, ô Vénus, t'aſſocier à mon travail, & m'inſpirer ce Poëme ſur la *NATURE*. Je le conſacre à ce Memmius que tu as orné en tout tems de tes dons les plus rares, & qui nous eſt également cher à tous deux. C'eſt en ſa faveur que je te demande pour mes vers un charme qui ne ſe flétriſſe jamais.

Cependant aſſoupis & ſuſpends ſur la terre & l'onde les fureurs de la guerre. Toi ſeule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du ſein des allarmes le Dieu des batailles ſe rejette dans tes bras. Là, retenu par la bleſſure d'un amour éternel, les yeux levés vers toi, la tête poſée ſur ton ſein, la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ſes regards avides, & ſon ame reſte comme ſuſpendue à tes levres. Dans ce

Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore ſancto,
Circumfuſa ſuper, ſuaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, Inclita, pacem.
Nam neque nos agere hoc, patriaï tempore iniquo,
Poſſumus æquo animo; neque Memmî clara propago,
Talibus in rebus, communi deeſſe ſaluti.

Quod ſupereſt, vacuas aures mihi, Memmiada, & te
Semotum à curis adhibe veram ad rationem;
Ne mea dona, tibi ſtudio diſpôſta fideli,
Intellecta priùs quàm ſint, contempta relinquas:
Nam tibi de ſummâ cœli ratione Deûmque
Diſſerere incipiam, & rerum primordia pandam,
Undè omnes Natura creet res, auctet alatque:
Quòve eadem rurſum Natura perempta reſolvat:
Quæ nos *materiem*, & *genitalia corpora* rebus
Reddundâ in ratione vocare, & *ſemina* rerum
Appellare ſuemus, & hæc eadem uſurpare
Corpora prima, quòd ex illis ſunt omnia primis.

Omnis enim per ſe Divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota ab noſtris rebus, ſejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtrî,

moment d'ivreſſe où tes membres ſacrés le ſoutiennent, ô Déeſſe, panchée tendrement ſur lui, abandonnée à ſes embraſſemens, verſe dans ſon ame la douce perſuaſion, & ſois la puiſſante médiatrice de la paix. Hélas ! Dans les troubles de ma patrie m'eſt-il permis de chanter, & l'illuſtre Memmius manquera-t-il à la défenſe de l'Etat, pour prêter l'oreille à mes ſons ?

Puiſſiez-vous donc bientôt, ô Memmius, délivré de ces triſtes ſoins, apporter un eſprit libre à l'étude de la ſageſſe, & ne point rejetter ces fruits d'une étude pénible avant de les avoir connus. Je vous dévoilerai le ſyſtême du ciel, & la nature des Dieux ; je vous ferai connaître les principes à l'aide deſquels la Nature forme, accroît & nourrit les êtres, & dans leſquels elles les réduit après leur deſtruction : parties élémentaires, auxquelles je donnerai dans le cours de cet ouvrage les noms de *Matiere*, de *Corps générateurs*, de *Principes* & de *Corps premiers*, parce qu'ils précedent & produiſent tout.

En effet les Dieux par le privilege de leur nature doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité ; hors de la ſphere de nos événemens, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur & du danger, ſe ſuffiſans à eux-mêmes,

Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput à cœli regionibus obstendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primùm Grajus homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà:
Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eò magis acrem
Virtutem inritât animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Processit longè flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque;
Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique quoique
Quânam sit ratione, atque altè terminus hærens.
Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Illud in his rebus vereor, ne fortè rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris; quod contrà, sæpiùs olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta:
Aulide quo pacto Triviaï virginis aram,

indépendans de nous, ils ne ſont ni ſenſibles à nos vertus, ni acceſſibles à la colere.

Dans le tems où l'homme avili rampait ſous les chaînes peſantes du fanatiſme, ce tyran farouche, qui, du milieu des nues, montrait ſa tête épouvantable, & dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels ; un homme né dans la Grece oſa le premier lever contre lui ſes regards, & refuſa de s'incliner. Ni ces Dieux ſi vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux ne purent l'intimider. Son courage s'irrita par les obſtacles. Impatient de briſer l'étroite enceinte de la Nature, ſon génie vainqueur s'élança au-delà des bornes enflammées du monde, parcourut à pas de géant les plaines de l'immenſité, & eut la gloire d'enſeigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, & comment la puiſſance des corps eſt bornée par leur eſſence même. Ainſi la ſuperſtition fut à ſon tour foulée aux pieds, & ſa défaite nous rendit égaux aux Dieux.

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accuſiez de vous ouvrir une école d'impiété, & de conduire vos pas dans la route du crime. C'eſt au contraire la ſuperſtition, qui trop ſouvent inſpira des actions impies & criminelles. Ainſi

Iphianaſſaï turpârunt ſanguine fœdè,
Ductores Danaûm delecti, prima virorum.
Cui ſimul infula virgineos circumdata comptus,
Ex utrâque pari malarum parte profuſa eſt,
Et mœſtum ſimul ante aras adſtare parentem
Senſit, & hunc propter ferrum celare miniſtros,
Aſpectuque ſuo lacrymas effundere cives;
Muta metu, terram genibus ſummiſſa petebat;
Nec miſeræ prodeſſe in tali tempore quibat,
Quòd patrio princeps donârat nomine regem.
Nam ſublata virûm manibus tremebundaque, ad aras
Deducta eſt, non ut, ſolenni more ſacrorum
Perfecto, poſſet claro comitari Hymenæo;
Sed caſta, inceſtè, nubendi tempore in ipſo,
Hoſtia concideret mactatu mœſta parentis;
Exitus ut claſſi felix fauſtuſque daretur.
Tantùm Relligio potuit ſuadere malorum!

Tutemet à nobis jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis deſciſcere quæres:
Quippe etenim quàm multa tibi jam fingere poſſum
Somnia, quæ vitæ rationes vertere poſſint,

l'élite des chefs de la Grece, les premiers héros du monde, souillerent jadis en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funebre, eut paré la chevelure de la jeune Princesse, & flotté le long de ses joues innocentes ; quand elle vit son pere au pied de l'autel, debout, l'œil triste, & l'air morne ; à côté de lui les Sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau sacré ; & un grand peuple en larmes autour d'elle : à ce spectacle, muette d'effroi, elle tombe sur ses genoux, comme une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la premiere donné le nom de pere au Roi de Mycenes ? Des Prêtres impitoyables la soulevent & la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortege après la cérémonie de l'Hymenée, mais pour la faire expirer sous les coups de son pere, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi ? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie !

Vous-même, ô Memmius, fatigué par les récits effrayans des Poëtes de tous les siecles, vous me fuirez peut-être craignant de trouver aussi dans mon Poëme des songes lugubres, capables de troubler tout le système de votre

Fortunaſque tuas omnes turbare timore ?
Et meritò ; nam ſi certam finem eſſe viderent
Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent,
Relligionibus, atque minis obſiſtere vatum.
Nunc ratio nulla eſt reſtandi, nulla facultas ;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum :
Ignoratur enim quæ ſit natura animaï ;
Nata ſit, an contrà naſcentibus inſinuetur ;
Et ſimul intereat nobiſcum morte dirempta,
An tenebras Orci viſat vaſtaſque lacunas,
An pecudes alias divinitùs inſinuet ſe ;
Ennius ut noſter cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret ;
Etſi præterea tamen eſſe Acheruſia templa
Ennius æternis exponit verſibus edens ;
Quò neque permanent animæ, neque corpora noſtra,
Sed quædam ſimulacra modis pallentia miris :
Undè ſibi exortam ſemper florentis Homeri
Commemorat ſpeciem, lacrymas & fundere ſalſas
Cœpiſſe, & rerum naturam expandere dictis.

Quapropter bene, cùm ſuperis de rebus habenda
Nobis eſt ratio, ſolis lunæque meatus
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque genantur

vie, & d'empoiſonner votre bonheur par la crainte. Et vous auriez raiſon : car ſi l'homme voyait un terme fixe à ſes maux, il aurait au moins quelque reſſource contre les menaces de la ſuperſtition & des Poëtes. Mais quel moyen lui reſte-t-il de ſe défendre aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort ? C'eſt que la nature de ſon ame eſt un problême pour lui. Il ignore ſi elle naît avec le corps, ou s'y inſinue au moment de la naiſſance ; ſi elle meurt avec nous par la diſſolution de ſes parties ; ou ſi elle va viſiter les ſombres bords ; ou ſi enfin l'ordre des Dieux la fait paſſer dans des corps d'animaux, ainſi que l'a chanté Ennius, le premier, qui du riant ſommet de l'Hélicon ſoit deſcendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne immortelle. Néanmoins il décrit dans ſon poëme divin un ſéjour habité, non par des corps ou des eſprits, mais par des ombres pâles & légeres, entre leſquelles le phantôme de l'immortel Homere lui apparut, verſa des larmes ameres à ſa vue, & lui dévoila les ſecrets de la nature.

Avant donc de porter nos regards au deſſus de nos têtes, de ſuivre le cours du ſoleil & de la lune, & d'approfondir la cauſe des phénomenes terreſtres ; il eſt eſſentiel avant tout de recher-

In terris ; tum cumprimis, ratione ſagaci,
Unde anima atque animi conſtet natura videndum ;
Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
Terrificet morbo affectis ſomnoque ſepultis ;
Cernere uti videamur eos, audireque coram,
Morte obitâ, quorum tellus amplectitur oſſa.

Nec me animi fallit, Graïorum obſcura reperta
Difficile illuſtrare Latinis verſibus eſſe ;
Multa novis verbis præſertim cùm ſit agendum,
Propter egeſtatem linguæ & rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen, & ſperata voluptas
Suavis amicitiæ, quemvis perferre laborem
Suadet, & inducit noctes vigilare ſerenas,
Quærentem dictis quibus, & quo carmine demum,
Clara tuæ poſſim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitùs conviſere poſſis.
Hunc igitur terrorem animi tenebraſque, neceſſe eſt
Non radii ſolis, neque lucida tela diei
Diſcutiant, ſed naturæ ſpecies ratioque.

Principium hinc cujus nobis exordia ſumet,
Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquàm ;
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quòd multa in terris fieri, cœloque tuentur,

cher les principes conſtitutifs de l'eſprit & de l'ame, & la nature des objets, qui après l'avoir frappée pendant le jour, l'effraient de nouveau dans le ſommeil ou la maladie, avec une telle vérité, qu'on croit voir & entendre ceux que la mort a moiſſonnés, & dont la terre enferme les dépouilles.

Je n'ignore pas d'un autre côté que notre langue ne ſe prête qu'avec peine aux recherches obſcures de la Grece. La diſette des mots & la nouveauté du ſujet m'obligeront ſouvent de créer des termes. Mais votre mérite, mon cher Memmius, & le plaiſir que me promet une amitié ſi douce me rendent capable des travaux les plus pénibles. J'aime à chercher, dans le calme d'une nuit tranquille, des tours heureux, des images brillantes, qui puiſſent porter la lumiere dans votre ame, & vous dévoiler le ſyſtême entier de l'Univers. Car pour diſſiper les terreurs de la ſuperſtition & les ténebres de l'ignorance, il eſt beſoin, non des rayons du ſoleil, & de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Ecoutez donc ſa voix. Elle vous apprendra d'abord que *la Divinité même ne peut tirer l'être du néant.* La crainte ſubjugue tellement les cœurs des mortels, qu'à la vue des phénomenes du ciel

Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, ac fieri divino numine rentur.
Quas ob res, ubi viderimus nil poſſe creari
De nihilo, tum quod ſequimur jam rectiùs indè
Perſpiciemus, & unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant operâ ſine Divûm.

Nam ſi de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus naſci poſſet; nil ſemine egeret.
E mare primùm homines, è terrâ poſſet oriri
Squammigerum genûs & volucres, erumpere cœlo
Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu, culta ac deſerta teneret:
Nec fructus iidem arboribus conſtare ſolerent;
Sed mutarentur: ferre omnes omnia poſſent.
Quippe, ubi non eſſent genitalia corpora cuique,
Quî poſſet mater rebus conſiſtere certa?
At nunc, ſeminibus quia certis quidque creatur;
Indè enaſcitur atque oras in luminis exit,
Materies ubi ineſt cujuſque & corpora prima.
Atque hâc re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
Quòd certis in rebus ineſt ſecreta facultas.

& de la terre dont ils ne pouvaient pénétrer les cauſes, ils ont ſoumis la nature à des Dieux créateurs. Quand nous nous ſerons aſſurés que rien ne ſe fait de rien, nous diſtinguerons plus aiſément le but où nous tendons, la ſource d'où ſortent les êtres, & la maniere dont chaque choſe peut ſe former ſans le ſecours des Dieux.

Si quelque choſe s'engendrait de rien, les êtres de toute eſpece pourraient naître indifféremment de toute ſorte de corps ſans avoir beſoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes : les poiſſons & les oiſeaux ſe former dans la terre : les troupeaux s'élancer des nues : & les bêtes féroces, enfans du hazard, ſe plaire également dans les lieux cultivés ou dans les déſerts. Les arbres n'offriraient pas conſtamment les mêmes fruits : ils en changeraient chaque jour ; tous les corps pourraient produire des fruits de toute eſpece : car s'il n'y a point de germes, dès-lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais comme toutes les productions de la nature ont pour baſe des ſemences déterminées ; elles ne naiſſent qu'à l'endroit où ſe trouve la matiere qui leur eſt propre, les élémens qui leur conviennent. Et c'eſt cette énergie, différente ſelon les principes, qui circonſcrit les générations & entretient l'ordre dans la nature.

Prætereà cur vere roſam, frumenta calore,
Vites autumno fundi ſudante videmus?
Si non, certa ſuo quia tempore ſemina rerum
Cùm confluxerunt, patefit quodcunque creatur;
Dum tempeſtates adſunt, & vivida tellus
Tutò res teneras effert in luminis oras.
Quòd ſi de nihilo fierent, ſubitò exorerentur,
Incerto ſpatio, atque alienis partibus anni;
Quippe ubi nulla forent primordia, quæ genitali
Concilio poſſent arceri tempore iniquo.

Nec porrò augendis rebus ſpatio foret uſus
Seminis ad coïtum, è nihilo ſi creſcere poſſent:
Nam fierent juvenes ſubitò ex infantibu' parvis,
E terrâque exorta repentè arbuſta ſalirent:
Quorum nil fieri manifeſtum eſt; omnia quandò
Paulatim creſcunt, ut par eſt, ſemine certo;
Creſcendoque genus ſervant; ut noſcere poſſis,
Quæque ſuâ de materiâ grandeſcere alique.

Huc accedit uti, ſine certis imbribus anni,
Lætificos nequeat fœtus ſummittere tellus;
Nec porro ſecreta cibo natura animantûm,
Propagare genus poſſit vitamque tueri:

Ne voyez-vous pas la roſe naître au printems, les moiſſons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne ? C'eſt que, dans le tems fixe, les ſemences ſe raſſemblent, les productions ſe développent, & la terre au moment marqué par la ſaiſon, expoſe avec aſſurance ſes tendres nourriſſons à l'impreſſion de l'air. Mais ſi l'être ſortait du néant, elles naîtraient tout-à-coup, dans des tems indéterminés, dans des ſaiſons contraires ; puiſqu'il n'y aurait pas d'élémens dont le vice des ſaiſons pût empêcher l'aſſemblage.

Allons plus loin ; les corps tirés du néant n'auraient pas beſoin pour croître du tems & de la réunion de leurs germes. L'enfance ne ſerait pas ſéparée de l'adoleſcence ; & l'arbuſte à peine éclos s'élancerait tout-à-coup vers la nue. Ce n'eſt pas là la marche de la Nature. La fixité des élémens aſſujettit les corps à des progrès lents, & leur impriment un caractere ſpécifique qu'ils conſervent en croiſſant : preuve évidente que chaque être à ſa matiere propre qui ſert à le nourrir & à le développer.

Si vous conſidérez d'un autre côté que, ſans les pluies réglées de l'année, la terre ne vous offrirait pas ſes utiles productions, & que les animaux, privés d'alimens, ne pourraient ſe conſerver ni

Ut potiùs multis communia corpora rebus
Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
Quàm sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos Natūra parare
Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
Transire, & magnos manibus divellere montes,
Multaque vivendo vitalia vincere sæcla?
Si non materies quia rebus reddita certa est
Gignundis, è quâ constat quid possit oriri:
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quandò opus est rebus, quo quæque creatæ
Aëris in teneras possint proferrier auras.

Postremò, quoniam incultis præstare videmus
Culta loca, & manibus meliores reddier fœtus;
Esse videlicet in terris primordia rerum,
Quæ nos, fœcundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes, cimus ad ortus:
Quòd si nulla forent, nostro sine quæque labore,
Sponte suâ multò fieri meliora videres.

Huc accedit uti quidque in sua corpora rursum
Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.

ſe propager : bien loin de refuſer des principes aux corps, vous reconnaîtrez des élémens communs à pluſieurs individus comme des lettres communes à pluſieurs mots.

Enfin pourquoi la Nature n'a-t-elle pas pu faire des hommes aſſez grands pour paſſer à gué l'Océan, aſſez forts pour déraciner de la main les plus hautes montagnes, aſſez robuſtes pour ſurvivre à la révolution de pluſieurs ſiecles ? Sinon parce que la nature fixe des élémens, détermine les qualités des individus. Avouons donc que rien ne ſe peut faire de rien, puiſque chaque corps a beſoin pour naître d'un germe particulier.

En un mot ne voyons-nous pas les terres cultivées plus fertiles que les déſerts, & les productions de la nature s'améliorer ſous la main du Laboureur ? il y a donc dans le ſol des parties élémentaires dont nous excitons l'énergie en remuant les glebes ; & en déchirant le flanc de la terre. Sans cela qu'aurions-nous beſoin de nous tourmenter ? Tous les êtres tendraient d'eux-mêmes à la perfection.

A cette vérité joignons-en une autre ; c'eſt que la Nature n'anéantit rien, mais réduit ſimplement chaque tout en ſes parties élémentaires ;

Nam ſi quid mortale è cunctis partibus eſſet,
Ex oculis res quæque repentè erepta periret;
Nullâ vi foret uſus enim, quæ partibus ejus
Diſcidium parere, & nexus exſolvere poſſet:
At nunc, æterno quia conſtant ſemine quæque;
Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,
Aut intus penetret per inania diſſolvatque,
Nullius exitium patitur Natura videri.

Præterea, quæcunque vetuſtate amovet ætas,
Si penitùs perimit conſumens materiem omnem;
Unde animale genus generatim in lumina vitæ
Reducit Venus? aut reductum dædala tellus
Unde alit atque auget, generatim pabula præbens?
Undè mare, ingenui fontes externaque longè
Flumina ſuppeditant? Unde æther ſidera paſcit?
Omnia enim debet, mortali corpore quæ ſunt,
Infinita ætas conſumpſe anteacta dieſque:
Quòd ſi in eo ſpatio atque anteactâ ætate fuêre,
E quibus hæc rerum conſiſtit ſumma refecta;
Immortali ſunt naturâ prædita certè.
Haud igitur poſſunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omnes eadem vis cauſaque volgò
Conficeret, niſi materies æterna, teneret
Inter ſe nexas, minùs aut magis endopeditè.
Tactus enim lethi ſatis eſſet cauſa profectò;

Quippe,

ſi les élémens étaient deſtructibles, les corps diſparaîtraient en un moment ; il ne ſerait pas néceſſaire qu'une action lente troublât l'union des principes, en rompît les liens : au lieu que la Nature, ayant rendu éternels les élémens de la matiere, ne nous préſente l'image de la deſtruction, que quand une force étrangere a frappé la maſſe ou pénétré le tiſſu des corps.

D'ailleurs, ſi le tems anéantiſſait tout ce qui diſparaît à nos yeux, dans quelle ſource la Nature puiſerait-elle ſes réproductions ? Comment la terre pourrait-elle nourrir les eſpeces régénérées ? De quel réſervoir les rivieres & les fontaines tireraient-elles ce tribut continuel qu'elles viennent de ſi loin payer à l'Océan ? De quels alimens ſe repaîtraient les feux du ciel ? Si les élémens étaient périſſables, la révolution de tant de ſiecles écoulés devrait en avoir tari la ſource. Si au contraire auſſi anciens que les tems, ils travaillent de toute éternité aux réproductions de la Nature, il faut qu'ils ſoient immortels, & que rien dans l'univers ne puiſſe s'anéantir.

Enfin la même cauſe ferait périr tous les corps, ſi leurs élémens n'étaient éternels, & liés par des nœuds plus ou moins ſerrés. Le tact ſeul ſuffirait pour les détruire. Quelle réſiſtance op-

Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
Contextum vis deberet diſſolvere quæque.
At nunc, inter ſe quia nexus principiorum
Diſſimiles conſtant, æternaque materies eſt;
Incolumi remanent res corpore, dum ſatis acris
Vis obeat pro texturâ cujuſque reperta.
Haud igitur redit ad nihilum res ulla, ſed omnes
Diſcidio redeunt in corpora materiaï.

Poſtremò pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terraï præcipitavit?
At nitïdæ ſurgunt fruges, ramique vireſcunt
Arboribus; creſcunt ipſæ, fœtuque gravantur.
Hinc alitur porrò noſtrum genus, atque ferarum:
Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferaſque novis avibus canere undique ſilvas:
Hinc feſſæ pecudes pingues per pabula læta
Corpora deponunt, & candens lacteus humor
Uberibus manat diſtentis: hinc nova proles
Artubus infirmis teneras laſciva per herbas
Ludit, lacte mero mentes percuſſa novellas.
Haud igitur penitùs pereunt quæcunque videntur:
Quandò alid ex alio reficit Natura, nec ullam
Rem gigni patitur, niſi morte adjutam alienâ.

poſerait un frêle aſſemblage de parties deſtructibles ? Au lieu que les différens liens des corps étant diſſemblables & la matiere éternelle, chaque être ſubſiſte, juſqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à l'union de ſes principes ; rien donc ne s'anéantit, & la deſtruction n'eſt que la diſſolution des élémens.

Ces pluies que l'air fécond verſe à grands flots dans le ſein de notre mere commune vous paraiſſent perdues ? Mais par elles la terre ſe couvre de moiſſons, les arbres reverdiſſent, leur cime s'éleve, leurs rameaux ſe courbent ſous le poids des fruits. Ce ſont ces pluies ſalutaires qui fourniſſent aux hommes leurs alimens & aux animaux leur pâture. De-là cette jeuneſſe floriſſante qui peuple nos villes, ce nouvel eſſaim de chantres harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux repoſer dans les riants pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint, des ruiſſeaux d'un lait pur s'échapper de leurs mammelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égaient ſur le gazon, & eſſaient entr'eux mille jeux folâtres. Les corps ne ſont donc pas anéantis en diſparaiſſant à nos yeux. La Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris ; & ce n'eſt que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari,
Ne quà fortè tamen cœptes diffidere dictis,
Quòd nequeunt oculis rerum primordia cerni;
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,
Ingentisque ruit navis, & nubila differt:
Interdum rapido percurrens turbine campos
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Sylvifragis vexat flabris: ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure ponti.
Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
Verrunt, ac subitò vexantia turbine raptant.
Nec ratione fluunt aliâ, stragemque propagant.
Aç cùm mollis aquæ fertur natura repentè
Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquai,
Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota,
Nec validi possunt pontes venientis aquai
Vim subitam tolerare, ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens, validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit quà quidquid fluctibus obstat.
Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut ſortir du néant ni s'y perdre : mais pour diſſiper les doutes que pourrait laiſſer dans votre eſprit l'inviſibilité des atomes, apprenez qu'il eſt des corps que l'œil n'apperçoit pas, & dont toutefois la raiſon reconnait l'exiſtence.

Tel eſt le vent, cet élément terrible, dont la fureur ſouleve les ondes, ſubmerge la maſſe des vaiſſeaux & diſperſe les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines & couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le ſouffle deſtructeur tourmente la cime des monts, & fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure. Le vent, quoiqu'inviſible, eſt donc un corps, puiſqu'il balaye à la fois le ciel, la terre & la mer, & parſeme l'air de leurs débris. C'eſt un fluide ſemblable à un fleuve, dont le lit tranquille eſt gonflé tout-à-coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus ſolides ne peuvent ſoutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables maſſes d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottans, & renverſent tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur fureur. C'eſt ainſi que les vents en courroux font tout

Quæ, veluti validum flumen, cùm procubuere;
Quamlibet in partem trudunt res antè, ruuntque
Impetibus crebris; interdum vertice torto
Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
Quare etiam atque etiam ſunt venti corpora cæca:
Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis
Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui ſunt.

Tum porrò varios rerum ſentimus odores:
Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam:
Nec calidos æſtus tuimur, nec frigora quimus
Uſurpare oculis, nec voces cernere ſuemus:
Quæ tamen omnia corporeâ conſtare neceſſe eſt
Naturâ: quoniam ſenſus impellere poſſunt.
TANGERE ENIM ET TANGI, NISI CORPUS, NULLA POTEST RES.

Denique fluctifrago ſuſpenſæ in littore veſtes
Uveſcunt, eædem diſpanſæ in ſole fereſcunt.
At neque quo pacto perſederit humor aquaï
Viſu' eſt, nec rurſum quo pacto fugerit æſtu;
In parvas igitur partes diſpergitur humor,
Quas oculi nullâ poſſunt ratione videre.
Quin etiam, multis ſolis redeuntibus annis,
Annulus in digito ſubtertenuatur habendo:
Stillicidî caſus lapidem cavat: uncus aratri
Ferreus occultè decreſcit vomer in arvis:

plier ſous l'effort de leur haleine. Ils chaſſent leur proie devant eux, la terraſſent, lui livrent mille aſſauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, & la font tourner rapidement dans le vague de l'atmoſphere. Je le répete donc, le vent quoiqu'inviſible eſt un corps, puiſqu'il reſſemble dans ſa nature & dans ſes effets aux grands fleuves, dont l'exiſtence eſt ſenſible à tous les yeux.

Nous n'appercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat ; nous ſentons pourtant les odeurs. L'œil humain ne ſaiſit point la chaleur, le froid, le ſon. Toutefois on ne peut leur refuſer la nature des corps, puiſqu'ils agiſſent ſur les ſens, & que LES CORPS SEULS ONT LE POUVOIR DE TOUCHER ET D'ÊTRE TOUCHÉS.

Expoſez une étoffe au bord de la mer ; l'humidité la pénetre ; étendez la au ſoleil ; l'humidité s'en évapore. Cependant vous n'avez pas vu de fluide pénétrer le tiſſu de l'étoffe, ni s'en dégager à l'aide de la chaleur ; c'eſt qu'alors l'eau diviſée en parties inſenſibles échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de ſoleils, l'anneau qui brille à votre doigt s'amincit, les gouttes de la pluie cavent la pierre ſous nos toits, le ſoc de la charrue s'émouſſe dans le ſillon,

Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
Saxea conſpicimus : tum portas propter ahenas
Signa, manus dextras oſtendunt attenuari
Sæpe ſalutantûm tactu, præterque meantûm.
Hæc igitur minui, cùm ſint detrita, videmus :
Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
Invida præcluſit ſpeciem Natura videndi.
Poſtremò, quæcunque dies, Naturaque rebus
Paulatim tribuit moderatim creſcere cogens,
Nulla poteſt oculorum acies contenta tueri :
Nec porrò quæcunque ævo, macieque ſeneſcunt :
Nec mare quæ impendent veſco ſale ſaxa pereſa,
Quid quoque amittant in tempore, cernere poſſis.
Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.

Nec tamen undique corporeâ ſtipata tenentur
Omnia naturâ ; namque eſt in rebus inane.
Quod tibi cognoſſe in multis erit utile rebus :
Nec ſinet errantem dubitare, & quærere ſemper
De ſummâ rerum, & noſtris diffidere dictis.

Quapropter locus eſt intactus, *inane*, vacanſque :
Quod ſi non eſſet, nullâ ratione moveri
Res poſſent : namque officium, quod corporis extat,
Officere, atque obſtare, id in omni tempore adeſſet

les pierres dont nos rues ſont pavées s'uſent ſous les pas du peuple, & aux portes de la ville la main droite des ſtatues d'airain diminue ſous les baiſers continuels de la foule qui entre & qui ſort. Nous remarquons avec le tems que ces corps ont ſouffert des pertes. Mais des parties qui s'en ſéparent à tout moment, la Nature jalouſe nous en a interdit la vue. Elle dérobe à nos yeux, & les molécules inſenſibles qui font croître lentement les corps, & les parties ſubtiles que leur ôte la vieilleſſe, & les atomes imperceptibles que le ſel rongeur de la mer enleve à ces rochers orgueilleux qui menacent ſon onde. La Nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

Ne croyez pas cependant que tout l'eſpace ſoit rempli par la matiere. Il exiſte du vuide, mon cher Memmius. C'eſt une vérité dont vous ſentirez plus d'une fois l'importance, qui fixera vos doutes, préviendra vos difficultés & vous inſpirera une juſte confiance en mes écrits.

Il y a donc un eſpace impalpable qu'on nomme *le vuide*, ſans lequel on ne peut concevoir le mouvement. Car le propre des corps étant de réſiſter, ils ne ceſſeraient de ſe faire obſtacle,

Omnibus : haud igitur quidquam procedere poſſet,
Principium quoniam cedendi nulla daret res.
At nunc per maria, ac terras, ſublimaque cœli,
Multa modis multis variâ ratione moveri
Cernimus ante oculos : quæ, ſi non eſſet inane,
Non tam ſollicito motu privata carerent,
Quàm genita omninò nullâ ratione fuiſſent :
Undique materies quoniam ſtipata quieſſet.

Præterea quamvis ſolidæ res eſſe putentur,
Hinc tamen eſſe licet raro cum corpore cernas :
In ſaxis, ac ſpeluncis permanat aquarum
Liquidus humor, & uberibus flent omnia guttis :
Diſſupat in corpus ſeſe cibus omne animantum :
Creſcunt arbuſta, & fœtus in tempore fundunt :
Quòd cibus in totas uſque ab radicibus imis
Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes :
Inter ſepta meant voces, & clauſa domorum
Tranſvolitant : rigidum permanat frigus ad oſſa.
Quod, niſi inania ſint, quà poſſent corpora quæque
Tranſire, haud ullâ fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præſtare videmus
Pondere res rebus, nihilo majore figurâ ?
Nam, ſi tantundem eſt in lanæ glomere quantum

& le mouvement ſerait impoſſible, parce qu'aucun corps ne commencerait à ſe déplacer. Cependant ſur la terre, dans l'onde, au ciel, mille mouvemens divers frappent nos yeux ; & ſans vuide non-ſeulement les corps ſeraient privés de cette continuelle agitation ; mais ils n'auraient pas même pu être engendrés, parce que la matiere comprimée de toute part aurait langui dans une éternelle inertie.

D'ailleurs les corps les plus compactes ne ſont-ils pas pénétrables ? L'eau s'ouvre une iſſue à travers les rochers, & les voûtes des grottes ſont humectées de larmes abondantes. Les alimens ſe répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croiſſent & ſe couvrent de fruits au tems marqué, c'eſt que par des canaux inviſibles les ſucs nourriciers ſe ſont diſtribués des racines à la tige & de la tige à tous les rameaux. Le ſon pénetre les murs, & perce l'enclos des maiſons. Le froid ſe fait ſentir juſqu'aux os. Pourrez-vous expliquer tous ces effets, ſans admettre des vuides par où les fluides s'inſinuent ?

Enfin pourquoi cette différence ſenſible de peſanteur ſous le même volume ? Si un flocon de laine contient autant de parties ſolides qu'une

Corporis in plumbo eſt, tantundem pendere par eſt:
Corporis officium eſt quoniam premere omnia deorſum:
Contrà autem natura manet ſine pondere inanis.
Ergo quod magnum eſt æquè, leviuſque videtur,
Nimirum plus eſſe ſibi declarat inanis:
At contrà gravius plus in ſe corporis eſſe
Dedicat, & multo vacui minùs intus habere.
Eſt igitur nimirum id, quod ratione ſagaci
Quærimus, admiſtum rebus quod inane vocamus.

Illud in his rebus, ne te deducere vero
Poſſit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
Cedere ſquammigeris latices nitentibus aïunt,
Et liquidas aperire vias; quia poſt loca piſces
Linquant, quò poſſint cedentes confluere undæ:
Sic alias quoque res inter ſe poſſe moveri,
Et mutare locum, quamvis ſint omnia plena.

Scilicet id falsâ totum ratione receptum eſt.
Nam quò ſquammigeri poterunt procedere tandem,
Nî ſpatium dederint latices? concedere porrò
Quò poterunt undæ, cùm piſces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum eſt corpora quæque;
Aut eſſe admiſtum dicendum eſt rebus inane:
Unde initum primum capiat res quæque movendi

maſſe de plomb, elle doit tenir la balance en équilibre ; puiſque le propre de la matiere eſt de tendre en bas, & que le vuide ſeul eſt par ſa nature dépourvu de peſanteur. Ainſi, de deux corps compris ſous la même ſurface, le plus léger eſt celui qui renferme le plus de vuide, & le plus peſant celui qui a le moins d'interſtices & le plus de denſité. La raiſon vous montre donc clairement en eux l'exiſtence d'un vuide diſſéminé.

Mais pour ne vous laiſſer aucun nuage, je me hâte de prévenir un raiſonnement captieux dont s'appuyent quelques Philoſophes. Ils ſoutiennent que, comme l'onde ouvre au poiſſon une voie liquide, en lui ſuccédant dans l'eſpace qu'il abandonne, les corps peuvent ſe mouvoir de la même maniere & ſe déplacer au milieu du plein.

Mais ce reflux de l'onde ſuppoſe un premier mouvement. Car comment les poiſſons pourront-ils avancer, ſi les eaux ne leur ont laiſſé un eſpace vuide ? Et où les eaux refluëront-elles, ſi les poiſſons n'ont pu avancer ? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvement, ou reconnaître un eſpace vuide qui en ſoit le principe.

Poſtremò duo de concurſu corpora lata
Si cita diſſiliant, nempe aër omne neceſſe eſt
Inter corpora quod fuvat, poſſidat inane.
Is porrò, quamvis circùm celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri ſpatium: nam primum quemque neceſſe eſt
Occupet ille locum, deinde omnia poſſideantur.

Quòd ſi fortè aliquis, cùm corpora diſſiluere,
Tum putat id fieri, quia ſe condenſeat aër,
Errat: nam vacuum, tunc fit, quod non fuit antè,
Et repletur item, vacuum quod conſtitit antè;
Nec tali ratione poteſt denſarier aër:
Nec, ſi jam poſſet, ſine inani poſſet, opinor,
Se ipſe in ſe trahere, & partes conducere in unum.
Quapropter, quamvis cauſando multa moreris,
Eſſe in rebus inane tamen fateare neceſſe eſt.

Multaque præterea tibi poſſum commemorando
Argumenta, fidem dictis conradere noſtris.
Verùm animo ſatis hæc veſtigia parva ſagaci
Sunt, per quæ poſſis cognoſcere cætera tute.
Namque canes ut montivagæ perſæpe ferai

Séparez rapidement deux ſurfaces planes appliquées l'une ſur l'autre ; il ſe forme entr'elles un vuide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vîteſſe de cet élément ſubtil, il n'occupe tout l'eſpace, qu'après s'être emparé d'abord des extrêmités.

Envain prétendrez-vous qu'après la ſéparation des deux ſurfaces, l'eſpace intermédiaire ne ſe remplit qu'en vertu d'une condenſation antérieure. Car il ſe forme un vuide qui n'exiſtait pas auparavant, & le vuide déja exiſtant ſe remplit. D'ailleurs l'air ne peut ſe condenſer, comme vous le ſuppoſez ; & quand cela ſerait poſſible, il ne pourrait ſans vuide rapprocher ſes parties, & les ramaſſer ſous un volume beaucoup moindre. Ainſi par quelques objections que vous cherchiez à vous échapper, vous ne pouvez méconnaître l'exiſtence du vuide.

Je pourrais à ces preuves joindre d'autres raiſons qui donneraient un nouveau poids à la vérité. Mais ces traces légeres ſuffiſent à votre pénétration, & vous pourrez ſans moi découvrir le reſte. Ainſi que l'animal élevé pour la chaſſe, après avoir ſaiſi la trace de la proie,

Naribus inveniunt intectas fronde quietes ;
Cùm semel institerunt vestigia certa viaï :
Sic alid ex alio per te tute ipse videre
Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
Insinuare omnes, & verum protrahere inde.
Quod si pigrâris, paulùmve absceſſeris ab re,
Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi :
Usque adeò largos haustus, de fontibu' magnis,
Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
Ut verear, ne tarda priùs per membra senectus
Serpat, & in nobis vitaï clausura resolvat,
Quàm tibi de quâvis unâ re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.
Omnis, ut est, igitur per se natura duabus
Consistit rebus ; nam corpora sunt, & inane,
Hæc in quo sita sunt, & quà diversa moventur.
Corpus enim per se communis dedicat esse
Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit,
Haud erit occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porrò locus, ac spatium quod *inane* vocamus,
Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
Esse, neque omninò quàquam diversa meare :
Id quod jam superà tibi paulò ostendimus antè.

Præterea nihil est, quod possis dicere ab omni

va la ſurprendre ſous l'épais feuillage qui lui ſert d'aſyle ; de même en marchant de conſéquences en conſéquences, vous pénétrerez tous les ſecrets de la nature, & vous forcerez la vérité dans ſes retraites. Mais ſi votre eſprit héſite à me ſuivre, & ſe refuſe encore à la conviction, apprenez à quoi s'engage votre ami. Les grandes ſources où mon génie s'eſt abreuvé s'ouvriront pour vous. La vérité coulera de mes levres à grands flots, & la vieilleſſe à pas lents aura gagné nos membres & délié les principes de notre vie, ſans que j'aye épuiſé cette multitude de choſes qu'il me reſte à vous développer.

Mais reprenons la chaîne de nos raiſonnemens. La nature réſulte donc de deux principes exiſtans par eux-mêmes, le corps & le vuide où nagent les corps, & à l'aide duquel ils ſe meuvent. L'exiſtence des corps nous eſt démontrée par le témoignage des ſens, fondement inébranlable de la certitude, ſans lequel la raiſon abandonnée à elle-même nous égare dans un dédale d'obſcurités. Quant à l'eſpace que nous appellons *vuide*, s'il n'exiſtait pas, les corps ne ſeraient ſitués nulle part & ne pourraient ſe mouvoir, comme je viens de vous en convaincre.

Outre l'eſpace & le vuide nous ne connaiſſons

Corpore ſejunctum, ſecretumque eſſe ab inani :
Quod quaſi tertia ſit numero natura reperta.
Nam quodcunque erit, eſſe aliquid debebit id ipſum
Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum ſit ;
Cui ſi tactus erit, quamvis levis exiguuſque,
Corporum augebit numerum, ſummamque ſequetur ;
Sin intactile erit, nullâ de parte quod ullàm
Rem prohibere queat per ſe tranſire meantem ;
Scilicet hoc id erit vacuum, quod *inane* vocamus.

Præterea, per ſe quodcunque erit, aut facier quid,
Aut aliis fungi debebit agentibus ipſum,
Aut erit, ut poſſint in eo res eſſe, gerique :
At facere & fungi ſine corpore nulla poteſt res :
Nec præbere locum porrò, niſi inane vacanſque.
Ergo præter inane, & corpora, tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura relinqui ;
Nec, quæ ſub ſenſus cadat ullo tempore noſtros,
Nec, ratione animi, quam quiſquam poſſit apiſci.

Nam quæcunque cluent, aut his conjuncta duabus
Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.
Conjunctum eſt id, quod nunquam ſine perniciali
Diſcidio potis eſt ſejungi, ſeque gregari :

point dans la nature une troiſieme claſſe d'êtres indépendante de ces deux principes. Car tout ce qui exiſte a néceſſairement une étendue grande ou petite, ſans quoi il n'exiſterait pas. Cette étendue eſt-elle ſenſible au toucher ? Quoique déliée & imperceptible, elle ſera rangée au nombre des corps, elle en ſuivra les loix. Si au contraire elle eſt impalpable, ſi aucun de ſes points ne réſiſte à la pénétration, nous l'appellons *vuide.*

En général tous les êtres connus ſont actifs ou ſoumis à l'action des autres, ou fourniſſent un eſpace à l'exiſtence & au mouvement. Il n'y a que les corps qui ſoient actifs ou paſſifs. Il n'y a que le vuide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'exiſte donc pas dans la nature un troiſieme ordre d'êtres. Les ſens ne peuvent l'appercevoir, ni l'eſprit humain s'en former une idée.

Tout ce qui n'eſt ni matiere ni vuide eſt propriété ou accident de l'un ou de l'autre. *Les propriétés* ſont inſéparables du ſujet, & ne ceſſent que par ſa deſtruction. Telle eſt la peſanteur dans les pierres, la chaleur dans le feu,

Pondus uti ſaxis, calor ignibus, liquor aquaï,
Tactus corporibus cunctis, intactus inani.
Servitium contrà, libertas, divitiæque,
Paupertas, bellum, concordia, cætera quorum
Adventu manet incolumis natura, abituque,
Hæc ſoliti ſumus, ut par eſt, *eventa* vocare.

Tempus item per ſe non eſt, ſed rebus ab ipſis
Conſequitur ſenſus, tranſactum quid ſit in ævo,
Tum quæ res inſtet, quid porrò deinde ſequatur.
Nec per ſe quemquam tempus ſentire fatendum eſt
Semotum ab rerum motu, placidâque quiete.

Denique Tyndaridem raptam, belloque ſubactas
Trojugenas gentes cùm dicunt eſſe, videndum eſt,
Ne fortè hæc per ſe, cogant nos eſſe fateri:
Quandò ea ſæcla hominum, quorum hæc eventa fuêre,
Irrevocabilis abſtulerit jam præterita ætas.
Namque aliud rebus, aliud regionibus ipſis
Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.

Denique materies ſi rerum nulla fuiſſet,
Nec locus, ac ſpatium, res in quo quæque geruntur,
Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
Ignis Alexandri Phrygio ſub pectore gliſcens

la fluidité dans l'eau, le tangibilité dans les corps, ſa négation dans le vuide. *Les accidens* comme la ſervitude & la liberté, les richeſſes & la pauvreté, la paix & la guerre, ne ſont que des manieres d'être dont la préſence ou l'abſence n'alterent pas le fond de la ſubſtance.

Le tems n'eſt pas non plus un être ſubſiſtant par lui-même. C'eſt par l'exiſtence continuée des corps que l'eſprit s'accoutume à diſtinguer le paſſé du préſent & de l'avenir. Perſonne ne conçoit la durée iſolée & indépendante du mouvement ou du repos de la matiere.

Enfin quand on vous parle de l'enlevement d'Hélene & du ſort malheureux des Troyens, obſervez qu'il ne s'agit pas d'êtres actuels, puiſque le tems a englouti ſans retour les ſiecles marqués par ces événemens, & que les accidens ſe rapportent tous ou aux corps ou à l'eſpace.

Sans matiere & ſans vuide jamais l'amour n'eût embrâſé le cœur du Prince Phrygien; jamais la beauté d'Hélene n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle; & jamais une machine énorme conſtruite à l'inſçu des Troyens

Clara accendiſſet ſævi certamina belli :
Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
Inflammaſſet equus nocturno Grajugenarum ;
Perſpicere ut poſſis res geſtas funditùs omnes,
Non ita uti corpus per ſe conſtare, nec eſſe :
Nec ratione cluere eâdem, quâ conſtat inane :
Sed magis ut meritò poſſis eventa vocare
Corporis, atque loci res in quo quæque gerantur.

Corpora ſunt porrò partim primordia rerum,
Partim concilio quæ conſtant principiorum.
Sed quæ ſunt rerum primordia, nulla poteſt vis
Stringere : nam ſolido vincunt ea corpore demum.

Etſi difficile eſſe videtur credere, quidquam
In rebus ſolido reperiri corpore poſſe.
Tranſit enim fulmen cœli per ſepta domorum,
Clamor ut, ac voces : ferrum candeſcit in igne :
Diſſiliuntque fero ferventia ſaxa vapore,
Conlabefactatus rigor auri ſolvitur æſtu :
Tum glacies æris flammâ devicta liqueſcit :
Permanat calor argentum, penetraleque frigus,
Quandò utrumque, manu retinentes pocula ritè,
Senſimus infuſo lympharum rore ſupernè
Uſque adeò in rebus ſolidi nihil eſſe videtur.

n'eût vomi de ſon flanc des bataillons armés pour la deſtruction de Pergame. Vous voyez donc que tous ces événemens qui troublent notre globe n'ont pas une exiſtence réelle comme les corps, ni la même nature que le vuide ; mais ce ſont de ſimples modifications de ces deux principes.

Nous comprenons ſous le nom de *corps*, ſoit les élémens de la nature, ſoit les compoſés qui en réſultent. Les élémens ſont inaltérables & indeſtructibles, leur ſolidité triomphe de toutes les attaques.

On aura peut-être de la peine à concevoir dans la nature, des corps parfaitement ſolides ; ſur-tout en conſidérant que la foudre ainſi que le ſon perce l'épaiſſeur des murs, que le fer blanchit dans la fournaiſe, que la pierre vole en éclats du ſein des volcans, que l'or perd ſa dureté & devient fluide dans le creuſet, que l'airain dompté par la flamme fond comme la glace, que la chaleur & le froid des liqueurs ſe font ſentir à travers les parois d'une coupe d'argent, qu'enfin nous n'avons l'expérience d'aucun corps parfaitement ſolide.

Omne foret ſolidum ; niſi contrà corpora cæca
Eſſent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent,
Omne quod eſt ſpatium, vacuum conſtaret inane.
Alternis igitur nimirum corpus inani
Diſtinctum eſt : quoniam nec plenum naviter exat,
Nec porrò vacuum : ſunt ergo corpora cæca,
Quæ ſpatium pleno poſſint diſtinguere inane.

Hæc neque diſſolvi plagis extrinſecus icta
Poſſunt : nec porrò penitus penetrata retexi :
Nec ratione queunt aliâ tentata labare :
Id quod jam ſuperà tibi paulò oſtendimus antè.
Nam neque conlidi ſine inani poſſe videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina ſecando,
Nec çapere humorem, neque item manabile frigus,
Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.
Et quàm quæque magis cohibet res intùs inane,
Tam magis his rebus penitus tentata labaſcit.
Ergo, ſi ſolida, ac ſine inani corpora prima
Sunt, ita uti docui, ſint hæc æterna neceſſe eſt.

Præterea, niſi materies æterna fuiſſet,
Antehac ad nihilum penitùs res quæque rediſſent,
De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
At quoniam ſuperà docui, nil poſſe creari

Mais puiſque la Philoſophie ou plutôt la Nature elle-même nous mene à cette vérité, apprenez en peu de mots que les principes de la matiere, les élémens du grand tout ſont ſolides & éternels.

D'abord comme le corps & l'eſpace ſont entiérement oppoſés par leur nature, il eſt néceſſaire qu'ils exiſtent l'un & l'autre purs & ſans mêlange ; il n'y a donc point de matiere où s'étend l'eſpace, ni de vuide dans le lieu qu'occupe la matiere. Les élémens des corps ne renferment donc pas de vuide dans leur tiſſu, c'eſt-à-dire qu'ils ſont parfaitement ſolides.

Comment les compoſés pourraient-ils être mêlés de vuides, ſi ces vuides n'étaient environnés de parties ſolides ? Ne ſerait-ce pas une contradiction de ſuppoſer du vuide dans les corps, & de refuſer la ſolidité aux cloiſons qui environnent les vuides ? Or ces cloiſons que ſont-elles, ſinon l'aſſemblage des élémens de la matiere ? Ainſi tandis que les compoſés ſe détruiſent, les élémens, en vertu de leur ſolidité, ſubſiſtent éternellement.

En troiſieme lieu s'il n'y avait pas de vuide,

Omne foret ſolidum ; niſi contrà corpora cæca
Eſſent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent,
Omne quod eſt ſpatium, vacuum conſtaret inane.
Alternis igitur nimirum corpus inani
Diſtinctum eſt : quoniam nec plenum naviter extat,
Nec porrò vacuum : ſunt ergo corpora cæca,
Quæ ſpatium pleno poſſint diſtinguere inane.

Hæc neque diſſolvi plagis extrinſecus icta
Poſſunt : nec porrò penitus penetrata retexi :
Nec ratione queunt aliâ tentata labare :
Id quod jam ſuperà tibi paulò oſtendimus antè.
Nam neque conlidi ſine inani poſſe videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina ſecando,
Nec capere humorem, neque item manabile frigus,
Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.
Et quàm quæque magis cohibet res intùs inane,
Tam magis his rebus penitus tentata labaſcit.
Ergo, ſi ſolida, ac ſine inani corpora prima
Sunt, ita uti docui, ſint hæc æterna neceſſe eſt.

Præterea, niſi materies æterna fuiſſet,
Antehac ad nihilum penitùs res quæque rediſſent,
De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
At quoniam ſuperà docui, nil poſſe creari

ce grand tout ſerait un ſolide parfait ; & au contraire s'il n'exiſtait pas des corpuſcules qui rempliſſent éxactement le lieu qu'ils occupent ; l'univers ne ſerait qu'un vuide immenſe. Le corps & l'eſpace ſont donc reſpectivement diſtincts, puiſqu'il n'exiſte ni plein ni vuide parfait. Or ce ſont les élémens de la matiere, qui par leur ſolidité forment cette diſtinction.

La ſurface de ces corps premiers ne peut être endommagée par le choc, ni leur tiſſu par la pénétration. Nulle action étrangere ne peut les altérer, comme je vous l'ai enſeigné. En effet on ne conçoit pas que ſans vuide un corps puiſſe être briſé, décompoſé, ou même ſimplement diviſé. Il eſt inacceſſible à l'humidité, au froid, & à la chaleur, qui ſont les agens ordinaires de la deſtruction. Auſſi remarquons-nous que les corps ſont d'autant plus en priſe à ces cauſes de dépériſſement, qu'ils renferment plus de vuide dans leur tiſſu. Ainſi, de la ſolidité des élémens, ſuit néceſſairement leur éternité.

S'ils n'étaient éternels, le monde ſerait déja plus d'une fois tombé dans le néant, & en ſerait plus d'une fois reſſorti. Mais comme je vous ai enſeigné que le néant ne produit & n'engloutit

De nihilo, neque quod genitum eſt, ad nil revocari;
Eſſe immortali primordia corpore debent,
Diſſolvi quò quæque ſupremo tempore poſſint,
Materies ut ſuppeditet rebus reparandis.
Sunt igitur ſolidâ primordia ſimplicitate:
Nec ratione queunt aliâ ſervata per ævum
Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, ſi nullam finem Natura paraſſet
Frangendis rebus; jam corpora materiaï
Uſque redacta forent, ævo frangente priore,
Ut nihil ex illis à certo tempore poſſet
Conceptum, ſummum ætatis pervadere florem.
Nam quidvis citiùs diſſolvi poſſe videmus,
Quàm rurſus refici; quapropter longa diei
Infinitæ ætas anteacti temporis omnis
Quod fregiſſet adhuc, diſturbans diſſolvenſque,
Id nunquam reliquo reparari tempore poſſet.
At nunc nimirum frangendi reddita finis
Certa manet: quoniam refici rem quamque videmus,
Et finita ſimul generatim tempora rebus
Stare, quibus poſſint ævi contingere florem.

Huc accedit uti, ſolidiſſima materiaï
Corpora cùm conſtant, poſſint tamen omnia reddi
Mollia, quæ fiant aër, aqua, terra, vapores,

point les êtres ; il eſt néceſſaire que les élémens ſoient éternels, étant le terme de toute diſſolution & le principe de toute réproduction. Ils ſont donc ſimples & ſolides, ſans quoi ils n'auraient pu ſe conſerver pendant tant de ſiecles, bien loin de fournir de toute éternité à la renaiſſance des êtres.

Enfin ſi la Nature n'avait preſcrit des bornes à la diviſibilité de la matiere : les élémens du grand tout, minés par la révolution de tant de ſiecles écoulés, ſeraient réduits à un tel degré d'épuiſement, que les corps réſultans de leur union ne pourraient parvenir à la maturité. La diſſolution des corps étant plus prompte que leur réproduction, les pertes que les ſiecles précédens leur auraient fait ſubir, ne pourraient être réparées par les tems qui ſuivraient. Mais comme dans la nature nous voyons conſtamment les réparations proportionnées aux pertes, & tous les êtres arriver dans des tems fixes à leur degré de perfection ; il faut en conclure que la diviſibilité de la matiere a des limites invariables & néceſſaires.

Malgré cette ſolidité des élémens ; comme tous les corps ſont mêlés de vuide, il n'y en a pas un qui ne puiſſe s'amollir, & prendre la

Quo pacto fiant, & quâ vi cumque genantur;
Admistum quoniam simul est in rebus inane.
At contrà, si mollia sint primordia rerum,
Unde queant validi silices, ferrumque creari,
Non poterit ratio reddi: nam funditùs omnis
Principio fundamenti Natura carebit.
Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate,
Quorum condenso magis omnia conciliatu
Arctari possunt, validasque ostendere vires.

Denique jam quoniam generatim reddita finis
Crescendi rebus constat: vitamque tuendi
Et quid quæque queant per fœdera Naturaï,
Quid porrò nequeant, sancitum quandoquidem exstat:
Nec commutatur quidquam; quin omnia constant
Usque adeò, variæ volucres ut in ordine cunctæ
Ostendant maculas generales corpori inesse;
Immutabile materiæ quoque corpus habere
Debent nimirum. Nam si primordia rerum
Commutari aliquâ possent ratione revicta,
Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique
Quânam sit ratione, atque altè terminus hærens;
Nec toties possent generatim sæcla referre
Naturam, motus, victum, moresque parentum.

Tum porrò, quoniam extremum cujusque cacumen

nature de l'eau, de l'air, de la terre, & du feu. Au contraire, avec des principes mous, il ſerait impoſſible d'expliquer la formation des cailloux & du fer. La Nature n'aurait plus de baſe ſolide dans ſes ouvrages. Les élémens de la matiere ſont donc ſimples & ſolides; & c'eſt leur union plus ou moins étroite qui donne aux corps leur dureté & leur réſiſtance.

Enfin la Nature a preſcrit des bornes à l'accroiſſement & à la durée des corps. Elle a réglé la meſure de leur pouvoir. Les eſpeces ne changent jamais; les générations ſe ſuivent ſans altération; les différentes claſſes d'oiſeaux ont conſtamment certaines taches affectées à leur eſpece qui la caractériſent. Pourquoi les élémens ne ſeraient-ils pas immuables comme les eſpeces? Si une force étrangere peut en triompher, on n'entend plus rien à la marche de la Nature. On ne ſçait ce qui peut ou ne peut point être produit, comment la puiſſance des êtres eſt bornée par leur nature même, ni pourquoi les ſiecles ramenent les mêmes tempéramens, les mêmes mouvemens, la même maniere de vivre & les mêmes mœurs dans les générations différentes.

En un mot l'extrêmité d'un atome, étant un

Corporis eſt aliquod, noſtri quod cernere ſenſus
Jam nequeunt; id nimirum ſine partibus exſtat,
Et minimâ conſtat naturâ: nec fuit unquam
Per ſe ſecretum, neque poſthac eſſe valebit:
Alterius quoniam eſt ipſum pars, primaque, & ima:
Inde aliæ atque aliæ ſimiles ex ordine partes,
Agmine condenſo naturam corporis explent.
Quæ quoniam per ſe nequeunt conſtare, neceſſe eſt
Hærere, ut nequeant ullâ ratione revelli.
Sunt igitur ſolidâ primordia ſimplicitate:
Quæ minimis ſtipata cohærent partibus arctè,
Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æternâ pollentia ſimplicitate:
Unde neque avelli quidquam, neque deminui jam
Concedit Natura reſervans ſemina rebus.

Præterea niſi erit minimum, parviſſima quæque
Corpora conſtabunt ex partibus infinitis.
Quippe ubi dimidiæ partis pars ſemper habebit
Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.
Ergo rerum inter ſummam, minimamque quid eſcit?
Non erit ut diſtent: nam quamvis funditùs omnis
Summa ſit infinita, tamen parviſſima quæ ſunt
Ex infinitis conſtabunt partibus æquè.
Quoi quoniam ratio reclamat vera, negatque

point délicat qui échappe aux ſens, doit être dépourvu de parties. C'eſt le plus petit corps de la nature, ou plutôt ce n'eſt pas un corps, puiſqu'il n'a jamais exiſté & n'exiſtera jamais iſolé. Ce n'eſt qu'une partie extrême, qui, jointe à d'autres parties de même nature, forme la maſſe de l'atome. Si donc les élémens de l'atome ne peuvent exiſter à part, il faut que leur union ſoit ſi intime, qu'aucune force ne les puiſſe ſéparer. Ainſi les élémens de la matiere ſont ſimples & ſolides, étant compoſés de parties infiniment déliées, dont l'union eſt le fruit, non pas d'un aſſemblage hétérogene, mais de l'éternelle ſimplicité des atomes. Ainſi la Nature, voulant en faire la baſe de ſes ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût ſe détacher ou s'échapper de ces corps ſi eſſentiels à ſes vues.

D'ailleurs ſi vous n'admettez dans la nature un dernier terme de diviſion, les plus petits corps ſeront compoſés d'une infinité de parties, puiſqu'il y aura un progrès de moitiés diviſibles en d'autres moitiés, juſqu'à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre la maſſe la plus énorme & le plus petit corps ? Quand vous ſuppoſeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cede en rien, étant lui-même compoſé d'une infinité de parties. Mais comme

Credere poſſe animum, victus fateare neceſſe eſt,
Eſſe ea quæ nullis jam prædita partibus exſtent,
Et minimâ conſtent naturâ : quæ quoniam ſunt,
Illa quoque eſſe tibi, ſolida atque æterna fatendum.

Denique nî minimas in partes cuncta reſolvi
Cogere conſuêſſet rerum Natura creatrix ;
Jam nihil ex illis eadem reparare valeret :
Propterea quia, quæ multis ſunt partibus aucta ;
Non poſſunt ea, quæ debet genitalis habere
Materies, varios connexus, pondera, plagas,
Concurſus, motus, per quæ res quæque geruntur.

Porrò, ſi nulla eſt frangendis reddita finis
Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam ſuperare neceſſe eſt corpora rebus,
Quæ nondum elueant ullo tentata periclo.
At quoniam fragili naturâ prædita conſtant,
Diſcrepat æternum tempus potuiſſe manere,
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

Quapropter qui materiem rerum eſſe putarunt
Ignem, atque ex igni ſummam conſiſtere ſolo,
Magnopere à verâ lapſi ratione videntur.
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obſcuram linguam, magis inter inanes

la raiſon ſe récrie contre une conſéquence auſſi inſenſée, vous êtes forcé de reconnaître des corpuſcules ſimples, qui ſoient les derniers termes de la diviſion, & cet aveu vous conduit à celui de leur ſolidité & de leur éternité.

Enfin ſi la Nature en détruiſant les êtres ne les réduiſait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui ſervir à former d'autres corps: car étant encore ſuſceptibles de diviſion, ils n'auraient pas la ſorte de liens, de peſanteur, de choc, de rencontres & de mouvemens, qui convient à la matiere générante, & ſans laquelle il ne peut y avoir de compoſition.

Mais ſuppoſons que la diviſibilité des élémens n'ait pas de bornes: au moins vous ne pouvez nier qu'il n'exiſte de toute éternité des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais s'ils ſont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu réſiſter aux aſſauts continuels que les ſiecles leur ont livrés?

Ainſi ceux qui ont regardé le feu comme le ſeul élément de cet univers étaient bien éloignés des principes de la raiſon. A la tête de ces Philoſophes marche Héraclite, à qui un langage obſcur attira la vénération des hommes ſuperficiels,

Quàmde graves intet Graïos, qui vera requirunt.
Omnia enim ſtolidi magis admirantur amantque,
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt :
Veraque conſtituunt, quæ bellè tangere poſſunt
Aures, & lepido quæ ſunt fucata ſonore.

Nam cur tam variæ res poſſent eſſe, requiro ;
Ex vero ſi ſunt igni puroque creatæ.
Nil prodeſſet enim calidum denſarier ignem,
Nec rarefieri ; ſi partes ignis eandem
Naturam, quam totus habet ſuper ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus eſſet,
Languidior porrò disjectis, diſque ſupatis.
Amplius hoc fieri nihil eſt quod poſſe rearis,
Talibus in cauſis : nedum variantia rerum
Tanta queat denſis rariſque ex ignibus eſſe.

Atque hi ſi faciant admiſtum rebus inane,
Denſari poterunt ignes, rarique relinqui :
Sed, quia multa ſibi cernunt contraria, muſſant,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum, &
Ardua dum metuunt, amittunt vera viaï :
Nec rurſum cernunt, exempto rebus inani,
Omnia denſari, fierique ex omnibus unum
Corpus, nil ab ſe quod poſſit mittere raptim,
Æſtifer ignis uti lumen jacit, atque vaporem ;
Ut videas non è ſtipatis partibus eſſe,

mais non pas de ces ſages Grecs accoutumés à réfléchir. Car LA STUPIDITÉ n'admire que les opinions cachées ſous des termes myſtérieux. Une harmonie agréable & un coloris brillant ſont pour elle le ſceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu ſeul, avec les propriétés que nous lui connaiſſons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux ? Condenſez ou raréfiez le feu tant que vous voudrez, ſi les parties ont la même nature que le tout, vous n'en obtiendrez qu'une chaleur plus conſidérable en rapprochant les élémens, ou moins ſenſible en les éloignant; bien loin de former tant de corps divers par la condenſation ou la raréfaction du feu.

Encore ſi ces Philoſophes reconnaiſſaient le vuide, on leur accorderait la condenſation & la raréfaction du feu. Mais comme ce principe heurte de front leur ſyſtême & les conduit à des contrariétés, ils n'oſent l'admettre, & ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent. Ils ne voient pas qu'en banniſſant le vuide de la nature, tous les corps n'en forment plus qu'un, dont les parties fortement condenſées, ne peuvent s'échapper comme la lumiere & la chaleur, qui en s'élançant du feu, détruiſent évidemment le ſyſtême de la condenſation abſolue.

Quòd ſi fortè ullâ credunt ratione poteſſe
Ignes in cœtu ſtingui, mutareque corpus,
Scilicet ex ullâ facere id ſi parte reparcent,
Occidet ad nihilum nimirum funditùs ardor
Omnis, & ex nihilo fient quæcunque creantur.
Nam quodcunque ſuis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors eſt illius, quod fuit antè:
Proinde aliquid ſuperare neceſſe eſt incolume ollis,
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes,
De nihiloque renata vireſcat copia rerum.

Nunc igitur, quoniam certiſſima corpora quædam
Sunt, quæ conſervant naturam ſemper eandem,
Quorum aditu, aut abitu, mutatoque ordine, mutant
Naturam res, & convertunt corpora ſeſe:
Scire licet non eſſe hæc ignea corpora rerum.
Nil refferret enim quædam decedere, abire,
Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,
Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent.
Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crearent.

Verùm, ut opinor, ita eſt: ſunt quædam corpora, quorum
Concurſus, motus, ordo, poſitura, figuræ,
Efficiunt ignes, mutatoque ordine, mutant

D'un autre côté s'obſtiner à ſoutenir que les parties du feu s'éteignent & changent de nature en ſe réuniſſant, c'eſt anéantir viſiblement le feu élémentaire, & par conſéquent faire ſortir les corps du néant; puiſqu'un être ne peut franchir les bornes de ſon eſſence par voie de tranſmutation, ſans ceſſer d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conſerver aux élémens du feu leur nature, ſans quoi tous les corps auront été anéantis, & ce grand tout ſera le produit du néant.

Puis donc qu'il exiſte dans la nature des corpuſcules dont l'eſſence eſt immuable, dont l'augmentation, la diminution & les différentes combinaiſons font changer d'eſſence aux corps; on peut en conclure que ces corpuſcules ne ſont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puiſqu'ils n'en conſerveraient pas moins leur brûlante nature, & ne pourraient engendrer que du feu?

Voici donc comment on doit concevoir la formation des êtres. Il exiſte des corps qui par leurs rencontres, leurs mouvemens, leur ordre & leur ſituation forment le feu, ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinai-

Naturam : neque ſunt igni ſimulata, neque ullæ
Præterea rei, quæ corpora mittere poſſit
Senſibus, & noſtros adjectu tangere tactus.

Dicere porrò ignem res omnes eſſe, neque ullam
Rem veram in numero rerum conſtare, niſi ignem,
(Quod facit hic idem) perdelirum eſſe videtur.
Nam contrà ſenſus ab ſenſibus ipſe repugnat,
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent,
Unde hic cognitus eſt ipſi, quem nominat ignem.
Credit enim ſenſus ignem cognoſcere verè;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus ſunt:
Quod mihi cùm vanum, tum delirum eſſe videtur.
Quò referemus enim? quid nobis certius ipſis
Senſibus eſſe poteſt, quo vera ac falſa noteimus?

Præterea, quare quiſquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere ſolam,
Quam neget eſſe ignis, ſummam tamen eſſe relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

Quapropter qui materiem rerum eſſe putârunt
Ignem, atque ex igni ſummam conſiſtere poſſe:
Et qui principium gignundis aëra rebus

ſons. Ces élémens ne tiennent ni de la nature du feu, ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les ſens & affectent nos organes.

Dire avec Héraclite que le feu eſt tout, que le feu ſeul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie. C'eſt combattre les ſens par les ſens mêmes. C'eſt ébranler ces inébranlables fondemens de la certitude, à la faveur deſquels il a connu lui-même ce feu dont il abuſe. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des ſens quand il s'agit du feu, s'il le récuſe pour les autres corps auſſi ſenſibles ? Dans quelle ſource faut-il donc puiſer la vérité ? Qui, mieux que les ſens, nous fait diſtinguer le vrai du faux ?

D'ailleurs pourquoi reconnaître l'exiſtence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'exiſtence des autres corps au préjudice de celle du feu ? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'abſurdité dans la ſeconde de ces excluſions, que dans la premiere.

C'eſt donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout. Portons le même jugement des Philoſophes qui ont regardé l'air

Conſtituêre : aut humorem quicunque putârunt
Fingere res ipſum per ſe : terramve creare
Omnia, & in rerum naturas vertier omnes :
Magnopere à vero longèque errâſſe videntur.
Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
Aëra jungentes igni, terramque liquori :
Et qui quatuor ex rebus poſſe omnia rentur,
Ex igni, terrâ, atque animâ procreſcere, & imbri.

Quorum Acragantinus cumprimis Empedocles eſt,
Inſula quem triquetris terrarum geſſit in oris,
Quam fluitans circùm magnis amfractibus æquor
Ionium, glaucis aſpergit virus ab undis :
Anguſtoque fretu rapidum mare dividit undis
Italiæ terraï oras à finibus ejus.
Hîc eſt vaſta Charybdis, & hîc Ætnæa minantur
Murmura flammarum rurſum ſe colligere iras,
Faucibus eruptos iterum ut vis evòmat ignes,
Ad cœlumque ferat flammaï fulgura rurſum.
Quæ cùm magna, modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, viſendaque fertur,
Rebus opima bonis, multâ munita virûm vi ;
Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe,
Nec ſanctum magis, & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta :

comme l'élément de la nature, de ceux qui ont cru que l'eau était la ſource des êtres, de ceux qui ont enſeigné que la terre peut prendre la forme & la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même claſſe ceux qui doublent les élémens, joignant l'air au feu, & l'eau à la terre, & ceux enfin qui les prennent tous les quatre, perſuadés que la terre, l'eau, l'air & le feu réunis peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers eſt Empedocles d'Agrigente, né ſur les bords triangulaires de cette iſle fameuſe que l'azur des flots Ioniens baigne en ſerpentant, & ſépare de l'Italie par un canal étroit & rapide. Là mugit l'implacable Charybde; là bouillonnant au fond de ſes abymes, l'Etna donne le ſignal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, & de lancer encore au ciel les éclairs de ſa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curioſité des voyageurs & de l'admiration du genre humain, ce ſéjour enrichi de tous les biens, défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus eſtimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empedocles. Les vers qu'enfanta ſon génie divin font retentir encore aujourd'hui l'univers de ſes ſublimes découvertes, & laiſſent en doute la poſtérité s'il

Ut vix humanâ videatur ſtirpe creatus.
Hic tamen, & ſuperà quos diximus, inferiores
Partibus egregiè multis, multòque minores,
Quanquam multa bene ac divinitùs invenientes,
Ex adyto tanquam cordis, reſponſa dedêre
Sanctiùs, & multò certâ ratione magis, quàm
Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur;
Principiis tamen in rerum fecêre ruinas,
Et graviter magni magno cecidêre ibi caſu.

Primùm, quòd motus, exempto rebus inani,
Conſtituunt, & res molles raraſque relinquunt,
Aëra, ſolem, ignem, terras, animalia, fruges:
Nec tamen admiſcent in eorum corpus inane.

Deinde quòd omninò finem non eſſe ſecandis
Corporibus faciunt, neque pauſam ſtare fragori,
Nec prorſum in rebus minimum conſiſtere quidquam:
Cùm videamus id extremum cujuſque cacumen
Eſſe, quod ad ſenſus noſtros minimum eſſe videtur:
Conjicere ut poſſis, ex hoc quòd cernere non quis
Extremum quod habent, minimum conſiſtere rebus.

Huc accedit item, quòd jam primordia rerum

eût une origine mortelle. Cependant ce fameux ſage & d'autres beaucoup moins illuſtres que lui, oracles plus ſûrs & plus reſpectables que la Sibylle couronnée de lauriers, ſur le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes ont erré dans l'explication des principes de la matiere, écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'abord ils ſuppoſent le mouvement en rejettant le vuide; ils reconnaiſſent des corps mous & rares, tels que l'air, le ſoleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, ſans mêler de vuide dans leur tiſſu.

Enſuite ils ne bornent point la diviſibilité de la matiere, ni la ſection des corps, & ne reconnaiſſent pas dans la nature de parties extrêmes. Or ſi l'extrêmité des corps nous paraît leur dernier terme de diviſion, l'extrêmité de cette extrêmité, que nous ne pouvons appercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de diviſion de la Nature?

Ajoutez que les principes qu'ils donnent à la

Mollia conſtituunt, quæ nos nativa videmus
Eſſe, & mortali cum corpore funditùs ; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum ſumma reverti,
De nihiloque renata vireſcere copia rerum :
Quorum utrumque quid à vero jam diſtet, habebas.

Deinde inimica modis multis ſunt, atque venena
Ipſa ſibi inter ſe ; quare aut congreſſa peribunt,
Aut ita diffugient, ut, tempeſtate coortâ,
Fulmina diffugere atque imbres ventoſque videmus.

Denique quatuor ex rebus ſi cuncta creantur,
Atque in eas rurſum res omnia diſſolvuntur,
Quî magis illa queunt rerum primordia dici,
Quàm contrà res illorum, retroque putari ?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter ſe naturam, tempore ab omni.

Sin ita fortè putas, ignis, terræque coire
Corpus, & aërias auras, roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum :
Nulla tibi ex illis poterit res eſſe creata,
Non animans, non exanimo quid corpore, ut arbos ;
Quippe ſuam quidque in cœtu variantis acervi

matiere ſont des corps mous, dont la nature eſt de naître & de périr. Ainſi ce grand tout aurait déja été anéanti & retiré de l'abyme du néant, deux erreurs que nous avons ſolidement réfutées.

D'ailleurs ces élémens ſont ennemis & ſe détruiſent les uns & les autres. Ainſi en ſe choquant ils s'anéantiraient, ou ſe diſſiperaient, comme la foudre, les vents & la pluie pouſſés par un orage impétueux.

Enfin ſi les quatre élémens ſont le centre de la formation & de la diſſolution des êtres, quelle raiſon avez-vous de les donner pour principes des corps, plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes ? Ne s'engendrent-ils pas tour-à-tour ? Ne changent-ils pas tour-à-tour de nature, de forme, & d'eſſence ?

Si vous prétendez au contraire que le feu, l'eau, la terre & l'air ſe réuniſſent ſans changer de nature, il n'en pourra réſulter aucun être, ſoit animé, ſoit végétant. Vous n'aurez qu'un mêlange confus d'air, d'eau, de terre & de feu, ſubſtances incompatibles qui déployeront

Naturam oſtendet, miſtuſque videbitur aër
Cum terrâ ſimul, atque ardor cum rore manere:
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandeſtinam, cæcamque adhibere;
Eminèat ne quid, quod contra pugnet, & obſtet
Quò minùs eſſe queat propriè, quodcunque creatur.

Quin etiam repetunt à cœlo, atque ignibus ejus,
Et primùm faciunt ignem ſe vertere in auras
Aëris: hinc imbrem gigni: terramque creari
Ex imbri: retroque à terrâ cuncta reverti,
Humorem primùm, poſt aëra, deinde calorem:
Nec ceſſare hæc inter ſe mutare, meare
De cœlo ad terram, de terrâ ad ſidera mundi:
Quod facere haud ullo debent primordia pacto.
Immutabile enim quiddam ſuperare neceſſe eſt;
Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes.
Nam quodcunque ſuis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors eſt illius, quod fuit antè.
Quapropter, quoniam, quæ paulò diximus antè
In commutatum veniunt, conſtare neceſſe eſt
Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam:
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.
Quin potiùs tali naturâ prædita quædam
Corpora conſtituas; ignem ſi fortè crearint,

Poſſe

chacune en particulier leurs propriétés. Or il eſt néceſſaire que les principes agiſſent d'une maniere ſecrette & inviſible, de peur que leur nature dominant trop, n'empêche les corps qui en ſont formés d'avoir un caractere propre & ſpécifique.

Mais ſuivons la marche de leur ſyſtême. Le premier élément, ſelon eux, eſt le feu qui prend ſa ſource au ciel & ſe change en air. De l'air eſt formée l'eau qui s'épaiſſit & devient terre. De la terre naiſſent en rétrogradant les autres élémens ; l'eau d'abord, enſuite l'air & le feu. Cette chaîne de métamorphoſes n'eſt jamais interrompue ; & les élémens ne ceſſent de voyager du ciel à la terre, & de la terre au ciel. Or ces changemens de formes ſont incompatibles avec la nature des principes. Le fonds doit en être immuable, ſi on n'aime mieux précipiter l'univers dans le néant ; puiſqu'un corps ne peut franchir les bornes de ſon eſſence ſans ceſſer auſſi-tôt d'être ce qu'il était. Ainſi vos quatre élémens ſubiſſant, comme nous venons de le dire, des métamorphoſes continuelles, il faut qu'ils ſoient eux-mêmes compoſés d'autres élémens immuables, ou que le monde tombe anéanti. Reconnaiſſez donc plutôt des corps tels, qu'après avoir formé le feu, en augmentant &

Posse eadem demptis paucis, pauciſque tributis,
Ordine mutato, & motu, facere aëris auras:
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aëris è terrâ res omnes crescere, alique;
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus, & tabe nimborum arbusta vacillant,
Solque suâ pro parte fovet, tribuitque calorem:
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
Scilicet & nisi nos cibus aridus, & tener humor,
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.
Adjutamur enim dubio procul, atque alimur nos
Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res;
Nimirum quia multa modis communia multis
Multarum rerum in rebus primordia mista
Sunt: ideò variis variæ res rebus aluntur.
Atque eadem magni refert primordia sæpe
Cum quibus, & quali positurâ contineantur:
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem

en diminuant leur nombre, en changeant leur ſituation ou leur mouvement, de cette nouvelle combinaiſon puiſſe naître le fluide de l'air ou toute autre ſubſtance.

Mais il eſt évident, dites-vous, que tous les corps naiſſent de la terre, ſe nourriſſent de ſes ſucs, & que, ſi la ſaiſon ne communique à l'air une température favorable, ſi la cime des arbres n'eſt mollement agitée par des pluies rafraîchiſſantes, ſi le ſoleil à ſon tour n'échauffe de ſes feux les productions de la terre ; ni les grains, ni les arbres, ni les animaux ne peuvent croître & ſe fortifier. J'en conviens ; & nous-mêmes, ſi une nourriture ſolide détrempée dans une boiſſon ſalutaire ne nous ſoutient, nos membres s'épuiſent bientôt, & le ſentiment s'éteint dans tous les reſſorts de la machine. Il faut à l'homme, ainſi qu'à tous les autres corps, des alimens propres à ſe nourrir ; & ſi dans cet univers la moitié des êtres vit aux dépens de l'autre, c'eſt que chacun renferme en ſoi des principes communs à pluſieurs. Il importe donc de conſidérer non-ſeulement la nature des élémens, mais encore leur mêlange, leur ſituation, & leurs mouvemens réciproques : car les principes à l'aide deſquels ont été conſtruits le ciel, la mer, la terre, les fleuves & le ſoleil, ſont les mêmes

Conſtituunt : eadem fruges, arbuſta, animantes :
Verùm aliis, alioque modo commiſta moventur.
Quin etiam paſſim, noſtris in verſibus ipſis,
Multa elementa vides multis communia verbis :
Cùm tamen inter ſe verſus, ac verba neceſſe eſt
Confiteare & re, & ſonitu diſtare ſonanti.
Tantùm elementa queunt permutato ordine ſolo.
At rerum quæ ſunt primordia, plura adhibere
Poſſunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc & Anaxagoræ ſcrutemur *Homœomeriam*,
Quam Græci memorant, nec noſtrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii ſermonis egeſtas :
Sed rem ipſam facile eſt exponere verbis,
Principium rerum quam dicit *Homœomeriam*,
Oſſa videlicet è pauxillis atque minutis
Oſſibu', ſic & de pauxillis atque minutis
Viſceribus viſcus gigni, ſanguenque creari
Sanguinis inter ſe multis coeuntibu' guttis :
Ex aurique putat micis conſiſtere poſſe
Aurum, & de terris terram concreſcere parvis :
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus eſſe ;
Cætera conſimili fingit ratione, putatque.

qui mêlés avec d'autres & diverſement arrangés, ont formé les grains, les arbres & les animaux. Ne remarquez-vous pas dans ces vers que vous liſez les mêmes lettres communes à pluſieurs mots ? Cependant les vers & les mots different beaucoup, ſoit par les idées qu'ils préſentent, ſoit par le ſon qu'ils font entendre. Telle eſt la différence que met entre les corps l'arrangement ſeul des élémens. Mais les principes de la matiere ont encore mille autres circonſtances qui doivent jetter une variété infinie dans les réſultats.

Approfondiſſons maintenant l'*Homœomerie* d'Anaxagore : c'eſt le nom que lui donnent les Grecs : & la diſette de notre langue ne nous en fournit point. Mais il eſt facile de donner une idée claire de ſon ſyſtême, de ce principe de la nature qu'il appelle *Homœomerie*. Les os, ſuivant lui, ſont formés d'un certain nombre de petits os, les viſceres d'un certain nombre de petits viſceres : pluſieurs gouttes de ſang réunies donnent naiſſance au fluide qui coule dans nos veines. Pluſieurs molécules d'or compoſent ce métal précieux ; le feu & l'eau naiſſent de particules de feu & d'eau ; & tous les corps [illegible] de l'aſſemblage d'élémens ſimilaires.

Nec tamen esse ullâ parte idem in rebus inane
Concedit, neque corporibus finem esse secandis.
Quare in utrâque mihi pariter ratione videtur
Errare, atque illi, superà quos diximus antè.

Adde quòd imbecilla nimis primordia fingit,
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Naturâ, atque ipsæ res sunt, æquèque laborant,
Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?
Ignis? an humor? an aura? quid horum? sanguis? an ossa?
Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditùs omnis
Tam mortalis erit, quàm quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliquâ vi victa perire.
At neque recidere ad nihilum res posse, neque autem
Crescere de nihilo, testor res antè probatas.

Præterea quoniam cibus auget corpus, alitque:
Scire licet, nobis venas, & sanguen, & ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omnes commisto corpore dicent
Esse, & habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, & omninò venas, partesque cruoris:
Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,

Mais ce même Philoſophe ne donne pas d'accès au vuide, ni de bornes à la diviſibilité des corps : deux erreurs qui lui ſont communes avec les Philoſophes que nous venons de réfuter.

Ajoutez que ſes élémens ſont trop fragiles ; ſi pourtant le nom d'élémens convient à des corpuſcules de même nature que les corps, dont les reſſorts ſont auſſi faibles & le tiſſu auſſi expoſé à la deſtruction. Suppoſez une attaque violente, & dites-moi lequel de vos élémens réſiſtera au choc, ſe ſoutiendra contre les aſſauts du trépas ? Sera-ce le feu ? l'air ? l'eau ? le ſang ? les os ? Non ſans doute, puiſque tous ces corps ſont périſſables comme ceux qui diſparaiſſent tous les jours à nos yeux. Il ne me reſte donc qu'à vous renvoyer aux raiſonnemens par leſquels j'ai prouvé que rien ne naît de rien & ne ſe réduit à rien.

D'ailleurs puiſque les alimens accroiſſent le corps en le nourriſſant, il s'enſuit néceſſairement que nos veines, notre ſang, nos os & nos nerfs ſont formés de parties hétérogenes. Si vous prétendez que les alimens ſont des ſubſtances mêlangées, qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines, & des gouttes de ſang ; alors ce ſeront nos nourritures & nos

Ex alienigenis rebus constare putetur ;
Ossibus, & nervis, venisque, & sanguine misto.

Præterea quæcunque è terrâ corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est,
Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.
Transfer item, totidem verbis utare licebit :
In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
Ex alienigenis consistant ligna necesse est.

Linquitur hîc tenuis latitandi copia quædam,
Id quod Anaxagoras sibi sumit ; ut omnibus omnes
Res putet immistas rebus latitare ; sed illud
Apparere unum, cujus sint pluria mista,
Et magis in promptu, primâque in fronte locata :
Quod tamen à verâ longè ratione repulsum est.
Conveniebat enim fruges quoque sæpè minutas,
Robore cùm saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis, aut aliûm, nostro quæ corpore aluntur :
Cùm lapidi lapidem terimus, manare cruorem,
Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
Et laticis dulces guttas, similique sapore
Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis :
Scilicet & glebis terrarum sæpe friatis

boiſſons elles-mêmes qui ſeront compoſées de parties hétérogenes.

Enſuite ſi tous les corps qui naiſſent de la terre ſont renfermés en petit dans ſon ſein, voilà donc la terre compoſée d'autant de parties diverſes, qu'elle enfante de différentes productions. Vous pouvez raiſonner de même de tous les autres compoſés. Si la flamme, la fumée & la cendre ſont contenues dans le bois, les élémens du bois ſont évidemment hétérogenes.

Anaxagore n'a plus qu'un moyen de ſe mettre à couvert. Il en uſe & prétend que les corps renferment en eux les élémens de mille autres; mais que ceux-là ſeuls paraiſſent à l'œil, qui répandus en plus grand nombre dans les corps & placés à la ſurface, ſont par cette raiſon plus expoſés à la vue. Mais cette reſſource lui eſt interdite par la ſaine philoſophie. Car il faudrait que les grains broyés par la meule, laiſſaſſent appercevoir des traces ou de ſang ou des autres parties de notre corps auxquelles le bled s'unit; il faudrait que deux cailloux heurtés fiſſent jaillir du ſang: & que les herbes diſtillaſſent un lait auſſi pur & auſſi ſavoureux que celui de nos brebis. Il faudrait en diviſant les glebes y trouver en petit des herbes, des grains, & des arbres;

Herbarum genera, & fruges, frondeſque videri
Diſpertita, atque in terris latitare minutè ;
Poſtremò, in lignis cinerem fumumque videri,
Cùm præfracta forent, igneſque latere minutos.
Quorum nil fieri quoniam manifeſta docet res,
Scire licet non eſſe in rebus res ita miſtas :
Verùm ſemina multimodis immiſta latere
Multarum rerum in rebus communia debent.

At ſæpe in magnis ſit montibus, inquis, ut altis
Arboribus vicina cacumina ſumma terantur
Inter ſe, validis facere id cogentibus Auſtris,
Donec fulſerunt flammæ, fulgore coorto :
Scilicet, & non eſt lignis tamen inſitus ignis ;
Verùm ſemina ſunt ardoris multa, terendo
Quæ cùm confluxêre, creant incendia ſilvis.
Quòd ſi tanta foret ſilvis abſcondita flamma,
Non poſſent ullum tempus celarier ignes :
Conficerent vulgò ſilvas, arbuſta cremarent.

Jamne vides igitur, paulò quod diximus antè,
Permagni referre, eadem primordia ſæpe
Cum quibus, & quali poſiturâ contineantur ?
Et quos inter ſe dent motus, accipiantque ?
Atque eadem paulò inter ſe mutata creare
Ignes è lignis ? quo pacto verba quoque ipſa

& en briſant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre, & de flamme. Mais comme l'expérience ſe refuſe à ces phénomenes, avouons que les élémens, ſans être ainſi mêlangés dans les corps, ſont communs à tous, & arrangés diverſement dans les êtres divers.

Cependant, dites-vous, ſur le ſommet des hautes montagnes, les arbres pouſſés par un vent impétueux, entre-choquent ſouvent leur cime, prennent feu, & font briller au loin des tourbillons de flamme. J'en conviens. Mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois; ſeulement un grand nombre de parties inflammables qui, raſſemblées par le frottement, cauſent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, ſon ardeur ne pourrait un moment ſe contenir: tous les jours elle conſumerait les arbres & réduirait les forêts en cendre.

Sentez-vous maintenant la vérité que j'établiſſais tout-à-l'heure, qu'il eſt important de conſidérer le mêlange des élémens, leurs diſpoſitions, leurs mouvemens réciproques; puiſqu'avec un léger changement les élémens du bois formeront le feu; comme les mots latins

Inter ſe paulò mutatis ſunt elementis,
Cùm *ligna*, atque *ignes* diſtinctâ voce notemus?

Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,
Si fieri non poſſe putas : quin materiaï
Corpora conſimili naturâ prædita fingas ;
Hâc ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti riſu tremulo concuſſa cachinnent,
Et lacrymis ſalſis humectent ora, genaſque.

Nunc age, quod ſupereſt cognoſce, & clariùs audi.
Nec me animi fallit, quàm ſint obſcura ; ſed acri
Percuſſit thyrſo laudis ſpes magna meum cor,
Et ſimul incuſſit ſuavem mî in pectus amorem
Muſarum : quo nunc inſtinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita ſolo : juvat integros accedere fontes,
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores,
Inſignemque meo capiti petere indè coronam,
Unde priùs nulli velârint tempora Muſæ :
Primùm, quòd magnis doceo de rebus, & arctis
Relligionum animos nodis exſolvere pergo :
Deinde, quòd obſcurâ de re tam lucida pango
Carmina, Muſæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur :
Sed veluti pueris abſinthia tetra medentes
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circùm

ligna & *ignes*, composés presque des mêmes lettres forment cependant deux sons très-distincts?

Enfin si vous ne pouvez expliquer les différens phénomenes de l'univers, qu'en attribuant aux élémens la nature des êtres qu'ils composent, ç'en est fait des principes de la matiere. Il faudra que vos élémens rient, comme vous, & se baignent de larmes ameres.

Apprenez maintenant, ô Memmius, les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance. Mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, & verse dans mon ame la passion des Muses, cet enthousiasme divin qui m'éleve sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles & à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun Poëte; d'abord parce que mon sujet est grand & que j'affranchis les hommes du joug de la superstition; ensuite parce que je répands des flots de lumiere sur les matieres les plus obscures, & les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces Médecins habiles, qui pour enga-

Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur,
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthî laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potiùs tali facto recreata valescat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Volgus abhorret ab hâc: volui tibi suaviloquenti
Carmine Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle;
Si tibi fortè animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, quâ constet compta figurâ.

Sed quoniam docui, solidissima materiaï
Corpora perpetuò volitare invicta per ævum,
Nunc age, summaï ecquænam sit finis eorum,
Nec ne sit, evolvamus: item, quod inane repertum est,
Seu locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
Pervideamus utrùm finitùm funditùs omne
Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.

Omne quod est igitur nullâ regione vizrum

ger les jeunes enfans à boire l'abſynthe amere, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs levres ſéduites par cette douceur trompeuſe, avalent ſans défiance le noir breuvage, innocent artifice, qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la ſanté. Ainſi le ſujet que je traite, étant trop ſérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, & rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des Muſes, j'ai corrigé l'amertume de la philoſophie avec le miel de la poéſie. Heureux ſi ſéduit par les charmes de l'harmonie, vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puiſé une profonde connaiſſance de la nature !

Je vous ai enſeigné que les ſolides élémens de la matiere ſe meuvent de toute éternité à l'abri de la deſtruction. Examinons maintenant ſi la ſomme de ces élémens eſt infinie ou limitée ; ſi le vuide dont nous avons établi l'exiſtence, ce lieu, cet eſpace, ce théatre éternel de l'action des corps eſt fini, ou ſi ſon immenſité & ſa profondeur n'ont point de bornes.

Ce grand tout eſt infini ; car autrement il

Finitum eſt : namque extremum debebat habere ;
Extremum porrò nullius poſſe videtur
Eſſe, niſi ultra ſit quod finiat, ut videatur,
Quò, non longiùs, hæc ſenſûs natura ſequatur.
Nunc extra ſummam quoniam nihil eſſe fatendum eſt,
Non habet extremum : caret ergò fine, modoque ;
Nec refert quibus aſſiſtas regionibus ejus.
Uſque adeò quem quiſque locum poſſedit, in omnes
Tantùndem partes infinitum omne relinquit.

Præterea, ſi jam finitum conſtituatur
Omne quod eſt ſpatium : ſi quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum ;
Id validis utrùm contortum viribus ire,
Quò fuerit miſſum, mavis, longèque volare,
An prohibere aliquid cenſes, obſtareque poſſe ?
Alterutrum fatearis enim, ſumaſque neceſſe eſt :
Quorum utrumque tibi effugium præcludit, & omne
Cogit ut exemptâ concedas fine patere.
Nam ſive eſt aliquid, quod prohibeat, officiatque
Quo minù', quò miſſum eſt veniat, finique loceſſe ;
Sive foràs fertur : non eſt ea fini' profectò.
Hoc pacto ſequar, atque oras ubicunque locâris
Extremas, quæram quid telo denique fiat.

devrait avoir une extrêmité. Mais un corps ne peut avoir d'extrêmité, s'il n'a hors de lui quelque choſe qui le termine, de maniere que l'œil voie clairement qu'il ne peut ſe porter plus loin ſur ce corps. Or, comme vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a rien au-delà du grand tout, vous ne pouvez non plus lui aſſigner d'extrêmité, ni par conſéquent lui preſcrire de bornes. Il n'importe donc en quel lieu du monde vous ſoyez placé, puiſque de tous côtés vous avez un eſpace infini en tout ſens à parcourir.

En ſecond lieu ſi l'eſpace eſt borné, & que quelqu'un placé à ſes limites, lance avec force une fleche rapide, penſez-vous que le trait après avoir fendu l'air ſuivra ſa direction, ou aimez-vous mieux qu'un obſtacle extérieur lui ferme le paſſage & ſuſpende ſon vol? Car vous ne pouvez vous diſpenſer de choiſir dans cette alternative. Or, quelque parti que vous preniez, vous êtes forcé d'ôter au grand tout les limites que vous oſez lui aſſigner. Car ſoit qu'un obſtacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, ſoit qu'il s'élance plus loin, il eſt évident que vous n'avez pas trouvé l'extrêmité. Je vous pourſuivrai de cette maniere, & par-tout où vous fixerez des bornes, je vous demanderai ce que deviendra la fleche. Ainſi jamais vous ne trou-

Fiet, uti nuſquam poſſit conſiſtere finis,
Effugiumque fugæ prolatet copia ſemper.

Præterea ſpatium ſummaï totius omne
Undique ſi incluſum certis conſiſteret oris,
Finitumque foret, jam copia materiaï
Undique ponderibus ſolidis confluxêt ad imum;
Nec res ulla geni ſub cœli tegmine poſſet:
Nec foret omninò cœlum, neque lumina ſolis:
Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret,
Ex infinitò jam tempore ſubſidendo.
At nunc nimirum requies data principiorum
Corporibus nulla eſt: quia nil eſt funditùs imum,
Quò quaſi confluere, & ſedes ubi ponere poſſint;
Semper & aſſiduo motu res quæque genuntur
Partibus in cunctis, æternaque ſuppeditantur
Ex infinito cita corpora materiaï.

Poſtremò ante oculos rem res finire videtur:
Aër diſſepit colles, atque aëra montes:
Terra mare, & contrà mare terras terminat omnes.
Omne quidem verò nihil eſt quod finiat extra.
Eſt igitur natura loci, ſpatiumque profundi,
Quod neque clara ſuo percurrere flumina curſu
Perpetuo poſſint ævi labentia tractu:
Nec prorſum facere, ut reſtet minùs ire, meando:

verez les limites du monde. Son immenſité laiſſera toujours au trait un eſpace à parcourir.

Outre cela ſi la Nature avait environné de bornes le grand tout, la matiere par ſa peſanteur ſe ſerait raſſemblée dans les lieux les plus bas. Dès-lors plus de productions ſous la voûte des cieux; nous ne verrions plus ni l'azur du firmament, ni la lumiere du ſoleil: la matiere affaiſſée depuis tant de ſiecles ne ſerait plus qu'un amas d'atomes ſans énergie. Au contraire les principes élémentaires ne connaiſſent point le repos, parce qu'il n'y a point de lieu inférieur, où ils puiſſent ſe raſſembler & s'établir dans l'inaction. Ainſi un mouvement continuel crée à chaque inſtant des êtres dans tous les points de l'eſpace, & l'infini eſt la ſource qui fournit ſans ceſſe des flots d'une matiere active & éternelle.

Enfin nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps; les montagnes par l'air, & l'air par les montagnes: la terre donne des rivages à la mer, qui à ſon tour environne les continens: mais ce vaſte univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle eſt donc la nature de l'eſpace & du lieu, qu'un grand fleuve après avoir coulé pendant l'éternité, bien loin d'arriver aux bornes de l'univers, ne ſerait pas

Usque adeò passim patet ingens copia rebus,
Finibus exemptis, in cunctas undique partes.

Ipsa modum porrò sibi rerum summa parare
Ne possit, Natura tenet; quia corpus inani,
Et quod inane autem est, finiri corpore cogit:
Ut sic alternis infinita omnia reddat.
Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum
Simplice naturâ & pateat tantùm immoderatum;
Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
Nec mortale genus, nec Divûm corpora sancta
Exiguum possent horaï sistere tempus.
Nam dispulsa suo de cœtu materiaï
Copia ferretur magnum per inane soluta,
Sive adeò potiùs nunquam concreta creâsset
Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

Nam certè neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locârunt:
Nec quos quæque darent motus pepigêre profectò:
Sed quia multimodis multis mutata, per omne,
Ex infinito, vexantur percita plagis,
Omne genus motûs, & cœtûs experiundo,
Tandem deveniunt in tales disposituras,
Qualibus hæc rebus consistit summa creata:

plus avancé qu'au commencement de ſon cours. Ainſi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout ſens.

D'ailleurs l'eſſence même de l'univers ne lui permet pas d'être fini. La Nature a voulu que la matiere fût bornée par le vuide, & le vuide par la matiere, afin de rendre ainſi tout ſon ouvrage infini. Si le vuide ſeul était ſans bornes & que la matiere en eût; ni la mer, ni la terre, ni le palais brillant du ciel, ni l'eſpece humaine, ni le corps auguſte des Dieux ne pourraient un inſtant ſubſiſter. La matiere n'étant plus aſſujettie ſe diſperſerait dans l'immenſité du vuide: ou plutôt jamais elle ne ſe fût réunie: jamais la ſomme des atomes n'eût acquis la conſiſtance néceſſaire pour former un corps.

Car vous ne direz ſûrement pas que les principes de la matiere ſe ſoient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons, ni qu'ils aient concerté entr'eux les mouvemens qu'ils voulaient ſe communiquer. Mais après un grand nombre de combinaiſons diverſes, mus de toute éternité dans l'eſpace, par des chocs étrangers, en eſſayant toute ſorte de mouvemens & d'aſſemblages particuliers, ils ſe ſont rangés dans l'ordre

Et multos etiam magnos ſervata per annos,
Ut ſemel in motus conjecta eſt convenientes,
Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis
Integrent amnes; & ſolis terra vapore
Fota novet fœtus, ſummiſſaque gens animantûm
Floreat, & vivant labentes ætheris ignes.
Quod nullo facerent pacto, niſi materiaï
Ex infinito ſuboriri copia poſſet,
Unde amiſſa ſolent reparari in tempore quoque.
Nam veluti privata cibo natura animantûm
Diffluit amittens corpus: ſic omnia debent
Diſſolvi, ſimul ac defecit ſuppeditare
Materies rectâ regione averſa viaï.

Nec plagæ poſſent extrinſecùs undique ſummam
Conſervare omnem, quæcunque eſt conciliata.
Cudere enim crebrò poſſunt, partemque morari,
Dum veniant aliæ, ac ſuppleri ſumma queatur.
Interdum reſilire tamen coguntur, & unà
Principiis rerum ſpatium, tempuſque fugaï
Largiri, ut poſſint à cœtu libera ferri.
Quare etiam atque etiam ſuboriri multa neceſſe eſt.
Et tamen ut plagæ quoque poſſint ſupperere ipſæ,
Infinita opus eſt vis undique materiaï.

dont notre monde eſt le réſultat ; & c'eſt en conſéquence de cet ordre, auquel ils ſont demeurés fideles depuis un grand nombre de ſiecles, que nous voyons conſtamment les grands fleuves abreuver l'immenſe Océan, l'aſtre du jour renouveller par ſa chaleur les productions de la terre, la fleur de la ſanté ſe répandre ſur toutes les eſpeces vivantes, & les flambeaux éthérés ſe repaître de leurs éternels alimens. Cet éclatant concert de la nature ſerait bientôt interrompu, ſi une infinité d'élémens ne travaillait ſans ceſſe à la réproduction des êtres. Les animaux, privés de nourriture, languiſſent & meurent ; ce grand tout périra de même, auſſi-tôt que la matiere détournée de ſon cours naturel, ceſſera de fournir aux réproductions.

Ne dites pas que les atomes extérieurs, par leur preſſion retiennent l'amas de la matiere & l'empêchent de ſe diſperſer. Ils peuvent bien par des coups répétés arrêter la déſunion d'une partie, & donner à de nouveaux atomes le tems de ſurvenir & de completter la maſſe. Mais forcés de rejaillir après le choc, ils laiſſeront aux corps un nouvel eſpace à gagner & un tems ſuffiſant pour ſe déſunir. Il eſt donc néceſſaire que les atomes ſe ſuccedent ſans interruption. Ajoutez que cette preſſion extérieure ſuppoſe elle-même l'infinité de la matiere.

Illud in his rebus longè fuge credere, Memmî,
In medium ſummæ [quod dicunt] omnia niti,
Atque ideò mundi naturam ſtare ſine ullis
Ictibus externis, neque quóquam poſſe reſolvi
Summa atque ima, quòd in medium ſint omnia nîxa,
[Ipſum ſi quidquam poſſe in ſe ſiſtere credis :
Et quæ pondera ſunt ſub terris, omnia ſurſùm
Nitier, in terrâque retro requieſcere pôſſa :
Ut per aquas quæ nunc rerum ſimulacra videmus :]
Et ſimili ratione animalia ſubtu' vagari
Contendunt, neque poſſe è terris in loca cœli
Recidere inferiora magis, quàm corpora noſtra
Sponte ſuâ poſſint in cœli templa volare :
Illi cùm videant ſolem, nos ſidera noctis
Cernere, & alternis nobiſcum tempora cœli
Dividere, & noctes pariles agitare, dieſque.

Sed vanus ſtolidis hæc omnia finxerit error,
Amplexi quòd habent perversè prima viaï.
Nam medium nihil eſſe poteſt, ubi inane, locuſque
Infinita : neque omninò, ſi jam medium ſit,

Poſſit

Car ne croyez pas, ô Memmius, avec quelques Philoſophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas beſoin d'être retenu par des chocs extérieurs, & qu'il n'eſt pas à craindre que les extrémités ſupérieures ou inférieures ne s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être ſe ſoutienne ſur lui-même, que ſous nos pieds les corps peſans exercent leur gravitation en haut, & ſoient portés ſur la terre dans une direction oppoſée à la nôtre, comme nos images repréſentées dans l'eau ? C'eſt pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute eſpece va & vient ſous nos pieds, ſans être plus expoſés à tomber de la terre dans les régions inférieures, que nous ne le ſommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleſte. On ajoute que ces peuples voient le ſoleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent ; qu'ils partagent alternativement avec nous les ſaiſons de l'année, que leurs jours & leurs nuits ont la même durée que nos nuits & nos jours.

Voilà les erreurs groſſieres où ſont tombés des Philoſophes, pour être partis d'après de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut

Poſſit ibi quidquam hâc potiùs conſiſtere causâ,
Quàm quâvis aliâ longè regione manere.
Omnis enim locus, ac ſpatium, quod inane vocamus,
Per medium, per non medium, concedat oportet
Æquis ponderibus, motus quàcunque feruntur.
Nec quiſquam locus eſt, quò corpora cùm venêre,
Ponderis amiſsâ vi, poſſint ſtare in inani;
Nec quod inane autem eſt, illis ſubſiſtere debet,
Quin, ſua quod natura petit, concedere pergat.
Haud igitur poſſunt, tali ratione, teneri,
Res in concilio, medii cuppedine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt
In medium niti, ſed terrarum, atque liquorum,
Humorem ponti, magniſque è montibus undas,
Et quaſi terreno quæ corpore contineantur:
At contrà, tenues exponunt aëris auras,
Et calidos ſimul à medio differrier ignes,
Atque ideò totum circumtremere æthera ſignis,
Et ſolis flammam per cœli cærula paſci;
Quòd calor à medio fugiens ibi colligat ignes.
Quippe etiam veſci è terrâ mortalia ſæcla:
Nec prorſum arboribus ſummos frondeſcere ramos,
Poſſe, niſi à terris paulatim cuique cibatum

y avoir de milieu dans une étendue infinie, & que quand il y en aurait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter, que dans toute autre partie de l'espace. En effet la nature du vuide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers, où les corps une fois arrivés s'arrêtent & perdent leur pesanteur. Le vuide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chûte, parce qu'ainsi l'exige sa nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradiction est que, suivant les mêmes Philosophes la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, & n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'Océan, les fleuves qui jailliſſent des hautes montagnes, & tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire l'air subtil & la flamme légere tendent à s'éloigner du centre ; & si nous voyons toute la voûte du ciel étinceller de feux, & la féconde lumiere du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les élémens de la flamme s'y réuniſſent sans cesse en fuyant le centre ; de même que sans les sucs nourriciers qui s'élevent de la terre, les animaux seraient privés

Terra det : At ſupra circùm tegere omnia cœlum ;
Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia Mundi
Diffugiant ſubitò, magnum per inane ſoluta,
Et ne cætera conſimili ratione ſequantur :
Neve ruant cœli tonitralia templa ſuperne,
Terraque ſe pedibus raptim ſubducat, & omnes
Inter permiſtas terræ cœlique ruinas,
Corpora ſolventes, abeant per inane profundum :
Temporis ut puncto nihil exſtet relliquiarum,
Deſertum præter ſpatium & primordia cæca.
Nam quâcunque priùs de parti corpore cêſſe
Conſtitues, hæc rebus erit pars janua lethi ;
Hàc ſe turba foràs dabit omnis materiaï.

Hæc ſi pernoſces, parvâ perfunctus opellâ,
(Namque alid ex alio clareſcet) non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima naturaï
Pervideas ; ita res accendent lumina rebus.

Finis Libri Primi.

d'alimens & les arbres de verdure. Au-deſſus des étoiles les mêmes Philoſophes placent le firmament, enveloppe impénétrable, ſans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde. Le même déſordre gagnerait toute la nature ; le ciel avec ſes foudres s'écroulerait ſur nos têtes ; la terre s'ouvrirait ſous nos pieds, & nos corps décompoſés tomberaient engloutis dans l'abyme, avec les débris mêlés du ciel & de la terre. Bientôt il ne reſterait plus de ce vaſte univers qu'un amas d'atomes ſans énergie, une vaſte ſolitude. Car en quelque lieu que commence la diſſolution, ce ſera une porte de deſtruction toujours ouverte par où tous les atomes en foule ſe hâteront de s'échapper.

Si vous avez compris ces premieres vérités que vous offre ma faible muſe, la philoſophie n'aura plus de ténebres, la nature plus de ſecrets pour vous. Vos principes s'éclairciront l'un par l'autre ; & les connaiſſances acquiſes vous ſerviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

Fin du Livre Premier.

SUJET
DU
SECOND LIVRE.

LE Poëte après un éloge magnifique de la philoſophie, à l'étude de laquelle il invite Memmius ; *continue à traiter des qualités des atomes, & en particulier de leur mouvement. Les changemens continuels que ſubiſſent tous les corps, ne nous permettent pas de ſuppoſer la matiere immobile. Ainſi* 1°. *le mouvement eſt eſſentiel aux atomes, parce qu'il n'y a pas de centre où ils puiſſent jamais s'arrêter.* 2°. *Ce mouvement eſt de la plus grande*

rapidité, parce qu'ayant le vuide pour théatre, il n'eſt géné par aucun obſtacle. 3°. *La direction en eſt de haut en bas ; & ſi nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'eſt un état forcé, contraire à leur tendance naturelle.* 4°. *Il ne faut pourtant pas croire que la chûte des atomes ſoit rigoureuſement perpendiculaire. Paralleles entr'eux, ils n'auraient jamais pû s'unir en maſſe : aſſujettis à une direction néceſſaire, ils n'auraient jamais pû former des ames libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu, (mais le moins poſſible) de la direction perpendiculaire. Tels ſont les mouvemens dont les atomes ont toujours joui &*

jouiront toujours, parce que la quantité de mouvement eſt toujours la même dans la Nature. Voilà ce que la raiſon nous fait découvrir; car les ſens ne peuvent pas même appercevoir l'atome, bien loin d'en diſtinguer les mouvemens. C'eſt encore la raiſon qui nous éclaire ſur les figures des atomes; elle nous dit que les corps dont nous ſommes environnés, ne pourraient agir ſur nos ſens de tant de manieres différentes, ſi leurs atomes n'étaient diverſement configurés. Mais elle nous apprend en même-tems, que, quoiqu'il y ait une multitude infinie d'atomes dans chaque claſſe de figures, le nombre de ces claſſes eſt

borné : il ne pourrait être infini, ſans que l'atome fût immenſe, & les qualités ſenſibles des corps progreſſives à l'infini. Ce nombre peu conſidérable de figures, combiné diverſement dans tous les corps, ſuffit pour établir entr'eux cette variété que nous y remarquons. La ſolidité, l'indiviſibilité, l'éternité, le mouvement & la figure ſont les ſeules qualités qui conviennent à des corps ſimples tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, l'ouie, le goût & l'odorat, elles ne ſont que le réſultat d'une aſſociation : en revêtir les atomes, c'eſt donner à la Nature une baſe trop fragile. Les atomes

ne ſont donc pas non plus ſenſibles, & ce n'eſt qu'à leur ſituation & à leurs mouvemens reſpectifs qu'eſt due la ſenſibilité dont jouiſſent certains aſſemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le Poëte aſſigne aux atomes, ils ont, ſuivant lui, produit non-ſeulement notre monde, mais encore une infinité d'autres. Car il ne veut pas qu'on borne la puiſſance de la Nature. Il prétend qu'ayant à ſes ordres un nombre infini d'atomes, ce qu'elle fait ici pour nous, elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'eſpace ; & que notre monde n'eſt qu'un individu particulier d'une claſſe nombreuſe, un grand animal

ſoumis comme les autres à la naiſſance, à l'accroiſſement, au déclin, & à la mort.

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER SECUNDUS.

SUAVE, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ, magnum alterius ſpectare laborem:
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed, quibus ipſe malis careas, quia cernere ſuave eſt.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos inſtructa, tuâ ſine parte periculi.
Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere
Edita doctrinâ ſapientûm templa ſerenâ:
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,

L.II :

H. Gravelot inv. *Pinet Sculp.*

Horrifice fertur divinae Matris imago

Lucr. L. 2. V. 609.

pag. 160 - 12e vers.

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE SECOND.

IL EST doux de contempler du rivage les flots ſoulevés par la tempête & le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir. Non pas qu'on prenne plaiſir à l'infortune d'autrui ; mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point eſt conſolante. Il eſt doux encore, à l'abri du péril, de promener ſes regards ſur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les ſpectacles, le plus agréable, eſt de conſidérer du faîte de la philoſophie, aſyle des ſciences & de la paix, les mortels épars s'égarer à la pourſuite du bonheur, ſe diſputer la palme du génie ou la chimere de la naiſſance, & ſe ſoumettre nuit &

Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes rerumque potiri.

O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, cùm
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, curâ semota metuque?

Ergò corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omninò, quæ demant cunque dolorem,
Delicias quoque uti multas substernere possint;
Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa:
Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus, jucundè corpora curant:
Præsertim cùm tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas;
Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.

Malheureux humains ! cœurs aveugles ! Au milieu de quelles ténebres, & à quels périls vous expoſez ce peu d'inſtans de votre vie ! Ecoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous ? Un corps exempt de douleur : une ame libre de terreurs & d'inquiétudes.

Et les beſoins du corps ne ſont-ils pas bornés ? Ne pouvez-vous pas à peu de frais le garantir de la douleur & lui procurer un grand nombre de ſenſations agréables ? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos feſtins nocturnes ne ſont point éclairés par des flambeaux que ſoutiennent de magnifiques ſtatues ; ſi l'or & l'argent ne brillent point dans vos palais : ſi le ſon de ſa lyre ne retentit point ſous vos lambris ; vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cryſtal des fontaines, & l'ombrage des arbres, au pied deſquels vous goûtez des plaiſirs qui coûtent peu, ſur-tout dans la riante ſaiſon, quand le printems ſeme à pleines mains les fleurs ſur la verdure. La fievre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu ſur la pourpre & la broderie, que le malheureux couché ſur l'étoffe la plus commune.

Quapropter, quoniam nil noſtro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni;
Quod ſupereſt, animo quoque nil prodeſſe putandum.
Si non, fortè tuas legiones per loca campi
Fervere cùm videas, belli ſimulacra cientes;
Fervere cùm videas claſſem, latèque vagari;
His tibi tum rebus timefactæ Relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortiſque timores
Tum vacuum pectus linquunt curâque ſolutum.

Quòd ſi ridicula hæc, ludibriaque eſſe videmus;
Reverâque metus hominum, curæque ſequaces,
Nec metuunt ſonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes
Verſantur; neque fulgorem reverentur ab auro;
Nec clarum veſtis ſplendorem purpureai:
Quid dubitas, quin omne ſit hoc rationis egeſtas,
Omnis cùm in tenebris præſertim vita laboret?

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt: ſic nos in luce timemus
Interdum, nihilò quæ ſunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi, tenebraſque neceſſe eſt
Non radii ſolis, neque lucida tela diei
Diſcutiant, ſed Naturæ ſpecies ratioque.

Si la fortune, la naiſſance & le trône même, ne contribuent point au bonheur des corps ; aſſurent-ils à l'ame un ſort plus heureux ? Quand vos nombreuſes légions font voler leurs dépeaux dans la plaine, quand la mer écume ſous le poids de vos vaiſſeaux ; la ſuperſtition eſt-elle effrayée de cet appareil, & les terreurs de la mort laiſſent-elles votre cœur en paix ?

Vaine illuſion ! le cliquetis des armes n'en impoſe point aux ſoucis rongeurs. Ils ſe préſentent fierement à la cour des rois, ils s'aſſeyent à leurs côtés ſur le trône, ſans reſpect pour la pourpre ni pour le diadême. Ces vaines terreurs ſont donc le fruit de l'ignorance & des ténebres où nous vivons plongés.

Les enfans s'allarment de tout pendant la nuit, & nous en plein jour nous ſommes le jouet de craintes auſſi frivoles. Pour calmer ces terreurs, pour diſſiper ces ténebres, il n'eſt beſoin, ni des rayons du ſoleil, ni de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

Nunc age, quo motu genitalia materiaï
Corpora res varias gignant, genitaſque reſolvant,
Et quâ vi facere id cogantur, quæve ſit ollis
Reddita mobilitas magnum per inane meandi,
Expediam: tu te dictis præbere memento.

Nam certè non inter ſe ſtipata cohæret
Materies; quoniam minui rem quamque videmus,
Et quaſi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculiſque vetuſtatem ſubducere noſtris:
Cùm tamen incolumis videatur ſumma manere;
Propterea quia, quæ decedunt corpora cunque,
Unde abeunt, minuunt: quò venêre, augmine donant:
Illa ſeneſcere, at hæc contrà floreſcere cogunt;
Nec remorantur ibi: ſic rerum ſumma novatur
Semper, & inter ſe mortales mutua vivunt:
Augeſcunt aliæ gentes, aliæ minuuntur;
Inque brevi ſpatio mutantur ſæcla animantum,
Et, quaſi curſores, vitaï lampada tradunt.

Si ceſſare putas rerum primordia poſſe,
Ceſſandoque novos rerum progignere motus;
Avius à verâ longè ratione vagaris.

Ne vous laſſez point, ô Memmius, de ſuivre ſes traces. Apprenez par quel mouvement les élémens de la matiere forment & détruiſent les corps ; par quelle impulſion & avec quelle rapidité ils volent ſans ceſſe dans l'eſpace immenſe.

Ne croyez pas en effet que la matiere forme une maſſe immobile : nous voyons tous les corps diminuer, & leurs émanations continuelles les épuiſer à la longue, juſqu'à ce que le tems les dérobe à nos yeux. Cependant la maſſe générale ne ſouffre point de ces pertes particulieres : les élémens, en appauvriſſant une partie, vont en enrichir une autre, & ne laiſſent d'un côté les rides de la décrépitude, que pour porter ailleurs la fraîcheur du jeune âge. Ainſi leur inconſtance ne peut jamais ſe fixer : l'univers ſe renouvelle tous les jours : les mortels ſe prêtent la vie pour un moment : on voit des eſpeces ſe multiplier, d'autres s'épuiſer : un court intervalle change les générations : &, comme aux courſes des jeux ſacrés, nous nous paſſons de main en main le flambeau de la vie.

Si vous penſez que les principes de la matiere puiſſent ſe repoſer, & par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvemens, vous

Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, neceſſe eſt
Aut gravitate ſuâ ferri primordia rerum,
Aut ictu fortè alterius : nam, cita ſuperne,
Obvia cùm flixêre, fit, ut diverſa repentè
Diſſiliant : neque enim mirum, duriſſima quæ ſint
Ponderibus ſolidis, neque quidquam à tergis obſtet.

Et quò jactari magis omnia materiai
Corpora pervideas, reminiſcere Totius imum
Nil eſſe in ſummâ ; neque habere ubi corpora prima
Conſiſtant ; quoniam ſpatium ſine fine modoque eſt ;
Immenſumque patere in cunctas undique partes,
Pluribus oſtendi, & certâ ratione probatum eſt.

Quod quoniam conſtat ; nimirum nulla quies eſt
Reddita corporibus primis per inane profundum ;
Sed magis aſſiduo, varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflicta reſultant ;
Pars etiam brevibus ſpatiis nexantur ab ictu.
Et quæcunque, magis condenſo conciliatu,
Exiguis intervallis connexa, reſultant,
Endopedita ſuis perplexis ipſa figuris ;
Hæc validas ſaxi radices, & fera ferri
Corpora conſtituunt, & cætera de genere horum

tes dans l'erreur. Les atomes mus dans le vuide doivent obéir, ſoit à la direction de leur peſanteur, ſoit à l'impulſion d'une cauſe étrangere. En ſe précipitant des régions ſupérieures, ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route : effet très-naturel, puiſqu'ils ſont peſans, durs, ſolides, & que rien derriere eux ne leur fait obſtacle.

Mais pour vous convaincre encore plus du mouvement général des atomes ; rappellez-vous qu'il n'y a point dans l'univers de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent ; parce que l'eſpace eſt infini, & n'a de toute part d'autres bornes que l'immenſité. C'eſt une vérité que j'ai établie ſur des preuves certaines.

Ainſi les atomes ne ſe repoſent jamais dans le vuide. En proie à un mouvement continuel par ſa nature & varié par ſes directions, les uns ſont renvoyés à une grande diſtance ; les autres s'écartent moins & s'uniſſent ſous le choc. Quand leur union eſt intime, leur répulſion peu conſidérable, & leur tiſſu étroitement lié, ils ſervent de baſe aux rochers ſolides, au fer & à un petit nombre d'autres ſubſtances de la même nature. Quand au contraire le choc les rejette,

Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.
Scilicet hic à principiis est omnibus error.

Prima moventur enim per se primordia rerum;
Indè ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa cientur;
Ipsaque, quæ porrò paulò majora, lacessunt.
Sic à principiis ascendit motus, & exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec, quibus id faciant plagis, apparet apertè.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiaï
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
Primùm Aurora novo cùm spargit lumine terras,
Et variæ volucres nemora avia pervolitantes,
Aëra per tenerum liquidis loca vocibus opplent;
Quàm subitò soleat sol ortus tempore tali
Convestire suâ perfundens omnia luce,
Omnibus in promptu, manifestumque esse videmus.
At vapor is, quem sol mittit lumenque serenum,
Non per inane meat vacuum; quò tardiùs ire
Cogitur, aërias quasi cùm diverberet undas;
Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,

Sed

tent de leur route, les repouſſent en arriere, les chaſſent à droite & à gauche, dans tous les ſens, dans toutes les directions.

En effet les élémens, mus par eux-mêmes, impriment leur mouvement aux corpuſcules dont la maſſe eſt la plus déliée & la plus analogue à leurs faibles efforts. Ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus groſſiers. Ainſi le mouvement né des atomes ſe communique de proche en proche juſqu'à ce qu'il devienne ſenſible dans les corpuſcules mus au ſoleil, quoique la cauſe de leur agitation ſe dérobe à nos yeux.

Apprenez maintenant en peu de mots juſqu'à quel point les élémens de la matiere ſont mobiles. Quand l'Aurore verſe ſes premiers feux ſur la terre : quand les oiſeaux dans les forêts, voltigeans de branche en branche, rempliſſent l'air de leur douce harmonie, vous voyez avec quelle promptitude le Dieu du jour répand les flots de ſa lumiere, & couvre la nature d'un voile éclatant. Cependant ces brillans corpuſcules émanés du ſoleil n'ont point un eſpace vuide à traverſer ; leur marche ſe rallentit ſans ceſſe en diviſant le fluide de l'air. D'ailleurs n'étant point ſimples ni iſolés, mais des faiſceaux & des maſ-

Sed complexa meant inter se, conque globata.
Quapropter simul inter se retrahuntur; & extrà
Officiuntur, uti cogantur tardiùs ire.
At, quæ sunt solidâ primordia simplicitate,
Cùm per inane meant vacuum, nec res remoratur
Ulla foris, atque ipsa suis è partibus unum,
Unum in quem cœpêre locum connixa feruntur:
Debent nimirum præcellere mobilitate,
Et multò citiùs ferri, quàm lumina solis;
Multipliciſque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum:
Nam neque consilio debent tardata morari,
Nec perscrutari primordia singula quæque,
Ut videant, quâ quidque geratur cum ratione.

At quidam contra hæc, ignari, materiaï
Naturam non posse, Deûm sine numine, rentur
Tantopere humanis rationibus, ac moderatis,
Tempora mutare annorum, frugesque creare:
Nec jam cætera, mortales quæ suadet adire,
Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas,
Ut res per Veneris blanditim fœcla propagent,
Ne genus occidat humanum; quorum omnia causâ
Constituisse Deos fingunt: sed in omnibu' rebus
Magnopere à verâ lapsi ratione videntur.
Nam, quamvis rerum ignorem primordiâ quæ
sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim

ſes ; ils trouvent en eux-mêmes & hors d'eux des cauſes de retardement. Au lieu que les élémens de la matiere ſolides & ſimples, mus dans le vuide, à l'abri des obſtacles extérieurs, formans un ſeul & même tout, & réuniſſans les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur premiere impulſion, doivent ſans doute être plus actifs, & parcourir un eſpace infiniment plus conſidérable, dans le même tems où les feux du ciel s'élancent du ſoleil à nos yeux. Car vous ne direz ſûrement pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entr'eux un plan régulier de mouvement.

Il y a pourtant des Philoſophes qui croient que la matiere ne peut, ſans le ſecours des Dieux produire tant d'effets réglés & analogues à nos beſoins, varier la ſcene des ſaiſons, couvrir la terre de végétaux & reproduire les eſpeces. Inſenſés ! ils ne voient pas que la Volupté, fille du ciel & mere de tout ce qui reſpire, invite les animaux à engendrer leurs ſemblables, & que les careſſes de Venus ſont les divinités bienfaiſantes qui perpétuent les êtres. Voilà pourtant les raiſons qui leur ont fait imaginer des Dieux créateurs, ſyſtême étroit démenti par tous les détails de l'univers. Oui. Quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, le ſpec-

Confirmare, aliiſque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitùs eſſe creatam
Naturam mundi, quæ tantâ eſt prædita culpâ:
Quæ tibi poſteriùs, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id, quod ſupereſt de motibus, expediemus.

Nunc locus eſt, ut opinor, in his illud quoque rebus
Confirmare tibi, nullam rem poſſe ſuâ vi
Corpoream ſurſùm ferri, ſurſùmque meare.
Ne tibi dent in eo flammarum corpora fraudem:
Surſùs enim vorsùs gignuntur, & augmina ſumunt;
Et ſurſùm nitidæ fruges, arbuſtaque creſcunt,
Pondera, quantum in ſe eſt, cùm deorſum cuncta ferantur.
Nec cùm ſubſiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flammâ deguſtant tigna, trabeſque,
Sponte ſuâ facere id, ſine vi ſubigente, putandum eſt:
Quod genus, è noſtro cùm miſſus corpore ſanguis
Emicat exſultans altè, ſpargitque cruorem.
Nonne vides etiam, quantâ vi tigna trabeſque
Reſpuat humor aquæ? Nam quàm magi' merſimus altum
Directa, & magnâ vi multi preſſimus ægrè,
Tam cupidè ſurſùm revomit magis, atque remittit,
Plùs ut parte foràs emergant, exſiliantque.
Nec tamen hæc, quantùm eſt in ſe, dubitamus, opinor,
Quin vacuum per inane deorſùm cuncta ferantur.

tacle du ciel & les phénomenes du monde me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce Poëme, & continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'est ici, je crois, le lieu de vous prouver qu'il n'y a point de corps qui par sa propre force tende en haut. Ne vous laissez point abuser par la flamme qui naît & s'augmente toujours en s'élevant. Les arbres & les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant de la terre, quoique la nature des corps graves les en rapproche autant qu'il est possible. C'est donc par une impulsion étrangere & non par sa propre tendance que la flamme élevée au faîte des maisons dévore les poutres de nos toits ; comme le sang en s'échappant de la veine lance en l'air un jet de pourpre. Ne voyez-vous pas encore avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis ? Envain mille bras nerveux s'efforcent de les enfoncer. L'onde se hâte de rejetter ces masses étrangeres dont la plus longue moitié flotte à sec au-dessus du niveau. Cependant vous ne doutez pas que tous ces corps ne descendent dans le vuide autant qu'il est en eux. La flamme ne s'éleve non plus que par l'impulsion d'une force

Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
Aëris expressæ sursùm succedere ; quanquam
Pondera, quantùm in se est, deorsùm deducere pugnent.
Nocturnasque faces cœli sublime volantes,
Nonne vides longos flammarum ducere tractus,
In quascunque dedit partes Natura meatum ?
Non cadere in terram stellas, & sidera cernis ?
Sol etiam summo de vertice dissupat omnes
Ardorem in partes, & lumine conserit arva :
In terras igitur quoque solis vergitur ardor.
Transversosque volare per imbres fulmina cernis :
Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
Concurrant ; cadit in terras vis flammea volgo.

Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus :
Corpora cùm deorsùm rectùm per inane feruntur,
Ponderibus propriis, incerto tempore fermè,
Incertisque locis, spatio decedere paulùm,
Tantum quod nomen mutatum dicere possis.

Quòd nisi declinare solerent, omnia deorsùm,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum :
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis ; ita nil unquam Natura creâsset.

étrangere, tandis que ſa peſanteur la fait deſcendre autant qu'il dépend d'elle. Ne voyez-vous pas les météores nocturnes tracer de longs ſillons de feu par-tout où la Nature leur ouvre un paſſage ? Ne voyez-vous pas les étoiles & les aſtres tomber ſur la terre ? Le ſoleil lui-même du ſommet des cieux répand par-tout ſa chaleur, & ſeme les champs d'une lumiere brillante : ſes feux tendent donc auſſi en bas. Ne voyez-vous pas enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages, s'élancer avec impétuoſité de toute part, & trop ſouvent éclater ſur notre globe ?

Malgré cette tendance perpendiculaire des élémens vers les régions inférieures, ſçachez néanmoins, ô Memmius, qu'ils s'écartent tous de la ligne droite dans des tems & des eſpaces indéterminés. Mais ces déclinaiſons ſont ſi peu de choſe, qu'à peine elles en méritent le nom.

Les atomes, ſans ces écarts, ſeraient tombés parallelement dans le vuide, comme les gouttes de la pluie : jamais ils ne ſe ſeraient, ni rencontrés, ni heurtés, & jamais la Nature n'eût rien produit.

Quòd ſi fortè aliquis credit graviora poteſſe
Corpora, quò citiùs rectùm per inane feruntur,
Incidere è ſupero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ poſſint genitales reddere motus:
Avius à verâ longè ratione recedit.
Nam per aquas quæcunque cadunt, atque aëra deorsùm,
Hæc, pro ponderibus, caſus celerare neceſſe eſt;
Propterea, quia corpus aquæ, naturaque tenuis
Aëris haud poſſunt æquè rem quamque morari:
Sed citiùs cedunt gravioribus exſuperata.
At contrà nulli de nullâ parte, neque ullo
Tempore inane poteſt vacuum ſubſiſtere rei,
Quin, ſua quod natura petit, concedere pergat.
Omnia quapropter debent per inane quietum
Æquè ponderibus non æquis concita ferri.
Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
Ex ſupero graviora; neque ictus gignere per ſe,
Qui varient motus, per quos Natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulùm clinare neceſſe eſt
Corpora, nec plus quàm minimum, ne fingere motus
Obliquos videamur, & id res vera refutet.
Namque hoc in promptu, manifeſtumque eſſe videmus,
Pondera, quantùm in ſe eſt, non poſſe obliqua meare,

Si l'on ſuppoſe que les corps les plus graves mus plus vîte dans leur ligne droite, tombent ſur les plus légers, & enfantent par leur choc des mouvemens créateurs, on s'écarte des principes de la raiſon. Il eſt vrai que dans l'eau ou dans l'air, les corps accélerent leur chûte à proportion de leur peſanteur, parce que les ondes & le fluide léger de l'air n'oppoſent pas à tous la même réſiſtance, mais cedent plus aiſément aux plus graves. Il n'en eſt pas de même du vuide. Il ne réſiſte jamais aux corps : il leur ouvre également à tous un paſſage. Ainſi les atomes malgré l'inégalité de leurs maſſes doivent ſe mouvoir avec une égale vîteſſe dans le vuide théatre oiſif de leur activité. Les corps les plus graves ne peuvent donc tomber ſur les plus légers, ni les heurter, ni en changeant leurs directions, faciliter à la Nature la formation des êtres.

Je le répete donc. Il eſt néceſſaire que les atomes s'écartent de la ligne droite : mais n'oubliez pas que cet écart doit être le moindre poſſible ; & ne m'accuſez point d'introduire dans la nature des mouvemens obliques que réprouve la ſaine philoſophie. Il eſt évident ſans doute, & l'œil ſeul nous en inſtruit, que les corps graves dans leur chûte ne ſuivent pas une direction

Ex ſupero cùm præcipitant ; quod cernere poſſis.
Sed nihil omninò rectâ regione viaï
Declinare, quis eſt, qui poſſit cernere, ſeſe ?

Denique ſi ſemper motus connectitur omnis,
Et vetere exoritur ſemper novus ordine certo ;
Nec declinando faciunt primordia motûs
Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
Ex infinito ne cauſam cauſa ſequatur :
Libera per terras unde hæc animantibus extat,
Unde eſt hæc, inquam, fatis avolſa voluntas,
Per quam progredimur, quò ducit quemque voluptas ?
Declinamus item motus, nec tempore certo,
Nec regione loci certâ, ſed ubi ipſa tulit mens.
Nam dubio procul, his rebus ſua cuique voluntas
Principium dat ; & hinc motus per membra rigantur.
Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
Carceribus, non poſſe tamen prorumpere equorum
Vim cupidam tam deſubitò, quàm mens avet ipſa ?
Omnis enim totum per corpus materiaï
Copia conquiri debet, concita per artus
Omnes, ut ſtudium mentis connexa ſequatur ;
Ut videas initum motûs à corde creari,
Ex animique voluntate id procedere primùm ;
Indè dari porrò per totum corpus & artus.

oblique : mais qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire, quel organe aſſez ſûr oſera le décider ?

Enfin ſi tous les mouvemens ſont enchaînés dans la nature ; ſi un ordre néceſſaire les fait naître les uns des autres ; ſi la déclinaiſon des élémens ne produit une nouvelle combinaiſon qui rompe la chaîne de la fatalité & trouble la ſucceſſion éternelle des cauſes motrices, d'où vient cette liberté dont jouiſſent tous les animaux, ces déterminations indépendantes du deſtin, ce pouvoir d'aller où nous appelle le plaiſir ? Car nos mouvemens ne ſont affectés, ni à des tems, ni à des lieux déterminés : c'eſt la volonté qui en eſt le principe, & la ſource d'où ils ſe répandent dans tout le corps. Ne remarquez-vous pas, au moment où s'ouvre la barriere, les courſiers frémiſſans de ne pouvoir s'élancer aſſez-tôt au gré de leur bouillante ardeur ? Il faut que toutes les molécules éparſes dans les membres ſe ſoient raſſemblées & miſes en jeu pour obéir aux déterminations de l'ame. Ce qui vous fait voir que le principe du mouvement eſt dans le cœur, qu'il part de la volonté, & de-là ſe communique à tout le corps.

Nec ſimile eſt, ut cùm impulſi procedimus ictu,
Viribus alterius magnis, magnoque coactu:
Nam tum materiam totius corporis omnem
Perſpicuum eſt, nobis invitis, ire rapique,
Donicum eam refrænavit per membra voluntas.
Jamne vides igitur, quanquam vis extera multos
Pellit, & invitos cogit procedere ſæpe,
Præcipiteſque rapit, tamen eſſe in pectore noſtro
Quiddam, quod contrà pugnare, obſtareque poſſit:
Cujus ad arbitrium quoque copia materiaï
Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
Et projecta refrænatur, retroque reſidit?

Quare in ſeminibus quoque idem fateare neceſſe eſt,
Eſſe aliam præter plagas, & pondera, cauſam
Motibus, unde hæc eſt nobis innata poteſtas:
De nihilo quoniam fieri nil poſſe videmus.
Pondus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
Externâ quaſi vi; ſed ne mens ipſa neceſſum
Inteſtinum habeat cunctis in rebus agendis
Et devicta quaſi cogatur ferre, patique:
Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,
Nec regione loci certâ, nec tempore certo.

Nec ſtipata magis fuit unquam materiaï

Il n'en eſt pas de même quand une force étrangere nous pouſſe & nous ſubjugue. Il eſt évident qu'alors la maſſe de nos corps eſt emportée malgré nous, juſqu'à ce que la volonté ait ſçu réprimer ces mouvemens étrangers. Vous voyez donc que malgré les cauſes extérieures qui agiſſent ſouvent ſur l'homme & le meuvent malgré lui, il y a au fond de ſon cœur une puiſſance qui combat ces impreſſions involontaires & qui ſçait à ſon gré, ou détourner le cours de la matiere, ou mettre un frein à ſes tranſports, ou la faire retourner ſur ſes pas.

Cette vérité vous force de reconnaître dans les principes de la matiere, une affection différente de la peſanteur & du choc, de laquelle naiſſe la liberté, ſans quoi vous admettez un effet ſans cauſe. Par la peſanteur vous empêchez à la vérité que tous les mouvemens ne ſoient l'effet du choc & d'une force étrangere; mais ſi l'ame n'eſt pas déterminée dans toutes ſes actions par une néceſſité intérieure, & ſi elle n'eſt pas une ſubſtance purement paſſive, c'eſt l'effet d'une légere DÉCLINAISON des atomes dans des tems & des eſpaces indéterminés.

Sçachez encore que la ſomme des élémens n'a

Copiæ, nec porrò majoribus intervallis:
Nam neque adaugeſcit quidquam, neque deperit indè.
Quapropter, quo nunc in motu principiorum
Corpora ſunt, in eodem anteactâ ætate fuêre,
Et poſthac ſemper ſimili ratione ferentur:
Et quæ conſuêrunt gigni, gignentur eâdem
Conditione; & erunt, & creſcent, inque valebunt,
Quantùm cuique datum eſt per fœdera Naturaï.
Nec rerum ſummam commutare ulla poteſt vis.
Nam neque quò poſſit genus ullum materiaï
Effugere ex Omni, quidquam eſt; neque rurſus in Omne
Unde coorta queat nova vis irrumpere, & omnem
Naturam rerum mutare, & vertere motus.

Illud in his rebus non eſt mirabile: quare,
Omnia cùm rerum primordia ſint in motu,
Summa tamen ſummâ videatur ſtare quiete,
Præterquam ſi quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longè noſtris ab ſenſibus infrà
Primorum natura jacet: quapropter, ubi illa
Cernere jam nequeas, motus quoque ſurpere debent:
Præſertim cùm, quæ poſſimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, ſpatio diducta locorum.
Nam ſæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes, quò quamque vocantes

jamais été plus denſe ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre ne peut augmenter ni diminuer. Ainſi le mouvement dont ils ſont doués aujourd'hui eſt le même qu'ils ont eu dans les ſiecles précédens, & qu'ils conſerveront à jamais. Les corps qui ont coutume d'être produits le ſeront encore ſuivant la même loi. Il reparaîtront ſur la ſcene des êtres ; ils croîtront ; ils acquerront les qualités propres à leur nature. Ne craignez pas qu'aucune force vienne à bout de changer ce grand tout. Il n'y a pas d'endroits par où des élémens fugitifs puiſſent s'échapper de la maſſe, ni par où des atomes étrangers, par une incurſion ſubite, puiſſent troubler l'ordre de la nature & en détourner les mouvemens.

Vous ne devez pas être ſurpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'univers paraiſſe immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet les élémens de la matiere échappent à nos organes : & ſi leur maſſe eſt inſenſible, leur mouvement ne doit-il pas l'être à plus forte raiſon, puiſque la diſtance nous dérobe le mouvement des corps même les plus ſenſibles ? ſouvent les brebis en paiſſant les verds gazons ſe traînent ſur le dos des collines où les appelle une herbe fraîche & brillante des perles de la roſée, tandis que les tendres

Invitant herbæ gemmantes rore recenti :
Et ſatiati agni ludunt, blandèque coniſcant ;
Omnia quæ nobis longè confuſa videntur,
Et veluti in viridi candor conſiſtere colli.
Præterea maghæ legiones cùm loca curſu
Camporum complent, belli ſimulacra cientes :
Et circumvolitant equites, medioſque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos ;
Fulgur ibi ad cœlum ſe tollit, totaque circùm
Ære renideſcit tellus, ſubterque virûm vi
Excitur pedibus ſonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad ſidera mundi :
Et tamen eſt quidam locus altis montibus, unde
Stare videtur, & in campis conſiſtere fulgur.

Nunc, age, jam deinceps cunctarum exordia rerum,
Qualia ſint, & quàm longè diſtantia formis,
Percipe, multigenis quàm ſint variata figuris ;
Non quòd multa, parùm ſimili ſint prædita formâ,
Sed quia non volgò paria omnibus omnia conſtant.
Nec mirum : nam cùm ſit eorum copia tanta,
Ut neque finis, uti docui, neque ſumma ſit ulla :
Debent nimirum non omnibus omnia prorſum
Eſſe pari ſilo, ſimilique affecta figurâ.

agneaux raſſaſiés d'un lait pur s'égayent à côté de leurs meres, & exerçent leurs jeunes fronts à des luttes innocentes. Ce tableau mobile vu de loin ſe confond pourtant & ne laiſſe diſtinguer à l'œil que la verdure contraſtée par la blancheur des troupeaux. Voyez une armée nombreuſe couvrir la plaine & ſuivre à grands pas ſes drapeaux flottans, la cavalerie tantôt voltiger autour des légions, tantôt franchir en un moment des eſpaces immenſes. L'acier renvoye ſes éclairs au ciel, les campagnes ſont colorées par le reflet de l'airain, la terre retentit ſous les pas des ſoldats, & les monts voiſins repouſſent leurs cris guerriers juſqu'aux voûtes du monde; cependant du ſommet d'une montagne cette multitude paraît immobile, & ſon éclat ſemble appartenir à la terre.

Paſſons maintenant aux autres qualités des atomes, à la différence de leurs formes, à la variété de leurs figures : non qu'il y en ait un grand nombre doués de formes diſſemblables ; mais parce que les êtres qu'ils compoſent ne ſont jamais parfaitement ſemblables. Et vous n'en ſerez pas étonné ſi vous vous rappellez que le nombre des atomes eſt illimité, comme je l'ai prouvé : vous ſentirez qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes ni être terminés rigoureuſement par les mêmes contours.

Præterea genus humanum, mutæque natantes
Squammigerûm pecudes, & læta arbuſta, feræque,
Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
Concelebrant circùm ripas, fonteſque, lacuſque;
Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes:
Horum unum quodvis generatim ſumere perge:
Invenies tamen inter ſe diſtare figuris.
Nec ratione aliâ proles cognoſcere matrem,
Nec mater poſſet prolem: quod poſſe videmus,
Nec minùs atque homines inter ſe nota cluere.

Nam ſæpe ante Deûm vitulus delubra decora
Thuricremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exſpirans calidum de pectore flumen:
At mater virides ſaltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus veſtigia preſſa biſulcis,
Omnia conviſens oculis loca, ſi queat uſquam
Conſpicere amiſſum fœtum; completque querelis
Frondiferum nemus adſiſtens, & crebra reviſit
Ad ſtabulum, deſiderio perfixa juvenci.
Nec teneræ ſalices, atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt, ſummis labentia ripis,
Oblectare animum, ſubitamque avertere curam:
Nec vitulorum aliæ ſpecies per pabula læta
Derivare queunt aliò, curâque levare:

Conſidérez l'eſpece humaine, les muets habitans de l'onde, les reptiles armés d'écailles, les rians arbriſſeaux, les monſtres ſauvages, les oiſeaux de toute eſpece, tant ceux qui ſe plaiſent au bord des eaux, des fleuves, des fontaines, & des lacs, que ceux qui volent dans les bois ſolitaires; comparez les individus de chaque eſpece, vous y trouverez des différences: ſans ces nuances variées, comment les meres & les enfans pourraient-ils ſe reconnaître? Cependant l'inſtinct ne les trompe jamais; & les hommes ne ſe diſtinguent pas plus ſûrement.

Quand la hache ſacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune taureau baigné dans ſon ſang, ſa mere (qui a déja ceſſé de l'être) parcourt à grands pas les forêts, & empreint ſur le ſable la trace profonde de ſes pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voiſins le tendre nourriſſon qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obſcurité des bois qu'elle fait retentir de ſes plaintes. Souvent elle retourne à l'étable, elle y reſte immobile, occupée de ſa perte. Les tendres ſaules, les herbes rajeunies par la roſée, les bords rians des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de ſa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir ſur le gazon ne peuvent faire illuſion à ſa tendreſſe. Ce n'eſt

Uſque adeò quiddam proprium, notumque requirit.
Præterea teneri tremulis cùm vocibus hædi
Cornigeras nôrunt matres, agnique petulci
Balantum pecudes: ità, quod Natura repoſcit;
Ad ſua quiſque ferè decurrunt ubera lactis.

Poſtremò quodvis frumentum, non tamen omne,
Quodque ſuo in genere inter ſe ſimile eſſe videbis,
Quin intercurrat quædam diſtantia formis:
Concharumque genus parili ratione videmus
Pingere telluris gremium, quà mollibus undis
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
Quare etiam atque etiam ſimili ratione neceſſe eſt,
Naturâ quoniam conſtant, neque facta manu ſunt
Unius ad certam formam primordia rerum,
Diſſimili inter ſe quædam volitare figurâ.

Perfacile eſt jam animi ratione exſolvere nobis,
Quare fulmineus multò penetralior ignis,
Quàm noſter fluat è tædis terreſtribus ortus.
Dicere enim poſſis cœleſtem fulminis ignem
Subtilem magis è parvis conſtare figuris:
Atque ideò tranſire foramina, quæ nequit ignis
Noſter hic è lignis ortus, tædâque creatus.

Præterea lumen per cornu tranſit; at imber

pas là l'enfant qu'elle cherche. Ses yeux & ſon cœur ſçavent trop bien le diſtinguer. Les agneaux bondiſſans, les chevreaux dont la voix eſt encore tremblante, ſçavent auſſi reconnaître leurs meres, & guidés par la Nature, ils courent aux mammelles qui doivent allaiter leur enfance.

Choiſiſſez un épi dans la plaine, malgré la reſſemblance des grains, vous y remarquerez des nuances différentes : elles ſont encore plus ſenſibles dans les coquillages qui colorent le ſein de la terre, aux endroits où le ſable s'eſt abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi les élémens ne différeraient-ils pas comme les corps ? Ils ſont l'ouvrage de la Nature ; & puiſque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent nager dans le vuide ſous des formes diverſes.

Par ce principe vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre eſt plus pénétrant que la flamme des matieres terreſtres : vous direz que les feux du ciel, formés d'élémens plus ſubtils, s'inſinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme groſſiere.

Pourquoi la corne permet-elle le paſſage à la

Reſpuitur : quare ? niſi luminis illa minora
Corpora ſunt, quàm de quibus eſt liquor almus aquarum.

Et quamvis ſubitò per colum vina videmus
Perfluere : at contrà tardum cunctatur olivum,
Aut quia nimirum majoribus eſt elementis,
Aut magis hamatis inter ſe, perque plicatis.
Atque ideò fit uti non tam deducta repente
Inter ſe poſſint primordia ſingula quæque,
Singula per cujuſque foramina permanare.

Huc accedit, uti mellis lactiſque liquores
Jucundo ſenſu linguæ tractentur in ore ;
At contrà tetra abſinthi natura, ferique
Centauri, fœdo pertorquent ora ſapore :
Ut facilè agnoſcas è lævibus, atque rotundis
Eſſe ea, quæ ſenſus jucundè tangere poſſunt.
At contrà quæ amara, atque aſpera cunque videntur,
Hæc magis hamatis inter ſe nexa teneri ;
Proptereaque ſolere vias reſcindere noſtris
Senſibus, introituque ſuo perrumpere corpus.

Omnia poſtremò bona ſenſibus, & mala tactu,
Diſſimili inter ſe pugnant perfecta figurâ :
Ne tu fortè putes ſerræ ſtridentis acerbum
Horrorem conſtare elementis lævibus æquè

lumiere, tandis qu'elle le refuſe à l'eau ? Sinon parce que la lumiere eſt compoſée d'atomes plus déliés que les gouttes de la pluie.

Le vin s'échappe en un moment du filtre ; l'huile au contraire n'en ſort que goute à goutte. Pourquoi ? parce que la liqueur pareſſeuſe de l'olivier formée de principes plus denſes, plus liés, & plus entrelaſſés, ne ſe diviſe pas aſſez vîte, & ne ſe répand que lentement dans les pores du filtre.

Si vous conſidérez d'un autre côté que le lait & le miel flattent délicieuſement le palais, tandis qu'il eſt bleſſé par l'abſinthe amere & la ſauvage centaurée, vous reconnaîtrez que les ſaveurs agréables réſultent d'atomes liſſes & ſphériques, que l'amertume & l'âpreté naiſſent au contraire de l'aſſemblage de principes recourbés, qui fortement unis, ne peuvent pénétrer au ſiege du ſentiment, qu'en briſant les fibres de nos organes.

En un mot le plaiſir & la douleur qu'excitent en nous les corps dépendent de la configuration de leurs principes : ſi vous n'aimez mieux croire que l'aigre ſifflement de la ſcie ſoit produit par

Ac Muſæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefacta figurant.

Neu ſimili penetrare putes primordia formâ
In nares hominum, cùm tetra cadavera torrent,
Et cùm ſcena croco Cilici perfuſa recens eſt,
Araque Panchæos exhalat propter odores.

Neve bonos rerum ſimili conſtare colores
Semine conſtituas, oculos qui paſcere poſſunt;
Et qui compungunt aciem, lacrymareque cogunt;
Aut fœdâ ſpecie tetri, turpeſque videntur.
Omnis enim, ſenſus quæ mulcet cauſa juvatque,
Haud ſine principiali aliquo lævore creata eſt:
At contrà, quæcunque moleſta, atque aſpera conſtat,
Non aliquo ſine materiæ ſqualore reperta eſt.

Sunt etiam, quæ jam nec lævia jure putantur
Eſſe, neque omninò flexis mucronibus unca:
Sed magis angululis paulùm proſtantibus, & quæ
Titillare magis ſenſus, quàm lædere poſſunt,
Fæcula jam quo de genere eſt, Inulæque ſapores.

Denique jam calidos ignes, gelidamque pruinam,
Diſſimili dentata modo compungere ſenſus
Corporis, indicio nobis eſt tactus uterque.

Tactus

des élémens auſſi polis que les accords touchans de la lyre ſous les doigts agiles d'un Harmoniſte.

Vous ne donnerez pas non plus la même forme aux atomes fétides d'un cadavre brûlé, & à ceux qu'exhalent les temples des Dieux, ou nos théatres embaumés des parfums de Cilicie.

Vous ne donnerez pas les mêmes principes aux couleurs bienfaiſantes dont l'œil aime à ſe repaître & à celles qui bleſſent l'organe, lui arrachent des larmes & le forcent de ſe détourner avec horreur. Je le répete donc, les corps amis de nos organes ſont formés d'atomes polis & ſphériques, & les compoſés malfaiſans d'élémens plus rudes & moins parfaits.

Il y a encore des atomes qui ne ſont, ni abſolument liſſes, ni entiérement recourbés, mais hériſſés de pointes ſaillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent. Tels ſont la Fécule & l'Aulnée.

Enfin que les flammes ardentes & les glaces de l'hyver piquent nos organes avec des aiguillons d'une ſtructure différente, c'eſt une vérité dont le tact nous force de convenir; le tact, ô

Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta,
Corporis est sensus, vel cùm res extera sese
Insinuat, vel cùm lædit, quæ in corpore nata est.
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res:
Aut ex offensu cùm turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum:
Ut, si fortè manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias, æquè experiare.
Quapropter longè formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis altè compacta teneri.
In quo jam genere in primis adamantina saxa
Primâ acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices, ac duri robora ferri;
Æraque, quæ claustris restantia vociferantur.

Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant:
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque;
Et procursus eorum in proclive volubilis extat.

Omnia postremò quæ puncto tempore cernis

Dieux, ce ſens du corps entier, qui ſe manifeſte, ſoit quand un objet étranger pénètre la machine, ſoit quand une cauſe intérieure en dérange l'organiſation, ou quand la mere des amours en exprime ſes germes créateurs, ou lorſqu'enfin le choc en troublant l'harmonie des principes y porte la douleur avec la confuſion. Vous en ferez l'expérience à chaque inſtant, en frappant de la main quelque partie de votre corps. On n'explique donc les différentes impreſſions des objets que par les différentes figures de leurs élémens.

Les corps durs & compactes doivent avoir des atomes plus recourbés, plus intimement unis & entrelaſſés comme des rameaux. Tels ſont entr'autres corps de ce genre, le diamant qui réſiſte aux plus terribles coups, les durs cailloux, le fer inflexible & l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

Mais tous les liquides formés d'un corps fluide, ne peuvent être compoſés que de parties liſſes & ſphériques. Des globules de cette nature ne pouvant ſe lier enſemble, roulent plus aiſément ſur un plan incliné.

Les fluides que nous voyons ſe diſſiper en un

Diffugere, ut fumum, nebulas flammaſque necesse eſt,
Si minùs omnia ſunt è lævibus atque rotundis,
At non eſſe tamen perplexis indupedita,
Pungere uti poſſint corpus, penetrareque ſaxa.
Nec tamen hærere inter ſe, quod quiſque videmus
Sentibus eſſe datum: facilè ut cognoſcere poſſis
Non è perplexis, ſed acutis eſſe elementis.

Sed quòd amara vides eadem, quæ fluvida conſtant,
Sudor uti maris eſt, minimè id mirabile habendum.
Nam quod fluvidum eſt, è lævibus atque rotundis
Eſt: at lævibus, atque rotundis miſta doloris
Corpora; nec tamen hæc retineri hamata neceſſum eſt;
Scilicet eſſe globoſa, tamen cùm ſqualida conſtent,
Provolvi ſimul ut poſſint, & lædere ſenſus.

Et quò miſta putes magis aſpera lævibus eſſe
Principiis, unde eſt Neptuni corpus acerbum:
Eſt ratio ſecernundi, ſeorſumque videndi.
Humor dulcis, ubi per terras crebriùs idem
Percolatur, ut in ſoveam fluat, at manſueſcat.
Linquit enim ſuperà tetri primordia vini
Aſpera, quò magis in terris hæreſcere poſſunt.

moment comme la fumée, les nuages & la flamme, ne ſont pas formés d'atomes entiérement polis & globuleux puiſqu'ils déchirent nos organes : mais comme en même-tems ils pénetrent les rochers, leurs élémens ne doivent pas être recourbés & embarraſſés. Vous leur donnerez donc une figure moyenne, & vous les armerez de pointes plutôt que de crochets.

Ne ſoyez point ſurpris de rencontrer des corps à la fois amers & fluides, tels que les eaux de l'Océan. Comme fluides ils réſultent d'atomes polis & ſphériques, auxquels, comme piquans, ſont mêlés des élémens propres à exciter la douleur : mais il ne faut pas qu'ils ſoient liés par des crochets. Il ſuffit qu'ils ſoient en même-tems ſphériques & raboteux pour pouvoir à la fois & rouler dans leur lit & bleſſer nos organes.

Voulez-vous une preuve convaincante de ce mêlange d'élémens polis & anguleux qui donne à l'Océan ſon amertume ? il vous eſt poſſible d'en examiner les parties ſéparées. L'eau de la mer devient douce en ſe filtrant dans le ſein de la terre, pour ſe rendre à de nouveaux réſervoirs, parce que ſes principes amers moins polis & plus raboteux ſe ſont arrêtés & dépoſés dans les canaux par où l'onde a coulé.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit; primordia rerum
Finitâ variare figurarum ratione.
Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
Esse infinitò debebunt corporis auctu.
Namque in eâdem unâ cujuscujus brevitate
Corporis inter se multùm variare figuræ
Non possunt. Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima: tribus, vel paulò pluribus auge:
Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,
Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
Formai speciem totius corporis ejus:
Quod supereſt, si forte voles variare figuras,
Addendum partes alias erit; indè sequetur
Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,
Si tu fortè voles etiam variare figuras.
Ergò formai novitatem corporis augmen
Subsequitur: quare non est ut credere possis,
Esse infinitis distantia semina formis,
Ne quædam cogas immani maximitate
Esse: suprà quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Meliboeaque fulgens
Purpura Thessalico concharum tincta colore, &
Aurea pavonum ridenti imbuta lepôre

A cette vérité joignons en une autre qui y eſt liée, & dont elle eſt la preuve, c'eſt que les figures des élémens ſont limitées ; ſans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet des corps auſſi petits ne ſont pas ſuſceptibles d'une grande variété de figures. Imaginez-les diviſés en trois ou un peu plus de parties très-petites : arrangez ces parties de toutes les manieres poſſibles : placez-les en haut, en bas : changez-les de droite à gauche ; vous aurez bientôt épuiſé toutes les combinaiſons ; & ſi vous voulez varier les figures, il vous faudra ſuppoſer de nouvelles parties juſqu'à l'infini. Vous ne pouvez donc multiplier les formes des atomes ſans en augmenter le volume, ni par conſéquent leur attribuer une infinité de figures, ſans leur donner une grandeur infinie, ce que j'ai démontré impoſſible.

En effet les brillantes étoffes de l'orient, le pourpre de Mélibée, que la Theſſalie exprime de ſes coquillages, & le ſpectacle pompeux qu'étale l'oiſeau de Junon, ſerait bientôt éclipſé par des couleurs plus éclatantes. On dédaignerait

Sæcla, novo rerum ſuperata colore jacerent:
Et contemptus odor myrrhæ, melliſque ſapores,
Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
Carmina conſimili ratione oppreſſa ſilerent.
Namque aliis aliud preſtantius exoreretur.
Cedere item retro poſſent in deteriores
Omnia ſic partes, ut diximus in meliores.
Namque aliis aliud retro quoque tetrius eſſet
Naribus, auribus, atque oculis oriſque ſapori.
Quæ quoniam non ſunt in rebus reddita, certa &
Finis utrinque tenet ſummam: fateare neceſſe eſt
Materiam quoque finitis differre figuris.

Denique, ab ignibus ad gelidas, hiemiſque pruinas
Finitum eſt, retroque pari ratione remenſum eſt.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent explentes ordine ſummam.
Ergo finitâ diſtant ratione creata:
Ancipiti quoniam mucrone utrinquè notantur,
Hinc flammis, illinc rigidis infeſſa pruinis.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit: primordia rerum,
Inter ſe ſimili quæ ſunt perfecta figura,
Infinita cluere: etenim, diſtantia cùm ſit
Formarum finita, neceſſe eſt, quæ ſimiles ſint,

l'odeur de la myrrhe & la ſaveur du miel. Le cigne harmonieux & le Dieu même de l'harmonie ſeraient réduits à un honteux ſilence, puiſqu'un nouvel ordre de ſenſations plus agréables les unes que les autres ſe ſuccéderaient ſans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités déſagréables. Les yeux, l'odorat, l'ouie & le goût auraient toujours à craindre des ſenſations plus choquantes. Mais comme ces effets ſont contraires à l'expérience, & que les qualités ſenſibles des corps ont des bornes invariables, vous ne pouvez non plus en refuſer à la figure des atomes.

Enfin depuis la flamme dévorante juſqu'aux glaces de l'hyver & réciproquement, il y a un eſpace borné. Le froid & le chaud occupent les limites; & la tiédeur qui tient le milieu entre ces deux extrêmités, remplit par degrés tout l'intervalle. Convenez donc que les qualités ſenſibles des objets ſont finies, puiſqu'elles ont pour bornes d'un côté les feux brûlans, & de l'autre les frimats glacés.

Comme les figures des atomes ſont limitées, il eſt néceſſaire que leur nombre ſoit infini dans chaque claſſe de figures. C'eſt une conſéquence naturelle des principes déja établis. Sans cela

Esse infinitàs : aut summam materiaï
Finitam constare : id quod non esse probavi.

Quod quoniàm docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam, corpuscula materiaï
Ex infinito summam rerum usque tenere,
Undique protelo plagarum continuato.

Nam quòd rara vides magis esse animalia quædam,
Fœcundamque minùs naturam cernis in illis ;
At regione, locoque alio, terrisque remotis
Multa licet genere esse in eo, numerumque reperiri
Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
In genere anguimanos elephantos, India quorum
Millibus è multis vallo munitur eburno ;
Ut penitùs nequeat penetrari : tanta ferarum
Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.

Sed tamen id quoque uti concedam, quam libet, esto
Unica res quædam, nativo corpore sola,
Cui similis toto terrarum non sit in orbe :
Infinita tamen nisi erit vis materiaï,
Unde ea progigni possit concepta : creari
Non poterit, neque, quod supereſt, procrescere, atque.

l'univers ſerait borné, & nous avons ſolidement réfuté cette erreur.

Mais allons plus loin, ô Memmius, & apprenez en peu de mots que ce n'eſt qu'à l'aide de leur infinité que les atomes par des chocs continuels ſuffiſent à l'entretien du grand tout.

Si vous remarquez des eſpeces moins nombreuſes & la Nature moins féconde à les produire, ſçachez qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie & en complette le nombre. Tel eſt l'énorme quadrupede que la Nature arma d'une trompe; à peine en voyons-nous un ſeul dans nos contrées, & l'Inde en nourrit une ſi grande quantité qu'ils forment autour de ſes murs un rempart d'yvoire impénétrable.

Mais quand même je vous accorderais qu'il y eût dans la nature un corps unique dont le ſemblable n'exiſtât pas dans le reſte du monde, néanmoins ſi les atomes deſtinés à le former ne ſont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître & ſe nourrir.

Quippe etenim ſumant oculi, finita per omne
Corpora jactari unius genitalia rei;
Unde, ubi, quâ vi, & quo pacto congreſſa coibunt
Materiæ tanto in pelago, turbâque alienâ?
Non, ut opinor, habent rationem conciliandi:
Sed quaſi, naufragiis magnis multiſque coortis,
Diſjectare ſolet magnum mare tranſtra, guberna,
Antennas, proram, malos, tonſaſque natantes,
Per terrarum omnes oras fluitantia apluſtra;
Ut videantur, & indicium mortalibus edant,
Inſidi maris inſidias, vireſque dolumque
Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
Subdola cùm ridet placidi pellacia ponti:
Sic tibi, ſi finita ſemel primordia quædam
Conſtitues, ævum debebunt ſparſa per omne
Diſjectare æſtus diverſi materiaï:
Nunquam in concilium ut poſſint compulſa coire,
Nec remorari in concilio, nec creſcere adaucta.
Quorum utrumque palam fieri manifeſta docet res:
Et res progigni, & genitas procreſcere poſſe.
Eſſe igitur, genere in quovis, primordia rerum
Infinita palam eſt, unde omnia ſuppeditantur.

Nec ſuperare queunt motus utique exitiales
Perpetuò, neque in æternum ſepelire ſalutem:
Nec porrò rerum genitales, auctificique
Motus perpetuò poſſunt ſervare creata.

Suppoſez en effet les élémens de votre corps unique finis & diſperſés dans le grand tout. Au milieu de cet océan d'atomes, comment pourront-ils ſe raſſembler ? Par quelle force, & dans quel lieu ſe réuniront-ils ? Il vous eſt impoſſible d'en trouver le moyen. Au contraire, comme l'on voit après une violente tempête la mer rejetter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts & des cordages flottans ſur la vaſte étendue de ſes ondes, leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahiſons d'un élément perfide & à ſe défier même de ſon attrait au milieu du calme : de même les élémens dont vous ſuppoſez le nombre fini, repouſſés par les flots de la matiere, nageront diſperſés pendant l'éternité ; jamais ils ne ſe raſſembleront ; ou ſi le haſard leur procure un moment de réunion, jamais cet aſſemblage ne pourra s'accroître & ſe nourrir. Mais comme une expérience journaliere nous rend témoins de la formation & du progrès de tous les corps, vous êtes obligé de convenir que chaque eſpece eſt entretenue par un nombre infini d'élémens.

Voilà pourquoi les mouvemens deſtructeurs ne peuvent tenir les corps dans un état de diſſolution continuelle, ni les mouvemens créateurs leur aſſurer une éternelle durée. Ces principes

Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.
Nunc hîc, nunc illic ſuperant vitalia rerum,
Et ſuperantur item : miſcetur funere vagor,
Quem pueri tollunt viſentes luminis oras :
Nec nox ulla diem, neque noctem Aurora ſecuta
eſt,
Quæ non audierit miſtos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites, & funeris atri.

Illud in his obſignatum quoque rebus habere
Convenit, & memori mandatum mente tenere :
Nil eſſe in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno conſiſtat principiorum ;
Nec quidquam, quod non permiſto ſemine conſtet.
Et quàm quidque magis multas vis poſſidet in ſe,
Atque poteſtates ; ita pluria principiorum
In ſeſe genera, ac varias docet eſſe figuras.

Principiò tellus habet in ſe corpora prima,
Unde mare immenſum volventes flumina fontes
Aſſiduè renovent : habet, ignes undè oriantur.
Nam multis ſuccenſa locis ardent ſola terræ :
Eximiis verò furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porrò nitidas fruges, arbuſtaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere poſſit.
Unde etiam fluidas frondes, & pabula læta
Montivago generi poſſit præbere ferarum.

ennemis ſe font la guerre avec des ſuccès à-peu-près égaux. C'eſt une alternative continuelle de victoires & de défaites ; vous voyez des êtres ſortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée, & jamais la tendre Aurore ni la ſombre nuit n'ont viſité ce globe ſans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau, & de triſtes ſanglots autour d'un cercueil.

Mais une vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables, c'eſt que de tous les corps dont la nature nous eſt connue, il n'y en a aucun qui ſoit formé d'une ſeule eſpece de principes, aucun qui ne réſulte d'un mêlange d'élémens ; & plus un corps a de propriétés, plus ſes atomes conſtitutifs different en nombre & en figures.

Commençons par la terre. La terre contient les élémens des grands fleuves qui vont ſans ceſſe renouveller la mer, elle contient les principes des feux ſouterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans ſa fureur ; elle contient enfin les germes des grains & des fruits qu'elle offre à l'homme, & des pâturages dont elle nourrit les habitans des montagnes.

Quare magna *Deûm mater*, *materque ferarum*,
Et *noſtri genitrix* hæc dicta eſt *corporis una*.
Hanc veteres Grajûm docti cecinêre poëtæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones:
Aëris in ſpatio magnam pendere docentes
Tellurem: neque poſſe in terrâ ſiſtere terram.
Adjunxêre feras; quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum.
Muralique caput ſummum cinxêre coronâ;
Eximiis munita locis quòd ſuſtinet urbes:
Quo nunc inſigni per magnas prædita terras
Horrificè fertur divinæ matris imago.
Hanc variæ gentes, antiquo more ſacrorum,
Idæam vocitant matrem, Phrygiaſque catervas
Dant comites, quia primùm ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpiſſe creari.
Gallos attribuunt; quia, numen qui violarint
Matris, & ingrati genitoribus inventi ſint,
Significare volunt indignos eſſe putandos,
Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
Tympana tenta tonant palmis, & cymbala circùm
Concava, raucisonoque minantur cornua cantu;
Et Phrygio ſtimulat numero cavâ tibia mentes,

Voilà pourquoi on lui a donné les noms brillans de *mere des Dieux*, de *nourrice des hommes & des animaux.* Les anciens Poëtes Grecs la repréſentaient aſſiſe ſur un char traîné par des lions, nous enſeignant que, ſuſpendue dans l'eſpace, elle ne pourrait avoir pour baſe une autre terre ; les animaux furieux ſoumis au joug ſignifient que les bienfaits des parens doivent triompher des caracteres les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que ſa ſurface eſt couverte de villes & de forteresſes. Cette couronne guerriere inſpire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promene la ſtatue de la Déeſſe. Les nations de tout pays, ſuivant un uſage antique & ſolemnel, l'appellent *Idéenne*, & lui donnent pour cortege une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'induſtrie de ces peuples la culture des grains. Des Prêtres mutilés célebrent des ſacrifices, pour enſeigner aux mortels que ceux qui manquent de reſpect envers leurs meres, ces images de la divinité, ou de reconnaiſſance envers leurs peres, ſont indignes eux-mêmes de revivre dans une poſtérité. Ces vils Miniſtres font réſonner dans leurs mains des tambours bruyans, des cymbales retentiſſantes, & le cornet au ſon rauque & menaçant, & la flûte dont les accens Phrygiens excitent la fureur

Telaque præportant violenti ſigna furoris ;
Ingratos animos, atque impia pectora volgi
Conterrere metu quæ poſſint numine Divæ.

Ergò cùm primùm magnas invecta per urbes
Munificat tacitâ mortales muta ſalute :
Ære atque argento ſternunt iter omne viarum
Largificâ ſtipe ditantes ; ninguntque roſarum
Floribus, umbrantes matrem, comitumque catervas.

Hîc armata manus [*Curetas* nomine Graii
Quos memorant *Phrygios*] inter ſe fortè catenas
Ludunt, in numerumque exſultant, ſanguine læti ; &
Terrificas capitum quatientes numine criſtas,
Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
Vagitum in Cretâ quondam occultâſſe feruntur,
Cùm pueri circum puerum pernice choreâ
Armati in numerum pulſarent æribus æra,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri ſub pectore volnus.
Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia ſignificant Divam prædicere, ut armis,
Ac virtute velint patriam defendere terram ;
Præſidioque parent, decorique parentibus eſſe.

dans les ames. Leurs bras ſont auſſi armés de piques, inſtrumens de la mort, pour jetter l'épouvante dans les cœurs impies & dénaturés.

Auſſi tandis que la ſtatue muette de la Déeſſe, portée dans les grandes villes, répand en ſecret ſur les mortels les effets de ſa munificence ; on enrichit tous les chemins d'or & d'argent : on verſe à pleines mains les tréſors les plus précieux : une nuée de fleurs odorantes ombrage la mere des Dieux & ſa brillante cour.

Alors une troupe armée que les Grecs nomment *Curetes Phrygiens*, jouent & ſe frappent entr'eux avec de peſantes chaînes ; ils danſent & regardent avec joie le ſang qui coule de leurs corps, & les aigrettes menaçantes qu'ils agitent ſur leurs têtes rappellent ces anciens *Curetes* qui couvraient dans la Crete les cris de Jupiter, tandis que des enfans armés exécutaient des danſes rapides autour de ſon berceau, frappant en meſure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le Dieu de ſa dent cruelle, & ne portât une éternelle bleſſure au cœur de ſa divine mere. Voilà pourquoi la Déeſſe eſt environnée de gens armés. Peut-être auſſi veut-elle avertir par-là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, & d'être à la fois la gloire & le ſoutien de leurs parens.

Quæ bene, & eximiè, quamvis diſpôſta ferantur,
Longè ſunt tamen à verâ ratione repulſa.
Omnis enim per ſe Divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nihil indiga noſtri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Terra quidem verò caret omni tempore ſenſu;
Sed quia multarum potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina ſolis.
Hîc ſi quis mare *Neptunum*, *Cereremque* vocare
Conſtituet fruges, & *Bacchi* nomine abuti
Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen:
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Eſſe Deûm matrem, dum re non ſit tamen apſe.

Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
Lanigeræ pecudes & equorum duellica proles,
Bucerïæque greges, ſub eodem regmine cœli,
Ex unoque ſitim ſedantes flumine aquaï,
Diſſimili vivunt ſpecie, retinentque parentum
Naturam, & mores generatim quæque imitantur;

Ces fictions, quoique le fruit d'une imagination brillante, la philoſophie les réprouve. Elle ſçait que les Dieux au haut du ciel jouiſſent en paix de leur immortalité. C'eſt la plus belle prérogative de leur nature ; peu touchés de nos faibles intérêts ; à l'abri de la douleur & du danger ; ſe ſuffiſans à eux-mêmes ; indépendans de nous ; nous ne pouvons les gagner par nos vertus ni les irriter par nos crimes.

Quant à la terre, elle n'a été de tout tems qu'un amas de matiere privée de ſentiment ; & les productions que nous lui devons, elle les doit elle-même à la multitude d'élémens divers qu'elle contient. Néanmoins ſi l'on veut appeller la mer *Neptune*, & les moiſſons *Cerès* : ſi l'on préfere le nom de *Bacchus* au mot propre de notre langue ; on eſt maître de donner auſſi à la terre la qualité de mere des Dieux, pourvu qu'en effet elle ne le ſoit pas.

Mais revenons à notre ſujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupede né pour la guerre, & les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes ſources, expoſés au même air, n'en ſont pas moins des eſpeces différentes, conſervant chacune les mœurs de ſes peres & ſon caractere ſpécifique.

Tanta eſt in quovis genere herbæ materiaï
Diſſimilis ratio, tanta eſt in flumine quoque.

Jam verò quamvis animantem ex omnibus unam
Oſſa, cruor, venæ, calor, humor, viſcera, nervi
Conſtituunt, quæ ſunt porrò diſtantia longè
Diſſimili perfecta figurâ principiorum.

Tum porrò quæcunque igni flammata cremantur;
Si nil præterea, tamen ex ſe ea corpora tradunt,
Unde ignem jacere, & lumen ſummittere poſſint,
Scintillaſque agere, ac latè differre favillam.
Cætera conſimili mentis ratione peragrans,
Invenies intùs multarum ſemina rerum,
Corpore celare, & varias cohibere figuras.

Denique multa vides, quibus & odor, & ſapor unà,
Reddita ſunt cum adoles: imprimis pleraque dona,
Relligione animum turpi cùm tangere parto.
Hæc igitur variis debent conſtare figuris:
Nidor enim penetrat, quà ſuccus non it in artus:
Succus item ſeorſum & rerum ſapor inſinuatur

Il y a donc & dans les herbes de nos champs & dans les eaux de nos fleuves des molécules de différente nature.

Ajoutez que tout animal eſt compoſé d'os, de ſang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viſceres & de nerfs, ſubſtances qui ne different entr'elles que par la diverſité de leurs élémens.

D'ailleurs les corps combuſtibles contiennent au moins les principes de la flamme, de la lumiere, des étincelles, de la cendre & de la fumée ; conſidérez avec attention toutes les ſubſtances exiſtantes, vous leur trouverez les germes de mille autres.

Enfin un grand nombre de corps ſe font ſentir à la fois au goût & à l'odorat : telles ſont les victimes expiatoires que le criminel pour appaiſer ſes remords, immole à la divinité. N'eſt-il pas évident que les élémens de ces corps doivent différer entr'eux ? Les odeurs s'introduiſent dans nos organes par des paſſages interdits à la ſaveur, & la ſaveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs ; ces deux qualités

Senſibus, ut noſcas primis differre figuris.
Diſſimiles igitur formæ glomeramen in unum
Conveniunt, & res permiſto ſemine conſtant.

Quin etiam paſſim noſtris in verſibus ipſis
Multa elementa vides multis communia verbis :
Cùm tamen inter ſe verſus, ac verba neceſſe eſt
Confiteare alia ex aliis conſtare elementis.
Non quòd multa parùm communis littera currat,
Aut nulla inter ſe duo ſint ex omnibus îſdem :
Sed quia non volgò paria omnibus omnia conſtant.
Sic aliis in rebus item communia multa
Multarum rerum cùm ſint primordia, longè
Diſſimili tamen inter ſe conſiſtere ſummâ
Poſſunt : ut meritò ex aliis conſtare ferantur
Humanum genus, ac fruges, arbuſtaque læta.

Nec tamen omnimodis connecti poſſe putandum eſt
Omnia : nam volgò fieri portenta videres :
Semiferas hominum ſpecies exiſtere : & altos
Interdum ramos egigni corpore vivo :
Multaque connecti terreſtria membra marinis :
Tum flammam tetro ſpirantes ore Chimæras
Paſcere naturam per terras omniparentes.

Quorum

naiſſent donc de la différente configuration des atomes. Ainſi le même amas de matiere renferme dans ſon tiſſu des formes différentes, & les corps réſultent d'un mêlange d'élémens.

Dans ces vers que vous liſez, vous appercevez ſouvent les mêmes lettres communes à pluſieurs mots. Cependant vous êtes obligé de reconnaître une différence entre les élémens des vers & des mots ; non qu'ils n'aient pluſieurs lettres communes, non qu'ils ne ſoient quelquefois compoſés préciſément des mêmes élémens, mais parce que la totalité n'eſt pas le réſultat d'un même aſſemblage. De même, quoique les différens corps de la nature aient des atomes communs, les maſſes peuvent différer, & on aura raiſon de dire que les hommes, les moiſſons & les forêts ne ſont pas le produit des mêmes élémens.

Ne croyez pourtant pas que les atomes de toute eſpece puiſſent ſe lier enſemble. Les monſtres ſeraient plus communs dans la nature. Vous verriez tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des ſubſtances terreſtres unies à des ſubſtances marines ; & des chimeres redoutables, dont la gueule armée de feux dévaſterait toutes les productions de la terre. Si

Quorum nil fieri manifeſtum eſt : omnia quandò
Seminibus certis, certâ genitrice, creata
Conſervare genus creſcentia poſſe videmus.

Scilicet id certâ fieri ratione neceſſe eſt.
Nam ſua cuique, cibis ex omnibus, intùs in artus
Corpora diſcedunt, connexaque convenientes
Efficiunt motus : at contra aliena videmus
Rejicere in terras Naturam ; multaque cæcis
Corporibus fugiunt è corpore percita plagis,
Quæ neque connecti cuiquam potuêre, neque intra
Vitales motus conſentire, atque animari.

Sed ne fortè putes animalia ſola teneri
Legibus his : eadem ratio res terminat omnes.
Nam veluti totâ naturâ diſſimiles ſunt
Inter ſe genitæ res quæque : ita quamque neceſſe eſt
Diſſimili conſtare figurâ principiorum :
Non quòd multa parùm ſimili ſint prædita formâ ;
Sed quia non volgò paria omnibus omnia conſtent.

Semina cùm porrò diſtent, differre neceſſe eſt
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concurſus, motus : quæ non animalia ſolùm

ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'eſt que tous les êtres formés de certains élémens, par une certaine force génératrice, conſervent en s'accroiſſant leur eſpece particuliere.

Cet ordre ne peut jamais s'interrompre, parce que chaque animal tire des alimens, les ſucs les plus analogues à ſa conſtitution, qui s'uniſſent au corps, & contribuent au mouvement & à la vie de la machine. Au contraire les molécules qui n'ont pu s'unir à la maſſe, recevoir l'impreſſion de la vie, & concourir aux mouvemens créateurs, la Nature les rend à la terre, ou s'en débarraſſe par une action inſenſible.

Ne croyez pas au reſte que les animaux ſeuls ſoient aſſujettis à cette loi. Elle s'étend à toutes les productions de la terre. Comme elles different toutes entr'elles, il faut que leurs élémens ſoient doués de figures différentes, non qu'il y ait beaucoup d'élémens de différentes figures, mais parce que les touts qu'ils compoſent, ne peuvent jamais être ſemblables en tout.

Cette différence entre les élémens en établit une néceſſaire entre leurs diſtances, leurs directions, leurs liaiſons, leurs chocs, leurs ren-

Corpora ſejungunt, ſed terras, ac mare totum
Secernunt, cœlumque à terris omne retentant,

Nunc age, dicta meo dulci quæſita labore
Percipe: ne fortè hæc albis ex alba rearis
Principiis eſſe, ante oculos quæ candida cernis;
Aut ea, quæ nigrant, nigro de ſemine nata:
Neve, alium quemvis quæ ſunt indura colorem,
Propterea gerere hunc credas, quod materiai
Corpora conſimili ſint ejus tincta colore.
Nullus enim color eſt omninò materiaï
Corporibus, neque par rebus, neque denique diſpar.

In quæ corpora ſi nullus tibi fortè videtur
Poſſe animi injectus fieri, procul avius erras.
Nam cùm cæcigeni, ſolis qui lumina nunquam
Aſpexêre, tamen cognoſcant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo contincta colore:
Scire licet, menti quoque noſtræ corpora poſſe
Verti in notitiam nullo circumlita fuco.
Denique nos ipſi cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo ſentimus tincta colore.

Quod quoniam vinco fieri, nunc eſſe docebo.

contres & leurs mouvemens, qualités relatives, à l'aide desquelles nous distinguons non-seulement les animaux d'avec les animaux, mais encore la mer d'avec la terre, & la terre d'avec le ciel.

Continuez, ô Memmius, à recueillir le fruit de mes doux travaux, & gardez-vous de croire que les corps ne vous paraissent blancs ou noirs, ou teints de toute autre couleur, que parce que leurs élémens sont doués de la même qualité. Les élémens n'ont aucune couleur, ni semblable, ni différente.

Si vous pensez que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir, vous êtes dans l'erreur. Les malheureux, dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumiere, ne s'accoutument-ils pas dès l'enfance, à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur ? Nous pouvons de même nous former une idée des corps primitifs, sans qu'ils soient colorés. Enfin nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

Mais joignons le raisonnement à l'expérience.

Omnis enim color omninò mutatur in omnes ;
Quod facere haud ullo debent primordia pacto :
Immutabile enim quiddam superare necesse est ,
Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit ,
Continuò hoc mors est illius , quod fuit antè.
Proinde colore cave contingas semina rerum :
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

Præterea , si nulla coloris principiis est
Reddita natura : at variis sunt prædita formis ,
E quibus omnigenos gignunt , variantque colores :
Propterea magni quòd refert semina quæque
Cum quibus , & quali positurâ contineantur ;
Et quos inter se dent motus accipiantque :
Perfacilè extemplò rationem reddere possis ,
Cur ea , quæ nigra fuerint paulò antè colore ,
Marmoreo fieri possint candore repente :
Ut mare , cùm magni commôrunt æquora venti ,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum , quod sæpe videmus ,
Materies ubi permista est illius , & ordo
Principiis mutatus , & addita , demptaque quædam ,
Continuò id fieri ut candens videatur , & album :
Quòd si cæruleis constarent æquora ponti
Seminibus , nullo possent albescere pacto.
Nam quocunque modo perturbes , cærula quæ sint ,

Il n'y a pas de couleur qui ne puiſſe ſe convertir en toute autre. Or les atomes ne peuvent ſubir de pareils changemens. Leur nature exige qu'ils ſoient immuables ; ſans quoi l'univers ſerait anéanti ; puiſqu'un corps ne peut franchir les bornes de ſa nature, ſans ceſſer d'être ce qu'il était. Gardez-vous donc de croire que les élémens de la matiere ſoient colorés, ou ce grand tout tombe dans le néant.

La Nature néanmoins en refuſant des couleurs aux atomes, leur a donné différentes formes propres à les produire & à les varier à l'infini. Il importe donc de conſidérer le mêlange, la ſituation, & les mouvemens reſpectifs des élémens ; par ce moyen vous expliquerez pourquoi les corps teints il n'y a qu'un moment d'une couleur noire, la changent tout-à-coup en une blancheur éblouiſſante ; pourquoi la mer battue par les vents, ſe couvre d'une écume blanchiſſante. Vous direz que ſi les élémens d'un corps qui paraît noir ſe troublent & ſe confondent, ſi leur ordre primitif s'altere, ſi quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres, la ſurface de ce corps peut ſe revêtir d'une couleur blanche ; au lieu que ſi les élémens de la mer étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient, & de quelque maniere qu'on en déran-

Nunquam in marmoreum poſſunt migrare colorem.

Sin alio, atque alio ſunt ſemina tincta colore,
Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem:
Ut ſæpe ex aliis formis, variiſque figuris,
Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ:
Conveniebat, uti in quadrato cernimus eſſe
Diſſimiles formas, ita cernere in æquore ponti:
Aut alio in quovis uno puroque nitore
Diſſimiles longè inter ſe, varioſque colores.

Præterea, nihil officiunt, obſtantque figuræ
Diſſimiles, quò quadratum minùs omne ſit extrà:
At varii rerum impediunt, prohibentque colores,
Quò minùs eſſe uno poſſit res tota nitore.

Tum porrò, quæ ducit & inlicit, ut tribuamus
Principiis rerum nonnunquam, cauſa, colores,
Occidit; ex albis quoniam non alba creantur:
Nec quæ nigra cluent, de nigris; ſed variis de.
Quippe etenim multò procliviùs exorientur
Candida de nullo, quàm de nigrante colore,
Aut alio quovis, qui contrà pugnet, & obſtet.

geât l'ordre, ils n'acquerraient jamais l'éclatante couleur du marbre.

Si vous dites que la couleur de la mer, quoique pure & ſans mêlange, réſulte d'élémens diverſement colorés ; comme de l'aſſemblage de figures différentes, on peut faire un tout quarré & uniforme ; il faudrait, puiſqu'on diſtingue dans le quarré les différentes figures qui le compoſent, qu'on diſtinguât auſſi, ſoit dans la mer, ſoit dans les autres corps dont la couleur eſt pure & ſans mêlange, ces couleurs ſi diſſemblables dont réſulte la couleur totale.

D'ailleurs, la différence des figures particulieres n'empêche point le tout produit au-dehors d'être un quarré ; au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

De plus, puiſque ſuivant cette explication la noirceur & la blancheur ne réſultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mêlange d'élémens diverſement colorés, la raiſon qui vous obligeait de ſuppoſer les élémens colorés ne ſubſiſte plus ; car la blancheur ſera plus aiſément produite par des atomes deſtitués de couleur, que par des atomes noirs, ou doués d'une autre couleur auſſi oppoſée.

Præterea, quoniam nequeunt ſine luce colòres
Eſſe, neque in lucem exiſtunt primordia rerum:
Scire licet quàm ſint nullo velata colore.
Qualis enim cæcis poterit color eſſe tenebris,
Lumine qui mutatur in ipſo, propterea quòd
Rectâ aut obliquâ percuſſus luce refulget?
Pluma columbarum quo pacto in ſole videtur,
Quæ ſita cervices circum, collumque coronat;
Namque aliàs fit uti rubro ſit clara pyropo:
Interdum quodam ſenſu fit, uti videatur
Inter cæruleum virides miſcere ſmaragdos.
Caudaque pavonis, largâ cùm luce repleta eſt,
Conſimili mutat ratione obverſa colores.
Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
Scilicet id ſine eo fieri non poſſe putandum eſt.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in ſe
Pupula, cùm ſentire colorem dicitur album,
Atque aliud porrò, nigrum cùm, & cætera, ſentit,
Nec refert ea, quæ tangis, quo fortè colore
Prædita ſint; verùm quali magis apta figurâ:
Scire licet, nil principiis opus eſſe colores:
Sed variis formis variantes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris
Eſt natura coloris, & omnia principiorum
Formamenta queunt in quovis eſſe nitore:
Cur ea, quæ conſtant ex illis, non pariter ſunt

Enfin les atomes ne ſont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impreſſion de la lumiere. C'eſt la lumiere qui produit les couleurs. Comment exiſteraient-elles dans les ténebres, puiſque ſouvent même en plein jour, elles ſe changent & s'alterent, ſuivant que les objets ſont frappés par des rayons directs ou obliques ? Ainſi le brillant collier qui orne la gorge des colombes, réfléchit tantôt les feux des rubis, tantôt le verd de l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainſi la queue du paon, frappée d'une vive lumiere, change de couleur, ſelon ſes différentes expoſitions. Les couleurs dépendent donc de la chûte des rayons, & ne peuvent par conſéquent exiſter ſans lumiere.

Conſidérez encore que l'organe eſt autrement affecté par la couleur blanche que par la couleur noire, ou toute autre couleur. Et comme dans les objets ſoumis au tact la figure ſeule eſt eſſentielle, & la couleur indifférente, avouez que les atomes n'ont pas beſoin de couleurs, mais de figures analogues aux ſenſations qu'ils excitent.

Ne convenez-vous pas outre cela que les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures, que quelque ſoit leur forme ils ſont ſuſceptibles de toutes les couleurs ? Pourquoi donc

Omnigenis perfusa coloribus in genere omni ?
Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
Ex albis album pennis jactare colorem,
Et nigros fieri nigro de semine cycnos,
Aut alio quovis uno, varioque colore.

Quin etiam quantò in partes res quæque minutas
Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis
Evanescere paulatim, stinguique colorem.
Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
Purpura, Pœniceusque color clarissimu' multo,
Filatim cùm distractus disperditur omnis :
Noscere, ut hinc possis, priùs omnem efflare colorem
Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

Postremò, quoniam non omnia corpora vocem
Mittere concedis, neque odorem : propterea fit,
Ut non omnibus attribuas sonitus, & odores.
Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
Scire licet, quædam tam constare orba colore,
Quàm sine odore ullo quædam, sonituque remota ;
Nec minùs hæc animum cognoscere posse sagacem,
Quàm quæ sunt aliis rebus privata, notisque.

les corps qui en réſultent n'ont-ils pas le même privilege ? Pourquoi leur eſpece détermine-t-elle leurs couleurs ? Pourquoi le corbeau du haut des airs n'éblouit-il pas ſouvent nos yeux par une blancheur éclatante ? Pourquoi les élémens du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire, ou d'une autre couleur ?

D'ailleurs en diviſant les corps, vous remarquez que plus les parties ſont atténuées, plus les couleurs s'éteignent & s'évanouiſſent. Ainſi l'or réduit en poudre, & la pourpre en fils déliés perdent tout leur éclat. L'expérience vous enſeigne donc que les élémens de la matiere ſe dépouillent de leurs couleurs, avant même d'être réduits à l'état d'atomes.

Enfin vous n'êtes pas tenté d'attribuer du ſon, ni de l'odeur à tous les corps, parce que tous ne frappent point les organes de l'ouie, ni de l'odorat. De même, de ce que tous les corps ne ſont pas perceptibles à l'œil, vous devez en conclure, qu'il y en a ſans couleurs, comme il y en a qui n'ont ni odeur, ni ſon. Et un eſprit pénétrant peut concevoir des corps ſans couleur, comme il les conçoit ſans les autres qualités.

Sed ne fortè putes ſolo ſpoliata colore
Corpora prima manere : etiam ſecreta teporis
Sunt, ac frigoris omninò, calidique vaporis :
Et ſonitu ſterila, & ſucco jejuna feruntur ;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.
Sicut amaricini blandum, ſtactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus halant,
Cùm facere inſtituas : cum primis quærere par eſt,
Quoad licet, ac potis es reperire, inolentis olivi
Naturam, nullam quæ mittat naribus auram :
Quàm minimè ut poſſit miſtos in corpore odores,
Concoctoſque, ſuo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere ſuum gignundis rebus odorem,
Nec ſonitum, quoniam nihil ab ſe mittere poſſunt :
Nec ſimili ratione ſaporem denique quemquam ;
Nec frigus ; neque item calidum, tepidumque vaporem ; &
Cætera : quæ cùm ita ſunt tandem, ut mortalia conſtent,
Molli lenta, fragoſa putri, cava corpore raro,
Omnia ſint à principiis ſejuncta neceſſe eſt,
Immortalia ſi volumus ſubjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur ſumma ſalutis :
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

Nunc ea, quæ ſentire videmus cunque neceſſe eſt

Mais ne croyez pas que les couleurs ſoient la ſeule qualité ſenſible refuſée par la nature aux atomes. Ils ſont encore inacceſſibles au froid, au chaud, à la tiédeur, privés de ſons, dénués de ſucs, & incapables d'exhaler aucune odeur. Ainſi lorſque vous compoſez une eſſence de marjolaine, de myrrhe & de nard précieux, vous lui donnez pour baſe l'huile la moins odorante, de peur que ſa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

Enfin les atomes qui entrent dans la compoſition des corps n'ont point d'odeur; ni de ſon, parce qu'il n'en émane point de parties: pour la même raiſon, ils ne ſont ni ſavoureux, ni froids, ni chauds, ni tiedes: quant aux autres qualités qui cauſent la ruine des corps, telles que la molleſſe & la ſoupleſſe, la fragilité & la corruptibilité, le mêlange de matiere & de vuide, gardez-vous d'en revêtir les atomes, ſi vous voulez donner à la nature des fondemens inébranlables, aſſurer ſa conſervation, & la ſauver de l'anéantiſſement.

Vous êtes encore obligé de reconnaître que tous

Ex inſenſilibus tamen omnia conſiteare
Principiis conſtare: neque id manifeſta refutant,
Nec contrà pugnant, in promptu cognita quæ
ſunt:
Sed magis ipſa manu ducunt, & credere cogunt,
Ex inſenſilibus, quod dico, animalia gigni.

Quippe videre licet, vivos exiſtere vermes
Stercore de tetro, putrorem cùm ſibi nacta eſt
Intempeſtivis ex imbribus humida tellus.
Præterea cunctas itidem res vertere ſeſe.
Vertunt ſe fluvii, frondes, & pabula læta
In pecudes: vertunt pecudes in corpora noſtra
Naturam; & noſtro de corpore ſæpe ferarum
Augeſcunt vires, & corpora pennipotentum.

Ergò omnes Natura cibos in corpora viva
Vertit, & hinc ſenſus animantum procreat omnes:
Non aliâ longè ratione, atque arida ligna
Explicat in flammas, & in ignes omnia verſat.
Jamne vides igitur, magni primordia rerum
Refferre in quali ſint ordine quæque locata:
Et commiſta quibus dent motus, accipiantque?

Tum porrò quid id eſt animum quod percutit
ipſum?

les corps doués de ſentiment ſont pourtant formés d'atomes inſenſibles. L'expérience, loin de combattre cette vérité, ſemble vous y conduire par la main, en vous montrant des animaux nés de ſemences inanimées.

Ne voyez-vous pas le vermiſſeau trouver la vie au ſein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes ? Tous les corps éprouvent de ſemblables métamorphoſes. Les fleuves, les feuillages, les riantes prairies ſe changent en troupeaux ; les troupeaux deviennent des corps humains ; & trop ſouvent nos membres eux-mêmes ont accru les forces des monſtres ſauvages, & des oiſeaux carnaciers.

Ainſi la Nature convertit en ſubſtances vivantes & animées les alimens de toute eſpece ; comme elle ſçait changer en flammes pétillantes le bois aride, & d'autres matieres ſans activité. Vous ſentez donc de quelle conſéquence il eſt de conſidérer la ſituation reſpective des atomes, leur mêlange & leur ſituation réciproque.

Eh ! de quelle nature ſont donc les objets qui agiſſent ſur votre ame elle-même ? qui l'émeu-

Quod movet ? & varios ſenſus expromere cogit ?
Ex inſenſilibus ni credas ſenſile gigni.

Nimirum, lapides, & ligna, & terra quòque unà
Miſta, tàmen nequeunt vitalem reddere ſenſum.
Illud in his igitur fœdus meminiſſe decebit ;
Non ex omnibus omninò, quæcunque creant res,
Senſilia extemplò, & ſenſus me dicere gigni :
Sed magni referre, ea primùm quantula conſtent,
Senſile quæ faciunt, & quâ ſint prædita formâ,
Motibus, ordinibus, poſituris denique quæ ſint :
Quarum nil rerum in lignis, glebiſque videmus.
Et tamen hæc cùm ſunt quaſi putrefacta per imbres,
Vermiculos pariunt ; quia corpora materiaï
Antiquis ex ordinibus, permotâ novâ re
Conciliantur ita, ut debent animalia gigni.

Deinde ex ſenſilibus cùm ſenſile poſſe creari
Conſtituunt, porrò ex aliis ſentire ſuetis :
Mollia tum faciunt : nam ſenſus jungitur omnis
Viſceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali conſiſtere corpore creta.

Sed tamen eſto jam poſſe hæc æterna manere :

vent ? qui en expriment mille ſenſations diverſes ? ſi vous refuſez à la matiere inſenſible la faculté de produire des êtres ſenſibles ?

Il eſt vrai que les pierres, le bois & la terre elle-même mêlés enſemble, ne peuvent engendrer le ſentiment & la vie : auſſi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes ſans reſtriction fuſſent propres à produire en un moment des êtres ſenſibles, puiſque je vous ai prévenu d'avoir égard à leur grandeur, leur nombre, leur figure, leur mouvement, leur ordre & leur ſituation, circonſtances qui n'ont pas la combinaiſon requiſe dans les arbres de nos forêts, & dans les glebes de nos champs : & cependant ces corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclorre des vermiſſeaux, parce que leurs élémens, déplacés par cette nouvelle circonſtance, acquierent la combinaiſon néceſſaire pour engendrer des animaux.

Dire que la ſenſibilité réſulte d'atomes ſenſibles, formés eux-mêmes d'autres atomes ſenſibles, c'eſt en faire des ſubſtances molles, puiſque la ſenſibilité eſt liée aux viſceres, aux nerfs & aux veines qui ſont des corps mous & deſtructibles.

Mais quand même ces principes pourraient

Nempe tamen debent aut ſenſum partis habere;
Aut ſimilia totis animalibus eſſe putari.
At nequeant per ſe partes ſentire, nec eſſe.
Namque aliûm ſenſus membrorum reſpuit omnes.
Nec manus à nobis potis eſt ſecreta, neque ulla
Corporis omninò ſenſum pars ſola tenere.
Linquitur, ut totis animalibus adſimilentur;
Vitali ut poſſint conſentire undique ſenſu.
Quî poterunt igitur rerum primordia dici,
Et lethi vitare vias, animalia cùm ſint,
Atque animalibu' ſint mortalibus una, eadem-que?

Quod tamen ut poſſint, ab cœtu, conciſioque,
Nil facient, præter volgum, turbamque animantum:
Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,
Inter ſeſe ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta, feraſque.

Quòd ſi fortè ſuum dimittunt corpore ſenſum,
Atque alium capiunt; quid opus fuit attribui, quod
Detrahitur? Tum præterea, [quod fugimus antè]
Quatinus in pullos animales vertier ova

éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en ferez-vous des animalcules ? La premiere supposition ne peut avoir lieu, parce qu'une partie isolée ne sent point par elle-même, & que le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué. Ainsi la main séparée du corps, & les autres membres isolés demeurent insensibles ; il ne vous reste donc qu'à faire de vos atomes des animalcules, en leur donnant une sensibilité totale : mais alors méritent-ils le nom d'élémens, & la porte du trépas leur est-elle fermée, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours ?

Mais quand même cela serait possible, leur assemblage formera-t-il autre chose qu'un peuple nombreux d'animaux ; de même que les hommes, les troupeaux & les bêtes féroces, unis par la volupté, ne peuvent engendrer que des hommes, des troupeaux & des bêtes féroces ?

Si vous dites que les atomes dans leur assemblage se dépouillent de leur sensibilité propre, pour se revêtir de la sensibilité commune, qu'était-il besoin de leur donner une qualité que vous leur ôtez ? Une qualité qui leur est d'ail-

Cernimus alituum ; vermeſque effervere, terram
Intempeſtivos cùm putror cepit ob imbres :
Scire licet gigni poſſe ex non ſenſibu' ſenſus.

Quòd ſi fortè aliquis dicet, duntaxat oriri
Poſſe ex non-ſenſu ſenſus, mutabilitate
Antè aliquâ, tanquam partum, quàm proditur extrà :
Huic ſatis illud erit planum facere, atque probare,
Non fieri partum, niſi conſilio ante coacto :
Nec commutari quidquam ſine conciliatu
Primorum, ut nequeunt ullius corporis eſſe
Senſus ante ipſam genitam naturam animantis.
Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aëre, fluminibus, terris, flammâque creatis :
Nec congreſſa modo vitales convenienti
Contulit inter ſe motus, quibus omnituentes
Accenſi ſenſus animantem quamque tuentur.

Præterea quamvis animantem grandior ictus,
Quàm patitur natura, repente adfligit, & omnes
Corporis, atque animi pergit confundere ſenſus.
Diſſolvuntur enim poſituræ principiorum ;
Et penitùs motus vitales impediuntur ;
Donec materies omnes concuſſa per artus

leurs inutile ? Car en voyant les œufs des oiſeaux ſe changer en volatiles, & la putréfaction donner la vie à un peuple de vermiſſeaux, pouvons-nous douter que les êtres ſenſibles ne ſoient formés d'atomes non-ſenſibles ?

Si vous prétendez que le ſenſible réſulte du non-ſenſible par un changement qui ſe fait, comme dans la naiſſance de l'animal, avant qu'il ſe produiſe au-dehors : il ſuffira de prouver qu'il n'y a aucune naiſſance, ſinon poſtérieure à une formation, & qu'il ne ſe fait point de changement ſans une aſſociation antérieure ; enſorte qu'il n'y a aucun ſens avant la formation de l'animal. Car avant cette formation les élémens ſont épars dans l'air, les eaux, la terre & la flamme. Ils ne ſe ſont point rencontrés, unis, choqués de la maniere qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

Suppoſez en effet une attaque trop violente pour la conſtitution de l'animal, le voilà terraſſé tout-à-coup, & les facultés de ſon ame & de ſon corps à la fois confondues. Que s'enſuit-il ? Les élémens ſe déplacent ; les mouvemens eſſentiels à la vie ſont ſuſpendus ; juſqu'à ce que la matiere ébranlée dans tous les membres rompe

Vitales animæ nodos è corpore ſolvit,
Diſperſamque foràs per caulas ejicit omnes.
Nam quid præterea facere ictum poſſè reamur
Oblatum, niſi diſcutere, ac diſſolvere quæque?

Fit quoque, uti ſoleant minus oblato acriter ictu
Reliquiæ motûs vitalis vincere ſæpe,
Vincere, & ingentes plagæ ſedare tumultus,
Inque ſuos quidquid rurſus revocare meatus,
Et quaſi jam lethi dominantem in corpore motum
Diſcutere, ac penè amiſſos accendere ſenſus.
Nam, quare potiùs lethi jam limine ab ipſo
Ad vitam poſſint conlectâ mente reverti,
Quàm quò decurſum prope jam ſiet, ire, & abire?

Præterea, quoniam dolor eſt, ubi materiaï
Corpora vi quâdam per viſcera viva, per artus
Sollicitata ſuis trepidant in ſedibus intùs;
Inque locum quandò remigrant, fit blanda voluptas:
Scire licet, nullo primordia poſſe dolore
Tentari; nullamque voluptatem capere ex ſe:
Quandoquidem non ſunt ex ullis principiorum
Corporibus, quorum motus novitate laborent:
Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
Haud igitur debent eſſe ullo prædita ſenſu.

Denique,

les liens de l'ame, & la chaſſe du corps par toutes les iſſues. Voilà le ſeul effet que produit un pareil choc. Il ſecoue, il décompoſe la machine, & ne fait rien de plus.

Quand l'attaque eſt moins violente, le mouvement de la vie triomphe quelquefois de cet aſſaut, en calmant le déſordre excité par le choc, en rappellant chaque molécule dans ſes conduits naturels, en ſubjuguant les mouvemens deſtructeurs déjà maîtres de la machine, en rallumant ainſi le flambeau preſqu'éteint du ſentiment. Car c'eſt-là tout le méchaniſme qui s'opere, & la ſeule raiſon pour laquelle l'ame revient des portes du trépas au ſéjour de la vie, au lieu de céder à l'impulſion fatale qui l'entraînait.

D'ailleurs, comme nous n'éprouvons la douleur, que quand les principes de nos corps, troublés par une force étrangere, ſe meuvent en déſordre dans les viſceres, & dans les membres; & la volupté, que quand ils rentrent dans leurs poſtes; il s'enſuit que les atomes ne ſentent ni la douleur, ni le plaiſir, n'étant point compoſés de parties dont le déplacement puiſſe, ou les tourmenter, ou les flatter agréablement: ils ne ſont donc pas doués de ſentiment.

Denique, uti poſſint ſentire animalia quæque,
Principiis ſi etiam eſt ſenſus tribuendus eorum :
Quid ? genus humanum propritim de quibu' factum eſt,
Scilicet & riſu tremulo concuſſa cachinnant,
Et lacrymis ſpargunt rorantibus ora, genaſque,
Multaque de rerum miſturâ dicere callent ;
Et ſibi proporrò quæ ſint primordia quærunt :
Quandoquidem totis mortalibus adſimulata,
Ipſa quoque ex aliis debent conſtare elementis ;
Indè alia ex aliis, nuſquam conſiſtere ut auſis.
Quippe ſequar, quodcunque loqui, ridereque dices,
Et ſapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut ſit.
Quòd ſi delira hæc, furioſaque cernimus eſſe,
Et ridere poteſt ex non ridentibu' factus,
Et ſapere, & doctis rationem reddere dictis,
Non ex ſeminibus ſapientibus, atque diſertis :
Quî minùs eſſe queant ea, quæ ſentire videmus,
Seminibus permiſta carentibus undique ſenſu ?

Denique cœleſti ſumus omnes ſemine oriundi :
Omnibus ille idem pater eſt, unde, alma liquentes
Humorum guttas mater cùm terra recepit,
Fœtâ parit nitidas fruges, arbuſtaque læta,
Et genus humanum ; parit omnia ſæcla ferarum,
Pabula cùm præbet, quibus omnes corpora paſcunt,

En un mot, ſi les animaux pour ſentir ont beſoin d'élémens ſenſibles, il faudra donc que les atomes conſtitutifs de l'homme rient & pleurent, qu'ils méditent les grands objets de la philoſophie, & qu'ils analyſent les élémens dont ils ſont compoſés eux-mêmes. Car enfin puiſqu'ils ſont en tout ſemblables à l'homme, ils doivent comme lui réſulter de principes divers, formés eux-mêmes d'autres élémens, ſans que vous oſiez jamais vous arrêter. Car je ne me laſſerai point ; & toutes les fois que vous me citerez un être capable de rire, de parler & de raiſonner, il faudra que ſes atomes aient les mêmes facultés ! mais ſi une pareille prétention eſt évidemment le comble de la folie ; ſi l'on peut rire ſans principes rians ; ſi l'on peut raiſonner ſagement, & s'exprimer éloquemment ſans atomes philoſophes & orateurs, pourquoi les êtres ſenſibles ne pourraient-ils pas de même réſulter d'atomes entiérement dénués de ſenſibilité ?

En un mot nous ſommes tous enfans de l'air. L'air eſt notre pere commun. La terre notre mere commune : fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut, elle produit à la fois les arbriſſeaux, les moiſſons, les hommes & tous les animaux, puiſque c'eſt elle qui leur fournit à tous les alimens, à l'aide deſquels ils nourriſſent leur

Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant;
Quapropter meritò *maternum* nomen adepta est.
Cedit item retro, de terrâ quod fuit antè,
In terras; & quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant:
Neve putes æterna minùs residere potesse
Corpora prima, quòd in summis fluitare videmus
Rebus, & interdum nasci, subitòque perire,
Nec sic interimit mors res, ut materiaï
Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis:
Indè aliis aliud conjungit, & efficit, omnes
Res ut convertant formas, mutentque colores,
Et capiant sensus, & puncto tempore reddant:
Ut noscas referre, eadem primordia rerum
Cum quibus, & quali positurâ contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Significant; eadem fruges, arbusta, animantes;
Quin etiamrefert nostris in versibus ipsis,
Cum quibus, & quali sint ordine quæque locata:
Si non omnia sint, at multò maxima pars est
Consimilis; verùm positurâ discrepitant hæc,
Sic ipsis in rebus item jam materiaï
Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
Cùm permutantur, mutari res quoque debent,

corps, jouiſſent de la vie, & la partagent avec une génération nombreuſe. C'eſt pour cela que nous lui avons donné avec raiſon le nom de *mere*. Les corps ſortis de ſon ſein y rentrent une ſeconde fois, & la matiere deſcendue de l'air eſt reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes ſe détachent ſans ceſſe de la ſurface des corps ; s'ils vous paraiſſent naître & mourir à chaque inſtant, ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort en détruiſant les corps ne touche point aux élémens. Son pouvoir ſe borne à rompre les tiſſus, à former de nouveaux aſſemblages, à changer les formes & les couleurs, à donner ou à reprendre à ſon gré le ſentiment. D'où vous devez concevoir combien il eſt eſſentiel d'avoir égard au mêlange, à l'arrangement & aux mouvemens réciproques des atomes ; puiſque les mêmes élémens dont réſultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves & le ſoleil, concourent auſſi à former les grains & les animaux. Ainſi dans ces vers, l'ordre & la combinaiſon des lettres ſont eſſentiels, parce que les mots compoſés en partie des mêmes élémens, ne different que par l'arrangement. Il en eſt de même des corps de la nature. Changez les diſtances, les directions, les liens, les peſanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement & la figure des atomes, vous aurez des réſultats différens.

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem
Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
Accidere, & nova se species ostendere rerum.
Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primùm
Difficilis magis ad credendum constet: itemque
Nil adeò magnum, nec tam mirabile quidquam
Principiò, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem,
Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
Lunæque, & solis præclarâ luce nitorem:
Omnia quæ si nunc primùm mortalibus adsint,
Ex improviso ceu sint objecta repentè;
Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minùs antè quod auderent fore credere gentes?
Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset;
Cùm tibi jam nemo fessus satiate videndi
Suspicere in cœli dignatur lucida templa.
Desine quapropter novitate, exterritus ipsâ,
Exspuere ex animo rationem: sed magis acri
Judicio perpende, &, si tibi vera videtur,
Dede manus: aut, si falsa est, accingere contrà.
Quærit enim ratione animus, cùm summa loci sit
Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;
Quid sit ibi porrò, quò prospicere usque velit mens,
Atque animi jactus liber quò pervolet ipse.

Principiò, nobis in cunctas undique partes,

Maintenant, ô Memmius, prêtez l'oreille à la voix de la philoſophie ; elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues, & d'expoſer à vos yeux un nouvel ordre de choſes. Néanmoins comme il n'y a pas d'opinion ſi ſimple qui ne ſoit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets ſi admirables qui ne ceſſent avec le tems de nous ſurprendre. Si l'azur des cieux & les brillans flambeaux de la nuit, la lune & le diſque pompeux du ſoleil préſentés aux humains pour la premiere fois, étonnaient leurs regards par une apparition ſoudaine, que pourrait offrir la nature de comparable à ce ſpectacle ? Et quelle nation eût oſé le croire poſſible ? Cependant de ces merveilles nous en ſommes raſſaſiés : à peine daignons-nous jetter un coup d'œil ſur la voûte brillante des cieux. Ainſi, Memmius, la nouveauté des objets que je vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention, afin de peſer mes idées, de les embraſſer ſi elles ſont vraies, & de vous armer contr'elles ſi elles ſont fauſſes. J'examine ce qu'il y a au-delà des limites de notre monde, dans ces immenſes régions où l'eſprit libre d'entraves aime à s'égarer ſur les ailes de l'imagination.

Je l'ai déjà dit ; ce grand tout eſt infini. A

Et latere ex utroque, infrà, ſuperàque, per omne
Nulla eſt finis, uti docui, res ipſaque per ſe
Vociferatur, & elucet natura profundi.
Nullo jam pacto veriſimile eſſe putandum eſt,
Undique cùm vorsùs ſpatium vacet infinitum,
Seminaque innumero numero, ſummâque profundâ
Multimodis volitent æterno percita motu,
Hunc unum terrarum orbem, cœlumque creatum;
Nil agere illa foris tot corpora materiaï,
Cùm præſertim hic ſit naturâ factus; & ipſa
Sponte ſuâ fortè offenſando ſemina rerum
Multimodis, temerè, incaſſum, fruſtraque coacta,
Tandem colârint ea, quæ conjecta repentè
Magnarum rerum fierent exordia ſemper,
Terraï, maris, & cœli, generiſque animantum.
Quare etiam atque etiam tales fateare neceſſe eſt
Eſſe alios alibi congreſſus materiaï,
Qualis hic eſt, avido complexu quem tenet æther.

Præterea, cùm materies eſt multa parata;
Cùm locus eſt præſtò; nec res, nec cauſa moratur
Ulla; geni debent nimirum, & confieri res.
Nunc & ſeminibus ſi tanta eſt copia, quantam
Enumerare ætas animantum non queat omnis,

droite, à gauche, ſur votre tête, ſous vos pieds, il n'y a point de limites. Ainſi l'atteſtent, & la voix de l'évidence, & la nature même de l'infini. Si donc un eſpace ſans bornes s'étend en tout ſens, ſi des germes innombrables, mus de toute éternité, nagent ſous mille formes dans ces plaines immenſes, eſt-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe & notre firmament de créés, & qu'un ſi grand nombre d'atomes reſtent oiſifs dans les eſpaces ultérieurs, ſur-tout ſi vous conſidérez que notre monde eſt l'ouvrage de la nature, que les principes des corps, par leur ſeule tendance naturelle, ſans d'autre guide que le haſard, après mille mouvemens & mille chocs inutiles, ſe ſont enfin réunis, & ont conſtruit les maſſes particulieres auxquelles la mer, la terre, le ciel & les animaux doivent leur origine ? vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû ſe former ailleurs d'autres aggrégats ſemblables à celui que l'air embraſſe dans ſon enceinte immenſe.

D'ailleurs, toutes les fois qu'il y a de la matiere en abondance, un eſpace pour la recevoir, nul obſtacle pour arrêter ſon mouvement, il doit néceſſairement ſe former des êtres : & ſi avec cela le nombre des élémens eſt tel que tous les âges des animaux ne puiſſent

Viſque eadem, & natura manet, quæ ſemina rerum
Conjicere in loca quæque queat, ſimili ratione,
Atque huc ſint conjecta: neceſſe eſt confiteare
Eſſe alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes, & fæcla ferarum.

Hue accedit, ut in ſummâ res nulla ſit una;
Unica quæ gignatur, & unica, ſolaque creſcat:
Quin cujuſque ſient ſæcli, permultaque eodem
Sint genere: imprimis animálibus injice mentem;
Invenies ſic montivagum genus eſſe ferarum,
Sic hominum genitam prolem, ſic denique mutas
Squammigerûm pecudes, & corpora cuncta volantum.
Quapropter cœlum ſimili ratione fatendum eſt,
Terramque, & ſolem, lunam, mare, cætera, quæ ſunt,
Non eſſe unica, ſed numero magis innumerali;
Quandoquidem vitæ depactus terminus altè
Tam manet his, & tam nativo hæc corpore conſtant,
Quàm genus omne, quod his generatim rebus abundat.

Multaque poſt mundi tempus genitale, diemque
Primigenum matis, & terræ, ſoliſque coortum,
Addita corpora ſunt extrinſecùs: addita circum
Semina, quæ magnum jaculando contulit omne:

ſuffire à les compter ; s'ils ont pour ſe réunir ailleurs les mêmes facultés & la même nature que les atomes de notre monde, vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'eſpace ont auſſi leurs mondes, leurs hommes & leurs animaux divers.

Ajoutez qu'il n'y a point dans la nature d'individu unique de ſon eſpece, qui naiſſe & croiſſe iſolé, & qui ne faſſe partie d'une claſſe nombreuſe : c'eſt ce que vous remarquez dans les animaux, les féroces habitans des montagnes & les hommes, les muets citoyens de l'onde & les volatilles. La même raiſon doit nous perſuader que le ciel, la terre, le ſoleil, la lune, la mer & les autres corps de la nature, bien-loin d'être des individus uniques, ſont infinis en nombre, puiſque leur durée eſt limitée, & qu'ils ſont ſoumis à la naiſſance comme toutes les eſpeces que nous voyons généralement compoſées d'un grand nombre d'individus.

En effet après la naiſſance du monde, & la formation de la terre, de la mer & du ſoleil, le grand tout, par ſes émiſſions, dépoſa un grand nombre d'atomes & de ſemences autour de notre

Unde mare, & terræ poſſent augeſcere; & unde
Adpareret ſpatium cœli domus, altaque tecta
Tolleret à terris procul, & conſurgeret aër.
Nam ſua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora diſtribuuntur, & ad ſua ſæcla recedunt:
Humor ad humorem, terreno corpore terra
Creſcit; & ignem ignes producunt, ætheraque æther:
Donicum ad extremum creſcendi perfica finem
Omnia perduxit rerum Natura creatrix:
Ut fit, ubi nihilo jam plus eſt, quod datur intra
Vitales venas, quàm quod fluit, atque recedit.
Omnibus his ætas debet conſiſtere rebus:
His Natura ſuis refrænat viribus auctum.

Nam quæcunque vides hilaro grandeſcere adauctu,
Paulatimque gradus ætatis ſcandere adultæ,
Plura ſibi adſumunt, quàm de ſe corpora mittunt;
Dum facilè in venas cibus omnis diditur; & dum
Non ita ſunt latè diſperſa, ut multa remittant;
Et plus diſpendî faciant, quàm veſcitur ætas.
Nam certè fluere, ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum eſt: ſed plura accedere debent,
Donicum oleſcendi ſummum tetigêre cacumen.
Indè minutatim vires, & robur adultum
Frangit, & in partem pejorem liquitur ætas.

monde, & hors de ſes limites. C'eſt de-là que l'Océan & la terre ſolide tirent leur accroiſſement. C'eſt de-là que le ciel emprunte la matière dont il entretient ſes palais ſi élevés au-deſſus de notre globe. C'eſt enfin de-là que l'air ſe renouvelle ſans ceſſe. De tous les points de l'eſpace, ces recrues d'atomes ſont diſtribuées par le choc aux ſubſtances analogues à leur nature. L'eau ſe joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air; juſqu'à ce que la Nature, cette ouvriere univerſelle, ait conduit tous les êtres à leurs derniers périodes; ce qui arrive quand les reſtitutions ſont proportionnées aux pertes. Alors la vie reſte un moment en équilibre, & la Nature met un frein à ſes accroiſſemens.

En effet les corps que vous voyez par d'heureux progrès s'élever lentement à l'état de maturité, acquierent plus qu'ils ne diſſipent; parce qu'alors toute la ſubſtance des alimens circule avec facilité dans les veines, parce que les pores peu ouverts ne laiſſent échapper qu'un petit nombre de parties, & empêchent la machine de dépenſer plus qu'elle ne reçoit. Il faut convenir que nos corps font des pertes conſidérables; mais ils les réparent avec uſure, juſqu'au terme de leur accroiſſement. Alors les forces ſe perdent inſenſiblement, la vigueur s'épuiſe, & l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations ſont d'autant plus abon-

Quippe etenim quantò eſt res amplior, augmine dempto,
Et quò latior eſt, in cunctas undique partes;
Pluria eò diſpergit, & à ſe corpora mittit:
Nec facilè in venas cibus omnis diditur eii;
Nec ſatis eſt, pro quàm largos exæſtuat æſtus,
Unde queat tantùm ſuboriri, ac ſuppeditare,
Quantùm opus eſt, & quod ſatis eſt, Natura novare.
Jure igitur pereunt, cùm rarefacta fluendo
Sunt; & cùm externis ſuccumbunt omnia plagis:
Quandoquidem grandi cibus ævo denique deſit;
Nec tuditantia rem ceſſant extrinſecùs ullam
Corpora conficere, & plagis infeſta domare.

Sic igitur magni quoque circùm mœnia mundi
Expugnata dabunt labem, putreſque ruinas.
Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibis, ac omnia ſuſtentare.
Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod ſatis eſt, neque, quantum opus eſt Natura miniſtrat;
Jamque adeò affecta eſt ætas, effœtaque tellus
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit

dantes, que les corps ont plus de maſſe & d'étendue. Les ſucs nourriciers ne circulent plus qu'avec peine & en petite quantité. La Nature appauvrie ne ſuffit pas à réparer les flots de matiere qui s'écoulent ſans ceſſe du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périſſe, étant moins denſe à cauſe de ſes émanations, & plus faible contre les attaques extérieures. Car dans la vieilleſſe la nourriture vient enfin à lui manquer ; & dans cet état d'affaiſſement, les objets du dehors ne ceſſent de la tourmenter, & de la fatiguer par leurs chocs deſtructeurs.

Ainſi les voûtes de nôtre monde, aſſaillies de tous côtés, tomberont elles-mêmes en ruines, & deviendront la proie de la corruption : car tous les corps ont beſoin d'être réparés & renouvellés par des alimens, des ſucs nourriciers, qui ſoutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce méchaniſme ne peut durer éternellement : parce que d'un côté les conduits par où ſe filtrent les alimens ne ſont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait, & que de l'autre la Nature ſe laſſe de fournir ſans ceſſe aux réparations. Hélas ! ce tems n'eſt-il pas déjà venu ? Ne voyons-nous pas les rides de la vieilleſſe déjà gravées ſur ce vaſte corps ? La terre épuiſée n'en-

Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla supernè
Aurea de cœlo demisit funis in arva;
Nec mare, nec fluctus plangentes saxa creârunt:
Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.
Præterea nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit:
Ipsa dedit dulces fœtus, & pabula læta:
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, & vires agricolarum
Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatus:
Usque adeò pereunt fœtus, augentque labores.
Jamque caput quassans grandis suspirat arator
Crebriùs incassum magnum cecidisse laborem:
Et cùm tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis;
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
Perfacilè angustis tolerârit finibus ævum,
Cùm minor esset agri multò modus antè virîtim:
Nec tenet, omnia paulatim tabescere, & ire
Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

ſante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le ſein fécond créa jadis toutes les eſpeces vivantes, & conſtruiſit les flancs robuſtes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait deſcendu les animaux du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui ſe briſent contre les rochers. La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna la naiſſance autrefois. C'eſt elle qui créa pour les mortels, & qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moiſſons jauniſſantes & les rians vignobles. A peine accorde-t elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras. Le taureau maigrit ſous le joug, le cultivateur s'épuiſe à la charrue, les mines produiſent à peine aſſez de fer pour déchirer le ſol; & la récolte va toujours en diminuant comme la fatigue en augmentant. Le vieux Laboureur ſecouant ſa tête chauve, raconte en ſoupirant combien de fois ſes pénibles travaux ont été fruſtrés; il compare le tems paſſé avec le préſent; il envie le ſort de ſes peres. Il parle ſans ceſſe de ces ſiecles fortunés, où l'homme plein de reſpect pour les Dieux vivait plus heureux avec moins de terres, & recueillait des moiſſons abondantes de ſon modique héritage. Il ne voit pas que tous les corps vont en dépériſſant, & que le tems eſt l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

*

Quæ bene cognita ſi teneas, Natura videtur
Libera continuò, dominis privata ſuperbis,
Ipſa ſuâ per ſe ſponte omnia Diis agere expers.
Nam, proh ſancta Deûm tranquillâ pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum, vitamque ſerenam!
Quis regere immenſi ſummam, quis habere profundi
Endo manu validas potis eſt moderanter habenas?
Quis pariter cœlos omnes convertere; & omnes
Ignibus ætheriis terras ſuffire feraces?
Omnibus inque locis eſſe omni tempore præſtò?
Nubibus ut tenebras faciat, cœlique ſerena
Concutiat ſonitu? tum fulmina mittat, & ædes
Sæpe ſuas diſturbet, & in deſerta recedens
Sæviat exercens telum, quod ſæpe nocentes
Prætcrit, exanimatque indignos, inque merentes?

Finis Libri Secundi.

Si ces vérités ſont bien gravées dans votre eſprit, la Nature devient libre, elle ſecoue le joug de ſes maîtres ſuperbes, & gouverne elle-même ſon empire ſans en répondre aux Dieux. Grands Dieux, ames auguſtes, dont la paix eſt un calme éternel ! Qui d'entre vous donne des loix à l'univers, & tient dans ſes mains les rênes du grand tout ? Qui d'entre vous fait rouler à la fois tous les cieux, fait éprouver à la terre les influences des aſtres, & ſuffit en tout tems à tous les beſoins particuliers ? Qui d'entre vous ſuſpend les nuages ténébreux, fait gronder le tonnerre, & lance la foudre, cette flamme aveugle qui ſouvent conſume vos propres temples, exerce vainement ſa fureur dans les déſerts, & paſſe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente ?

Fin du Livre Second.

SUJET
DU
TROISIÈME LIVRE.

CE Livre eſt employé tout entier à traiter de l'ame humaine. C'était l'objet eſſentiel de la philoſophie d'Épicure. C'eſt auſſi celui vers lequel Lucrece paraît avoir réuni tous ſes efforts. Après une eſpece d'invocation à Épicure, comme au génie de la philoſophie, dont le ſecours lui eſt particuliérement néceſſaire dans cette partie de ſon Poëme, il fait ſentir l'importance du ſujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où ſont les hommes ſur

la Nature de leur ame, leur inſpire cette crainte de la mort qu'il regarde comme l'unique ſource de tous les maux & de tous les crimes. Il entre enſuite en matiere, & s'efforce de prouver ; 1°. *que* l'ame *eſt une partie réelle de nous-mêmes, & non pas une affection générale de la machine, une* harmonie, *comme l'ont voulu quelques Philoſophes ;* 2°. *que* l'ame *ne forme qu'une même ſubſtance conjointement avec* l'eſprit *qui réſide au centre de la poitrine, tandis que l'ame eſt répandue dans tout le corps ;* 3°. *qu'ils ſont l'un & l'autre* corporels, *quoique formés des atomes les plus ſubtils de la Nature ;* 4°. *que bien loin d'être*

ſimples, ils réſultent au contraire de quatre principes, le ſouffle, l'air, *la* chaleur, *& un quatrieme (qui paraît n'étre autre choſe que les* eſprits animaux) *auquel le Poëte ne donne pas de nom, & qu'il regarde comme l'ame de notre ame ; 5°. que ces quatre principes ſont mélangés & combinés, ſans pouvoir jamais agir à part, n'étant pour ainſi dire, que différentes propriétés d'une méme ſubſtance ; mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, & que de-là naît la différence des caracteres ; 6°. que l'ame & le corps ſont tellement unis, qu'ils ne peuvent ſubſiſter l'un ſans l'autre ; mais qu'il ne faut pas croire pour-*

tant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame. Après tous ces détails, il vient à ſon but, & tâche de prouver que l'ame naît & meurt en même tems que le corps, dogme impie qu'il établit ſur trente preuves. D'où il conclud que la mort n'eſt pas à craindre, & que les hommes ont tort de ſe déſeſpérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER TERTIUS.

E TENEBRIS tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, ô Graiæ gentis decus; inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quàm propter amorem,
Quòd te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis? aut quidnam tremulis facere artubus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu pater, & rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas præcepta, suisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.

Nam

H.Gravelot inv Binet Sculp

Tu vero dubitabis, et indignabere obire

Lucr. L. 3. V. 1038

pag. 310 - 21ª ver

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE TROISIEME.

O Toi, l'ornement de la Grece, qui le premier portas la lumiere au milieu des ténebres, pour éclairer l'homme ſur ſes vrais intérêts, je ſuis tes pas, j'oſe marcher ſur tes traces ; mais comme ton diſciple, & non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, & le chevreau tremblant s'élancer dans la carriere comme le courſier vigoureux ? ô mon pere ! ô Génie créateur ! quelles ſages leçons tu donnes à tes enfans ! l'abeille ne cueille pas plus de miel ſur les fleurs, que nous ne puiſons de vérités précieuſes dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais.

Nam *simul ac* ratio tua cœpit vociferari ;
Naturam *rerum* haud divinâ mente coortam,
Diffugiunt animi terrores ; mœnia mundi
Discedunt ; totum video per inane geri res ;
Apparet Divûm numen sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adspergunt, neque nix acri concreta pruinâ
Cana cadens violat, semperque innubilus æther
Integit, & largè diffuso lumine ridet.
Omnia suppeditat porrò Natura, neque ulla
Res animi pacem delibrat tempore in ullo :
At contrà nusquam apparent Acherusia templa ;
Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur,
Sub pedibus quæcunque infrà per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror, quòd sic Natura, tuâ vi,
Tam manifesta patet ex omni parte retecta.

Et quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint ; & quàm variis distantia formis,
Sponte suâ volitent alterno percita motu ;
Quoque modo possint ex his res quæque creari ;

Du ſein de la ſageſſe, tu nous cries que l'univers n'eſt point l'ouvrage des Dieux ; auſſi-tôt les terreurs de la ſuperſtition s'évanouiſſent ; les bornes du monde diſparaiſſent ; je vois l'univers ſe former au milieu du vuide ; je vois la cour des Dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne ſont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que reſpectent les floccons de la neige condenſés par le froid piquant, qu'échauffe ſans ceſſe un air pur, & auxquelles ſourit le brillant Dieu du jour. C'eſt à ces intelligences céleſtes que la Nature prodigue tous ſes biens. Rien ne peut en aucun tems altérer la paix de leurs ames. Ils ne voient point le noir ſéjour de l'Achéron, & la terre ne les empêche point de contempler ſous leurs pieds les ſcenes diverſes qui ſe paſſent dans le vuide. Ces grands objets m'inſpirent une volupté divine, & j'éprouve un ſaint frémiſſement, en conſidérant par quel heureux effort tu as ſçu déchirer le voile dont ſe couvrait la Nature.

Juſqu'ici, Memmius, nous avons examiné les qualités des atomes, leurs différentes figures, les mouvemens réciproques dont ils ſont ſans ceſſe agités, & auxquels tous les êtres doivent leur exiſtence. La ſuite de ce poëme jettera

Haſce ſecundùm res animi natura videtur,
Atque animæ claranda meis jàm verſibus eſſe;
Et metus ille foràs præceps Acheruntis agendus
Funditùs, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia ſuffundens mortis nigrore, neque ullam
Eſſe voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam, quòd ſæpe homines morbos magis eſſe timendos
Infamemque ferunt vitam, quàm Tartara lethi;
Et ſe ſcire animi naturam, ſanguinis eſſe;
Nec prorſum quidquam noſtræ rationis egere:
Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, ſi fert ita fortè voluntas,
Jactari causâ, quàm quòd res ipſa probetur.
Extorres iidem patriâ, longèque fugati
Conſpectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt:
Et, quòcunque tamen miſeri venêre, parentant;
Et nigras mactant pecudes; & Manibus divis
Inferias mittunt; multòque in rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad Religionem.
Quò magis in dubiis hominem ſpectare periclis
Convenit, adverſiſque in rebus noſcere qui ſit,
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo

quelque jour ſur la nature de l'eſprit & de l'ame, & portera les derniers coups aux fantômes de l'Achéron, à ces ſombres chimeres qui empoiſonnent le bonheur dans ſa ſource, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort, & qui ne nous laiſſent jouir d'aucune volupté pure.

Vous trouverez ſans doute des hommes qui vous diront que la douleur & l'infamie ſont plus à craindre que les abymes de la mort, qu'ils n'ignorent pas que l'ame eſt de la nature même du ſang, & qu'ils n'ont pas beſoin des leçons de notre philoſophie. Mais voulez-vous être convaincu que c'eſt le deſir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, & non pas la perſuaſion, qui leur dicte ces diſcours ? Conſidérez ces mêmes hommes bannis de leur patrie, proſcrits de la ſociété, flétris par des accuſations infamantes, en proie aux peines les plus ameres ; ils vivent pourtant ; & en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célebrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils ſacrifient aux Mânes, & l'adverſité réveille encore plus vivement dans leurs eſprits toutes les idées religieuſes. Ce ſont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. La ſecouſſe du malheur chaſſe la vérité de leur ame, fait

Ejiciuntur ; & eripitur perſona, manet res.

Denique avarities, & honorum cæca cupido,
Quæ miſeros homines cogunt tranſcendere fines
Juris, & interdum ſocios ſcelerum atque miniſtros,
Noctes atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes : hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
Turpis enim fama & contemptus & acris egeſtas,
Semota ab dulci vitâ ſtabilique videntur ;
Et quaſi jam lethi portas cunctarier ante :
Unde homines, dum ſe, falſo terrore coacti,
Refugiſſe volunt longè, longèque recêſſe,
Sanguine civili rem conflant ; divitiaſque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes ;
Crudeles gaudent in triſti funere fratris ;
Et conſanguineûm menſas odêre timentque.

Conſimili ratione ab eodem ſæpe timore
Macerat invidia : ante oculos illum eſſe potentem,
Illum aſpectari, claroque incedere honore ;
Ipſi ſe in tenebris volvi cœnoque queruntur.
Intereunt partim ſtatuarum & nóminis ergo :
Et ſæpe uſque adeò, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium luciſque videndæ,

tomber le maſque, & montre l'homme à nu.

Enfin l'avarice & l'aveugle deſir des honneurs, ces paſſions actives, qui forcent l'homme à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'aſſujettiſſent nuit & jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune ; ces poiſons de la ſociété ; c'eſt en grande partie la crainte de la mort qui les verſe dans nos ames. L'ignominie, le mépris & l'indigence paraiſſent incompatibles avec une vie douce & tranquille. On les regarde comme le cortege de la mort. C'eſt pour ſe dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme en proie à ſes fauſſes allarmes, cimente ſa fortune du ſang de ſes concitoyens, accumule des tréſors en accumulant des crimes, ſuit avec joie les funérailles de ſon frere, & redoute les feſtins de ſes parens.

Ceſt la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux. Elle lui répete que les diſtinctions & la puiſſance ſont pour les grands de la terre, & pour lui la fange & l'aviliſſement ; une partie de ces malheureux s'immolent au deſir d'un vain nom & d'une ſtatue. La crainte de la mort inſpire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que ſouvent le déſeſpoir les

Ut ſibi conſciſcant mœrenti pectore lethum :
Obliti fontem curarum hunc eſſe timorem ;
Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï
Rumpere, & in ſummâ pietatem evertere fundo :
Nam jam ſæpe homines patriam, caroſque parentes
Prodiderunt, vitare Acheruſia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt : ſic nos, in luce, timemus
Interdum, nihilò quæ ſunt metuenda magis, quàm
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebraſque, neceſſe eſt,
Non radii ſolis neque lucida tela diei
Diſcutiant, ſed naturæ ſpecies ratioque.

Primùm animum dico, *mentem* quem ſæpe vocamus,
In quo conſilium vitæ regimenque locatum eſt,
Eſſe hominis partem, nihilò minùs ac manus & pes
Atque oculi, partes animantis totius extant.
Quamvis multa quidem Sapientum turba putârunt,
Senſum animi certâ non eſſe in parte locatum :
Verùm habitum quendam vitalem corporis eſſe,

arme contre eux-mêmes. Hélas ! ils ignoraient que la ſource de leurs peines était cette crainte même de la mort ; que c'eſt elle qui perſécute l'innocence, qui briſe les liens de l'amitié, & qui foule aux pieds la nature elle-même. En effet n'a-t-on pas vu ſouvent des hommes trahir leur patrie, leurs parens, leurs devoirs les plus ſaints pour éviter la mort ?

Les enfans s'effrayent de tout pendant la nuit, & nous-mêmes en plein jour, nous ſommes les jouets de terreurs auſſi frivoles. Pour bannir ces allarmes, pour diſſiper ces ténebres, il eſt beſoin non des rayons du ſoleil, ni de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Etabliſſons d'abord, ô Memmius, que l'eſprit humain, ce principe de nos actions, auquel nous donnons ſouvent le nom d'*intelligence*, eſt une partie de nos corps auſſi réelle que les mains, les pieds & les yeux. En vain une foule de Philoſophes nous aſſure que le ſentiment n'a point dans l'homme de ſiege particulier, qu'il n'eſt qu'une habitude vitale du corps, nommée par les Grecs *harmonie*, parce qu'elle anime la

Harmoniam Graii quam dicunt ; quod faciat nos
Vivere cum ſenſu, nullâ cùm in parte ſiet mens.
Ut bona ſæpe valetudo cùm dicitur eſſe
Corporis, & non eſt tamen hæc pars ulla valentis:
Sic animi ſenſum non certâ parte reponunt :
Magnopere in quo mî diverſi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrit,
Cùm tamen ex aliâ lætamur parte latenti ;
Et retro fit, uti contrà ſit ſæpe viciſſim,
Cùm miſer ex animo, lætatur corpore toto :
Non alio pacto, quàm ſi pes cùm dolet ægri,
In nullo caput interea ſit fortè dolore.

Præterea molli ſomno cùm dedita membra,
Effuſumque jacet ſine ſenſu corpus onuſtum ;
Eſt aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitatur, & omnes accipit in ſe
Lætitiæ motus & curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognoſcere poſſis
Eſſe, neque *harmoniam* corpus retinere ſolere ;
Principiò fit uti, detracto corpore multo,
Sæpè tamen nobis in membris vita moretur ;
Atque eadem rursùs, cùm corpora pauca caloris

machine, ſans y occuper un lieu déterminé, & que comme la ſanté eſt une maniere d'être, & non pas une partie de nos corps ; il ne faut pas non plus aſſigner à l'ame un ſiege particulier. Cette opinion s'écarte infiniment de la vérité.

Car nous voyons ſouvent le corps, l'enveloppe extérieure ſouffrir, quand le principe intérieur eſt ſatisfait ; ſouvent au contraire l'ame eſt rongée de maux dans un corps ſain & vigoureux. Ainſi quelquefois les pieds ſentent de la douleur, ſans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'ailleurs, quand nos membres appeſantis ſe livrent au ſommeil, dans ces momens de calme où le corps eſt privé de ſentiment, il y a en nous un autre principe qui éprouve à ſa place, ou le treſſaillement de la joie, ou le tourment de l'inquiétude.

Mais pour vous faire connaître que l'ame reſte dans nos membres, lors même que *l'harmonie* en eſt troublée, conſidérez qu'après la perte d'une partie du corps, le ſentiment anime toujours la machine, tandis que quelques particules de chaleur de moins, ou la ſimple expiration de l'air

Diffugêre, foràſque per os eſt editus aër;
Deſerit extemplò venas, atque oſſa relinquit:
Noſcere ut hinc poſſis, non æquas omnia partes
Corpora habere, neque ex æquo fulcire ſalutem:
Sed magis hæc, venti quæ ſunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur.
Eſt igitur calor ac ventus vitalis in ipſo
Corpore, qui nobis moribundos deſerit artus.

Quapropter, quoniam eſt animi natura reperta
Atque animæ, quaſi pars hominis; redde *harmoniæ*
Nomen ab organico ſaltu delatum Heliconis,
Sive aliunde ipſi porrò traxêre & in illam
Tranſtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat:
Quidquid id eſt, habeant: tu cætera percipe dicta.

Nunc *animum* atque *animam* dico conjuncta teneri
Inter ſe, atque unam naturam conficere ex ſe;
Sed caput eſſe quaſi, & dominari in corpore toto
Conſilium, quod nos *animum mentemque* vocamus;
Idque ſitum mediâ regione in pectoris hæret.
Hîc exſultat enim pavor ac metus: hæc loca circum
Lætitiæ mulcent: hîc ergò mens animuſque eſt,

ſuffit pour chaſſer la vie de nos organes. D'où vous pouvez conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle, ne ſont pas également eſſentielles à notre conſervation; que la chaleur & l'air ſont les principaux ſoutiens de la vie, & les derniers élémens qui ſe retirent de nos membres mourans.

Puiſque vous ne doutez point que l'eſprit & l'ame ne faſſent partie de nos corps, rendez aux Grecs leur mot d'*harmonie*, que le beſoin, ſans doute, leur a fait emprunter du mélodieux Hélicon, ou de quelqu'autre ſource. Qu'ils le gardent pour eux, qu'ils s'en repaiſſent, &, vous, ſuivez le fil de mes raiſonnemens.

Je dis que *l'eſprit* & *l'ame* ſont étroitement unis, & forment une même ſubſtance. Mais le *jugement* eſt, pour ainſi dire, le chef. C'eſt lui qui commande au corps, ſous les noms *d'eſprit* & *d'intelligence*. Il habite au centre de la poitrine. C'eſt là qu'on ſent palpiter la crainte & la terreur. C'eſt là que le plaiſir fait éprouver ſes doux treſſaillemens; c'eſt donc là le ſiege de la ſenſibilité. L'ame, ſubſtance ſubalterne, répandue dans tout le reſte du corps, attend

Cætera pars animæ, per totum diſſita corpus,
Paret, & ad numen mentis momenque movetur;
Idque ſibi ſolum per ſe ſapit & ſibi gaudet,
Cùm neque res animam, neque corpus commovet ulla.
Et quaſi, cùm caput aut oculus, tentante dolore,
Læditur in nobis; non omni concruciamur
Corpore: ſic animus nonnunquam læditur ipſe,
Lætitiâque viget; cùm cætera pars animaï
Per membra atque artus nullâ novitate cietur.
Verùm ubi vehementi magis eſt commota metu mens,
Conſentire animam totam per membra videmus:
Sudores itaque & pallorem exiſtere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, ſonere aures, ſuccidere artus.
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines; facilè ut quivis hinc noſcere poſſit,
Eſſe animam cum animo conjunctam, quæ cùm animi vi
Percuſſa eſt, exin corpus propellit & icit.

Hæc eadem ratio naturam animi, atque animaï
Corpoream docet eſſe: ubi enim propellere membra,
Corripere ex ſomno corpus, mutareque voltum,
Atque hominem totum regere ac verſare videtur:
Quorum nil fieri ſine tactu poſſe videmus;

pour ſe mouvoir le ſignal de l'eſprit. L'eſprit ſeul a le privilege de s'entretenir avec lui-même, & de jouir de ſon être dans les momens où l'ame & le corps n'éprouvent aucune impreſſion. Et de même que la tête ou l'œil peut reſſentir une douleur particuliere, ſans que la machine entiere en ſoit affectée ; ainſi l'eſprit eſt ſouvent abattu par le chagrin, ou animé par la joie, ſans que l'ame change ſa maniere d'être dans nos membres. Mais quand l'eſprit eſt ſaiſi d'une crainte plus violente, nous voyons auſſi-tôt l'ame entiere y prendre part, le corps ſe couvrir de ſueur & de pâleur, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue ſe troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaiſſer, & ſouvent le trépas eſt la ſuite de ces terreurs ſoudaines. Tant eſt intime l'union de l'eſprit & de l'ame, puiſque celle-ci ne frappe le corps que du même coup qu'elle a reçu de l'eſprit.

De cette expérience vous pouvez encore conclure que l'eſprit & l'ame ſont d'une nature corporelle. Car s'ils font mouvoir nos membres, s'ils nous arrachent des bras du ſommeil, s'ils alterent la couleur du viſage, & gouvernent à leur gré l'homme entier ; comme ces opérations

Nec tactum porrò ſine corpore :] nonne fatendum eſt
Corporeâ naturâ animum conſtare animamque ?

Præterea pariter fungi cum corpore, & unà
Conſentire animum nobis in corpore cernis.
Si minùs offendit vitam vis horrida lethi,
Oſſibus ac nervis diſcluſis intùs adacta ;
Attamen inſequitur languor, terræque petitus
Suavis, & in terrâ mentis qui gignitur æſtus,
Interdumque quaſi exſurgendi incerta voluntas.
Ergò corpoream naturam animi eſſe neceſſe eſt :
Corporeis quoniam telis, ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali ſit corpore, & unde
Conſtiterit, pergam rationem reddere dictis.
Principiò eſſe aio perſubtilem, atque minutis
Perquàm corporibus factum conſtare ; id ita eſſe,
Hinc licet advertas animum ut pernoſcere poſſis.
Nil adeò fieri celeri ratione videtur,
Quàm ſi mens fieri proponit & inchoat ipſa.
Ociùs ergò animus, quàm res ſe perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.
At quod mobile tantopere eſt, conſtare rotundis
Perquàm ſeminibus debet perquàmque minutis ;
Momine uti parvo poſſint impulſa moveri.

ſuppoſent un contact, & le contact une ſubſtance corporelle, vous ne pouvez refuſer à l'eſprit & à l'ame la nature de la matiere.

D'ailleurs ne voyez-vous pas l'ame partager les fonctions du corps, & les impreſſions qu'il reçoit ? Si le coup n'eſt point mortel, ſi le choc n'endommage point les os & le tiſſu des nerfs, il en réſulte néanmoins une défaillance générale, un doux abandon des membres, une pente délicieuſe à tomber, ſuivie d'efforts combattus par une volonté indéciſe de ſe relever. La nature de l'ame eſt donc corporelle, puiſque nous lui voyons éprouver toutes les impreſſions du corps.

Mais quels ſont les élémens de cette ame ? De quelle eſpece d'atomes eſt-elle compoſée ? La ſuite va vous l'apprendre. Je dis d'abord qu'elle réſulte de principes très-ſubtils & très-déliés. Vous en conviendrez, ſi vous réfléchiſſez à l'étonnante promptitude avec laquelle l'ame ſe décide & agit. La Nature ne nous montre point de corps plus actifs ; or cette grande mobilité ſuppoſe des élémens arrondis & déliés qui la forcent de céder aux plus légeres impulſions. Si l'eau ſe meut avec facilité, ſi la moindre cauſe la met en agitation, c'eſt qu'elle a des atomes

Namque movetur aqua & tantillo momine fluctat;
Quippe volubilibus parviſque creata figuris:
At contrà mellis conſtantior eſt natura,
Et pigri latices magis, & cunctantior actus;
Hæret enim inter ſe magis omnis materiaï
Copia; nimirum quia non tam lævibus extat
Corporibus, neque tam ſubtilibus atque rotundis.
Namque papaverum, aura poteſt ſuſpenſa leviſque
Cogere, ut ab ſummo tibi diffluat altus acervus;
At contrà lapidum conjectum ſpiclorumque,
Nenu poteſt. Igitur parviſſima corpora quantò
Et læviſſima ſunt, ita mobilitata feruntur:
At contrà quò quæque magis cum corpore magno
Aſperaque inveniuntur, eò ſtabilita magis ſunt.

Nunc igitur, quoniam eſt animi natura reperta
Mobilis egregiè; perquàm conſtare neceſſe eſt
Corporibus parvis & lævibus atque rotundis:
Quæ tibi cognita res in multis, ô bone, rebus
Utilis invenietur, & opportuna cluebit.

Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,
Quàm tenui conſtet texturâ, quàmque loco ſe
Contineat parvo, ſi poſſit conglomerari;
Quod ſimul atque hominem lethi ſecura quies eſt
Indepta, atque animi natura animæque receſſit;
Nil ibi limatum de toto corpore cernas

plus ſubtils & plus diviſés. Au contraire le miel eſt plus tardif, ſa liqueur plus lente, ſon écoulement moins facile, parce que ſes parties ſe lient & s'embarraſſent, étant moins liſſes, moins ſubtiles & moins arrondies. Le ſouffle le plus inſenſible diſſipe en un moment un amas de graines de pavots, mais il ne peut rien ſur un monceau de pierres, ou ſur un faiſceau de lances. La mobilité des corps eſt donc proportionnée à leur petiteſſe & au poli de leur ſurface ; & ils ont d'autant plus de conſiſtance, que leurs élémens ſont plus groſſiers & plus anguleux.

Ainſi l'ame, cette ſubſtance ſi mobile, doit être formée des atomes les plus petits, les plus liſſes & les plus arrondis. Vous ſentirez plus d'une fois, Memmius, l'importance & l'utilité de ce principe.

Une autre expérience vous convaincra de la nature de cet inviſible agent, de la fineſſe de ſon tiſſu, du peu d'eſpace qu'il occuperait, ſi l'on pouvait le condenſer. Quand l'homme, après la retraite de l'eſprit & de l'ame, jouit du repos de la mort, les membres ne perdent

Ad ſpeciem, nihil ad pondus: mors omnia præſtat,
Vitalem præter ſenſum calidumque vaporem.
Ergò animam totam perparvis eſſe neceſſe eſt
Seminibus, nexam per venas, viſcera, nervos:
Quatinus omnis ubi è toto jam corpore ceſſit,
Extima membrorum circum-cæſura tamen ſe
Incolumem præſtat, nec deſit ponderis hilum:
Quod genus eſt Bacchi cùm flos evanuit; aut cùm
Spiritus unguenti ſuavis diffugit in auras;
Aut aliquo cùm jam ſuccus de corpore ceſſit;
Nil oculis tamen eſſe minor res ipſa videtur
Propterea, neque detractum de pondere quidquam:
Nimirum, quia multa minutaque ſemina ſuccos
Efficiunt, & odorem in toto corpore rerum.
Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque,
Scire licet perquàm pauxillis eſſe creatam
Seminibus; quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc ſimplex nobis natura putanda eſt:
Tenuis enim quædam moribundos deſerit aura,
Miſta vapore; vapor porrò trahit aëra ſecum;
Nec calor eſt quiſquam, cui non ſit miſtus & aër:
Rara quòd ejus enim conſtat natura, neceſſe eſt
Aëris inter eum primordia multa cieri.
Jam triplex animi eſt igitur natura reperta.

rien ni de leur forme ni de leur poids. La mort, en ôtant le ſentiment & la chaleur, ne touche point au reſte. Ainſi cette précieuſe ſubſtance que la nature a liée à nos veines, à nos nerfs, à nos viſceres, eſt compoſée de molécules infiniment petites ; puiſque ſa ſortie ne cauſe aucune diminution, ni dans la ſurface, ni dans la maſſe des corps. Ainſi le vin après avoir perdu ſon eſprit, les parfums après avoir diſſipé leur odeur, les corps ſavoureux épuiſés de ſucs, ne paraiſſent ni moindres à la vue, ni plus légers au poids ; parce que les ſucs & les odeurs ne ſont que les parties les plus ſubtiles des corps. Je le répete donc. L'eſprit & l'ame ſont les atomes les plus légers de la machine, puiſqu'en la quittant, ils n'ôtent rien à ſon poids.

Ne croyez pas cependant que l'ame ſoit une ſubſtance ſimple. Les mourans exhalent un ſouffle léger mêlé de chaleur. La chaleur ne peut exiſter ſans air, parce que ſes parties n'étant pas étroitement liées, il eſt impoſſible qu'il ne ſe gliſſe quelques molécules d'air dans les interſtices. Voilà donc déjà trois élémens de l'ame de trouvés.

Nec tamen hæc ſat ſunt ad ſenſum cuncta creandum :
Nil horum quoniam recipit mens poſſe creare
Senſiferos motus, quædam qui mente volutent.
Quarta quoque his igitur quædam natura neceſſe eſt
Attribuatur : ea eſt omninò nominis expers ;
Quâ neque mobilius quidquam, neque tenuius extat,
Nec magis è parvis aut lævibus ex elementis ;
Senſiferos motus quæ didit prima per artus :
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris ;
Indè calor motus, & venti cæca poteſtas
Accipit ; indè aër ; indè omnia mobilitantur ;
Tum quatitur ſanguis ; tum viſcera perſentiſcunt
Omnia ; poſtremò datur oſſibus atque medullis
Sive voluptas eſt, ſive eſt contrarius ardor.

Nec temerè huc dolor uſque poteſt penetrare, neque acre
Permanare malum, quin omnia perturbentur ;
Uſque adeò ut vitæ deſit locus atque animaï
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
Sed plerumque fit in ſummo quaſi corpore finis
Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

Nunc ea quo pacto inter ſeſe miſta, quibuſque

Mais ce n'en eſt pas encore aſſez pour produire le ſentiment ; & l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puiſſe créer ces mouvemens de ſenſation qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatrieme principe. Nous en ignorons abſolument le nom : mais rien n'égale la mobilité, la fineſſe & le poli de ſes élémens. C'eſt cet agent inconnu qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie. Il doit à la petiteſſe de ſes atomes d'être mis le premier en agitation. Auſſi-tôt le mouvement ſe communique à la chaleur, au ſouffle & à l'air. Alors toute la machine eſt en action. Alors le ſang bat dans nos veines, les viſceres deviennent ſenſibles, les os & la moëlle éprouvent l'impreſſion du plaiſir ou de la douleur.

Mais la douleur, ni aucun mal violent ne peut pénétrer juſqu'à ce quatrieme élément, ſans cauſer dans toute la machine un déſordre tel, que la vie ne trouve plus d'aſyle, & que l'ame décompoſée ſe ſauve du corps par toutes les iſſues. Heureuſement la plûpart de ces chocs deſtructeurs bornent leur impreſſion à la ſurface de nos corps ; précaution de la Nature à laquelle nous devons notre conſervation.

Maintenant, ô Memmius, par quel lien ſe

Compta modis vigeant, rationem reddere aventem
Abſtrahit invitum patrii ſermonis egeſtas:
Sed tamen, ut potero ſummatim attingere, tangam.
Inter enim curſant primordia principiorum
Motibus inter ſe; nihil ut ſecernier unum
Poſſit, nec ſpatio fieri diviſa poteſtas:
Sed quaſi multæ vis unius corporis extant.
Quod genus, in quovis animantum viſcere volgò
Eſt odor & quidam calor & ſapor; & tamen ex his
Omnibus eſt unum perfectum corporis augmen.
Sic calor atque aër & venti cæca poteſtas
Miſta, creant unam naturam, & mobilis illa
Vis, initum motûs ab ſe quæ dividit ollis,
Senſifer unde oritur primùm per viſcera motus.
Nam penitùs prorſum latet hæc natura ſubeſtque;
Nec magis hâc infrà quidquam eſt in corpore noſtro;
Atque anima eſt animæ proporrò totius ipſa:
Quod genus in noſtris membris & corpore toto,
Miſta latens animi vis eſt animæque poteſtas;
Corporibus quia de parvis pauciſque creata eſt:
Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
Corporibus, latet; atque Animaï totius ipſa
Proporrò eſt anima, & dominatur corpore toto:
Conſimili ratione neceſſe eſt ventus & aër,

Et

cret, par quel mêlange intérieur, ces quatre élémens peuvent-ils ſe combiner & faire un tout ſenſible ? La diſette de notre langue m'interdit ces détails ; je me borne donc à vous en tracer de mon mieux une légere eſquiſſe. Les atomes de ces quatre principes, mêlés enſemble, ſe meuvent de concert, ſans pouvoir jamais ſe ſéparer, ni exercer leurs facultés à part, mais comme diverſes puiſſances d'un ſeul & même tout ; & comme dans les viſceres des animaux on diſtingue à la fois une odeur, une couleur, & une ſaveur propre ; quoique de la réunion de ces trois qualités réſulte une ſeule & même ſubſtance : ainſi la chaleur, l'air & le ſouffle, cet agent ſecret forment un même tout, conjointement avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement, & qui fait naître le ſentiment dans toute la machine. C'eſt au centre de nos corps qu'eſt caché cet agent principal. Nous n'avons point de parties plus intimes ; c'eſt l'ame de notre ame : & de même que l'eſprit & l'ame ſe mêlent en ſecret dans nos membres ; parce qu'ils ſont formés d'un petit nombre d'atômes déliés : de même ce principe qui n'a pas de nom, & qui doit ſon exiſtence à des corpuſcules très-ſubtils, eſt caché au fonds de nous-mêmes, où il eſt tout à la fois, je le répete, & l'ame de notre ame, & le mobile de nos corps. Le ſouffle,

Et calor inter ſe vigeant, commiſta per artus ;
Atque aliis aliud ſubſit magis emineatque,
Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum ;
Ne calor ac ventus ſeorſum, ſeorſumque poteſtas
Aëris interimant ſenſum diductaque ſolvant.

Eſt etiam calor ille animo, quem ſumit in irâ ;
Cùm ferviſcit, & ex oculis micat acribus ardor :
Eſt & frigida multa comes formidinis aura,
Quæ ciet horrorem in membris, & concitet artus :
Eſt etiam quoque pacati ſtatus aëris ille,
Pectore tranquillo qui fit voltuque ſereno :
Sed calidi plus eſt illis, quibus acria corda,
Iracundaque mens facilè efferviſcit in irâ :
Quo genere in primis vis eſt violenta leonum,
Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes
Nec capere irarum fluctus in pectore poſſunt.
At ventoſa magis cervorum frigida mens eſt,
Et gelidas citiùs per viſcera concitat auras,
Quæ tremulum faciunt membris exiſtere motum.
At natura boum placido magis aëre vivit,
Nec nimis irai fax unquam ſubdita percit
Fumida ſuffundens cæcæ caliginis umbras,

l'air & la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres qu'à l'aide d'un pareil mêlange ; & bien que chacun de ces élémens puiſſe dominer ſur les autres, ou en être dominé, leur aſſemblage n'en doit pas moins former un ſeul tout. S'ils agiſſent à part, c'en eſt fait du ſentiment ; leur ſéparation rompt tous les liens de la vie.

Néanmoins ils ont chacun leurs fonctions particulieres. C'eſt la chaleur qui allume la colere, qui fait bouillonner le ſang, & étinceller les yeux. Le ſouffle, vapeur froide, accompagne la crainte, fait friſſonner & treſſaillir les membres. Enfin c'eſt à l'air le plus tempéré des quatre principes, que nous devons cet état paiſible de l'ame, qui répand la ſérénité ſur le viſage. La chaleur domine dans les cœurs bouillans, coleres, faciles à s'allumer. Tel eſt ſur-tout le lion, quadrupede fougueux, dont les flancs ſont émus & gonflés ſans ceſſe par d'affreux rugiſſemens, & dont la poitrine ne peut contenir les tranſports furieux. C'eſt le vent qui glace l'ame des cerfs, qui fait circuler rapidement dans leurs viſceres un air froid, & qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré. Son ame inacceſſible aux feux de la colere, & aux traits de la crainte, n'eſt jamais ni offuſquée par de noires vapeurs, ni en-

Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris:
Inter utroſque ſita eſt, cervos ſævoſque leones.

Sic hominum genus eſt: quamvis doctrina politos
Conſtituat pariter quoſdam; tamen illa reliquit
Naturæ cujuſque animæ veſtigia prima:
Nec radicitùs evelli mala poſſe putandum eſt;
Quin procliviùs hic iras decurrat ad acres,
Ille meru citiùs paulò tentetur; at ille
Tertius accipiat quædam clementiùs æquo:
Inque aliis rebus multis differre neceſſe eſt
Naturas hominum varias moreſque ſequaces:
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere cauſas;
Nec reperire figurarum tot nomina, quot ſunt
Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.
Illud in his rebus videor firmare poteſſe;
Uſque adeò naturarum veſtigia linqui
Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis;
Ut nihil impediat dignam Diis degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni;
Ipſaque corporis eſt cuſtos, & cauſa ſalutis.
Nam communibus inter ſe radicibus hærent;
Nec ſine pernicie divelli poſſe videntur.
Quod genus è thuris glebis evellere odorem
Haud facile eſt, quin intereat natura quoque ejus:

gourdie par un froid pénétrant. Elle tient le milieu entre celles du lion cruel & du cerf timide.

Il en eſt de même des hommes. L'éducation, en perfectionnant quelques ames, ne peut effacer ces traits dominans que la main de la Nature elle-même y a gravés. N'eſpérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de ſon penchant à la colere, celui-là de ſa timidité, un autre de cette faibleſſe qui le rend en quelques circonſtances plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences eſſentielles dans les caracteres, comme dans les mœurs qui en ſont la ſuite. Je ne puis maintenant en développer les cauſes ſecretes, ni trouver aſſez de noms pour les figures des principes d'où réſulte cette diverſité; mais je crois pouvoir aſſurer que l'étude & la réflexion, ſans faire diſparaître ces traces primitives, les affaibliſſent à un tel point, que rien ne nous empêche d'aſpirer à l'heureux calme dont jouiſſent les immortels.

Notre corps eſt donc l'enveloppe de l'ame, qui de ſon côté en eſt la gardienne & la protectrice : ce ſont deux arbres qui tiennent aux mêmes racines, deux ſubſtances qu'on ne peut ſéparer ſans les détruire. Il eſt impoſſible d'ôter à l'encens ſon odeur, ſans détruire en même-

Sic animi atque animæ naturam corpore toto
Extrahere haud facile eſt, quin omnia diſſolvantur :
Implexis ita principiis, ab origine primâ,
Inter ſe fiunt, conſorti prædita vitâ :
Nec ſine vi quidquam alterius ſibi poſſe videtur
Corporis, atque animi ſeorſum ſentire poteſtas ;
Sed communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accenſus nobis per viſcera ſenſus.

Præterea corpus per ſe nec gignitur unquam,
Nec creſcit, nec poſt mortem durare videtur :
Non enim, ut humor aquæ dimittit ſæpe vaporem,
Qui datus eſt ; neque ab hâc causâ convellitur ipſe,
Sed manet incolumis : non, inquam, ſic animaï
Diſcidium poſſunt artus perferre relicti :
Sed penitùs pereunt convolſi conque putreſcunt :
Ex ineunte ævo ſic corporis atque animaï
Mutua vitales diſcunt contagia motus ;
Maternis etiam in membris, alvoque repoſto
Diſcidium ut nequeat fieri ſine peſte maloque :
Ut videas, quoniam conjuncta eſt cauſa ſalutis,
Conjunctam quoque naturam conſiſtere eorum.

Quod ſupereſt, ſi quis corpus ſentire renutat,
Atque animam credit permiſtam corpore toto
Suſcipere hunc motum, quem *Senſum* nominitamus ;

tems ſa nature. Vous ne pouvez non plus arracher l'ame & l'eſprit du corps, ſans la diſſolution des deux ſubſtances. La Nature a lié intimement leurs principes, dès le premier moment de leur formation, & les a ſoumis à la même deſtinée. Ils ne peuvent ni agir, ni ſentir ſans le ſecours l'un de l'autre; & c'eſt la réunion de leurs mouvemens, qui allume en nous le flambeau de la vie.

En effet le corps ne naît point ſans l'ame; il ne croît point ſans elle; il ne peut lui ſurvivre. Les particules de feu dont ſe pénetre l'eau bouillante peuvent s'évaporer ſans que l'eau elle-même ſe décompoſe pour cela. Mais les membres délaiſſés ne peuvent ſoutenir le départ de l'ame; leur tiſſu ſe briſe & ſe putréfie. Exercées dès l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie, ces deux ſubſtances ſont unies ſi intimement, que, dans le ſein maternel même, elles ne peuvent ſe ſéparer, ſans périr. Et quand leurs conſervations réciproques ſont ainſi liées, ſoutiendrez-vous que leurs natures ne le ſont pas?

Ainſi refuſer le ſentiment au corps, pour en revêtir l'ame qui eſt répandue dans nos membres, c'eſt combattre l'évidence. Comment démontrer

Vel manifeſtas res contra veraſque repugnat?
Quid ſit enim corpus ſentire, quis afferet unquam,
Si nòn ipſa palam quod res dedit ac docuit nos?
At, dimiſsâ animâ, corpus caret undique ſenſu:
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo;
Multaque præterea perdit, cùm expellitur ævo.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere poſſe;
Sed per eos animum ut foribus ſpectare recluſis;
Deſipere eſt; contrà cùm ſenſus dicat eorum:
Senſus enim trahit atque acies detrudit ad ipſas;
Fulgida præſertim cùm cernere ſæpe nequimus,
Lumina luminibus quia nobis præpediuntur:
Quod foribus non fit; neque enim, quà cernimus ipſi,
Oſtia ſuſcipiunt ullum recluſa laborem.
Præterea, ſi pro foribus ſunt lumina noſtra;
Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
Cernere res animus, ſublatis poſtibus ipſis.

Illud in his rebus nequaquam ſumere poſſis;
Democriti quod ſancta viri ſententia ponit;
Corporis atque animi primordia ſingula primis
Appoſita alternis variare, ac nectere membra:
Nam cùm multò ſint animai elementa minora,
Quàm quibus è corpus nobis & viſcera conſtant;
Tum numero quoque concedunt, & rara per artus

la ſenſibilité du corps, ſinon par ſon union intime avec l'ame que nous venons d'établir ? Mais après la retraite de l'ame, le corps demeure privé de ſentiment. C'eſt qu'ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choſes qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enleve encore beaucoup d'autres.

Prétendre que les yeux ne voient point, qu'ils ne ſont que des ouvertures à travers leſquelles l'ame apperçoit les objets, c'eſt une folie que dément la nature même de notre ſens. Le ſens pompe & ramaſſe les ſimulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les objets éclatans, quand une lumiere trop vive trouble ſes fonctions, il faudra donc dire que les portes, par où nous regardons, éprouvent des ſenſations pénibles ? Mais en admettant votre ſuppoſition, l'ame verra encore mieux, ſi on la débarraſſe des yeux, de ces portes qui la gênent.

Mais ne croyez pas avec le ſage Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame, & que ce mêlange alternatif ſoit le lien de nos organes. Car ſi les principes de l'ame ſont plus déliés que ceux du corps & des viſceres, ils ſont auſſi en plus petit nombre. La Nature les a ſemés avec économie ; & tout ce que vous ſeriez

Diſſita ſunt; duntaxat ut hoc promittere poſſis,
Quantula prima queant nobis injecta ciere
Corpora ſenſiferos motus in corpore, tanta
Intervalla tenere exordia prima animaï:
Nam neque pulveris interdum ſentimus adhæſum
Corpore; nec membris incuſſam inſidere cretam;
Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
Obvia ſentimus, quandò obretimur euntes;
Nec ſupra caput ejuſdem cecidiſſe vietam
Veſtem, nec plumas avium, pappoſque volantes,
Qui nimiâ levitate cadunt plerumque gravatim;
Nec repentis itum cujuſviſcunque animantis
Sentimus; nec priva pedum veſtigia quæque,
Corpore quæ in noſtro culices, & cætera ponunt:
Uſque adeo priùs eſt in nobis multa ciendum
Semina, corporibus noſtris immiſta per artus,
Quam primordia ſentiſcant concuſſa animaï;
Et quam intervallis tantis tuditantia poſſint
Concurſare, coire, & diſſultare viciſſim.

Et magis eſt animus vitaï clauſtra coercens,
Et dominantior ad vitam, quàm vis animaï:
Nam ſine mente animoque nequit reſidere per artus,
Temporis exiguam partem pars ulla animaï;

en droit d'aſſurer, c'eſt qu'entre les plus petits des premiers corps, autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la ſenſation, autant il y a de parties d'ame diſſéminées dans nos membres. En effet nous ne ſentons point la pouſſiere qui s'attache à nos membres, ni le fard appliqué ſur notre peau, ni la roſee de la nuit, ni les fils de l'araignée, ces lacs imperceptibles qui nous enveloppent en marchant, ni la vieille dépouille que le même inſecte laiſſe tomber ſur nos têtes, ni les plumes des oiſeaux, ni cette eſpece de coton que produit le chardon, & qui, après avoir flotté dans l'air, s'abaiſſe lentement à cauſe de ſon extrême légéreté, ni la marche de l'inſecte qui rampe, ni enfin la trace diſtincte des pieds du moucheron, ou des autres animalcules qui ſe promenent ſur nos membres. Il eſt donc néceſſaire qu'un certain nombre d'élémens du corps ſoient ébranlés, avant que les atomes de l'ame, placés à des diſtances ſi conſidérables, puiſſent ſentir l'impreſſion, ſe réunir, ſe choquer & ſe rejetter réciproquement.

Au reſte, l'eſprit eſt le principal ſoutien de la vie; notre conſervation dépend plus de lui que de l'ame. En effet, l'ame ne peut reſter un ſeul inſtant dans nos membres ſans l'eſprit & le jugement; elle ſe diſſipe juſqu'à la moindre par-

Sed comes insequitur facilè, & discedit in auras,
Et gelidos artus in lethi frigore linquit.
At manet in vitâ, cui mens animusque remansit;
Quamvis est circum-cæsis lacer undique membris
Truncus, ademptâ animâ circùm, membrisque remotis,
Vivit, & ætherias vitales suscipit auras;
Si non omnimodis, at magnâ parte animaï
Privatus, tamen in vitâ cunctatur, & hæret.
Ut, lacerato oculo circùm, si pupula mansit
Incolumis, stat cernendi vivata potestas;
Dummodò ne totum corrumpas luminis orbem,
Sed circumcidas aciem, solamque relinquas;
Id quoque enim sine pernicie confiet eorum:
At si tantula pars oculi media illa peresa est,
Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
Occidit extemplò lumen, tenebræque sequuntur:
Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

Nunc age, natīvos animantibus, & mortales
Esse animos animasque leves ut noscere possis;
Conquisita diu, dulcique reperta labore,
Digna tuâ pergam disponere carmina vitâ.
Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;

ticule ; elle ſuit ſon guide dans les airs, & ne laiſſe aux membres flétris que le froid de la mort. Mais l'homme reſte vivant, tant qu'il conſerve l'eſprit & le jugement ; ſon corps pourra être mutilé, & perdre en partie ſon ame & ſes membres ; ce tronc informe reſpirera toujours, & conſervera le ſentiment : ſi vous ne le dépouillez pas de ſon ame toute entiere, quelque faible portion que vous en laiſſiez ſubſiſter, ce ſera un lien ſuffiſant par lequel il tiendra encore à la vie. Ainſi quand même les parties qui environnent l'œil ſeraient déchirées, ſi la prunelle demeure intacte, la faculté de voir ſe conſerve dans toute ſa vigueur ; pourvu que la ſphere entiere de l'organe ne ſoit pas affectée, coupez les parties voiſines, & laiſſez la prunelle iſolée, la vue ne ſera point en danger. Mais ſi vous endommagez le centre de l'organe qui n'eſt qu'une ſi petite partie de l'œil, quand même le reſte de l'orbite ſerait pur & tranſparent, la lumiere s'éteint tout-à-coup, & les ténebres lui ſuccedent. Telles ſont les loix invariables de l'union de l'eſprit & de l'ame.

Apprenez maintenant, ô Memmius, que l'eſprit & l'ame naiſſent & meurent avec le corps ; ſujet digne de vous occuper ; heureux fruit d'une longue recherche. Mais comme ces deux ſubſtances, à cauſe de leur intime union, n'en for-

Atque animam, verbi causâ, cùm dicere pergam,
Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas
Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principiò, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui; multòque minoribus esse
Principiis factam, quam liquidus humor aquaï est,
Aut nebula, aut fumus: nam longè mobilitate
Præstat, & à tenui causâ magis icta movetur:
Quippe ubi imaginibus fumi, nebulæque movetur:
Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
Exhalare vapore altaria, ferreque fumum:
(Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.)
Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
Diffluere humorem, & laticem discedere cernis;
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras:
Crede animam quoque diffundi, multòque perire
Ociùs, & citiùs dissolvi corpora prima,
Cùm semel omnibus è membris ablata recessit:
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
Cùm cohibere nequit conquassatum ex aliquâ re,
Ac rarefactum, detracto sanguine venis:
Aëre quî credas posse hanc cohiberier ullo,
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit?

ment qu'une ſeule, réuniſſez-les ſous la même dénomination ; & ce que je dirai de la mortalité de l'une, n'oubliez pas de l'appliquer à l'autre.

L'ame, comme je vous l'ai enſeigné, eſt formée de molécules imperceptibles, beaucoup plus déliées que les élémens de l'eau, des nuages & de la fumée, puiſqu'elle ſe meut avec plus de viteſſe & de facilité, & que les ſimulacres des nuages & de la fumée agiſſent eux-mêmes ſur elle : la vapeur des autels, & la fumée des ſacrifices que nous voyons en ſonge, (ne ſont, comme on n'en peut douter, que les ſimulacres de ces objets.) Or, ſi l'onde s'échappe de toute part d'un vaſe mis en pieces, ſi les nuages & la fumée ſe diſſipent dans les airs, doutez-vous que l'ame ſéparée des membres ne s'évapore de même après ſa retraite, que ſa ſubſtance ne périſſe encore plus promptement, que ſes principes ne ſe diſſolvent en beaucoup moins de tems ? Et quand le corps, qui eſt, pour ainſi dire, le vaiſſeau de l'ame, décompoſé par une attaque mortelle, ou raréfié par la perte du ſang, n'eſt plus capable d'arrêter ſa fuite, ſera-t-elle retenue par l'air, fluide moins denſe & plus facile à pénétrer ?

Præterea, gigni pariter cum corpore, & una
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore : ſic animi ſequitur ſententia tenuis :
Indè, ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis :
Poſt ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus ;
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque :
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergò diſſolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumus in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
Creſcere, &, ut docui, ſimul ævo feſſa fatiſcit.

Huc accedit uti videmus, corpus ut ipſum
Suſcipere immanes morbos durumque dolorem :
Sic animum curas acres luctumque metumque :
Quare participem lethi quoque convenit eſſe.

Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur ;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque ſoporem, oculis nutuque cadenti :
Unde neque exaudit voces, neque noſcere vultus

D'ailleurs, nous la voyons naître avec le corps, croître & vieillir avec lui. Dans l'enfance, une machine frêle & délicate ſert de berceau à un eſprit auſſi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres mûrit auſſi l'intelligence, & augmente la vigueur de l'ame. Enſuite, quand l'effort puiſſant des années a courbé le corps, émouſſé les organes, & épuiſé les forces, le jugement chancelle, & l'eſprit s'embarraſſe comme la langue. Enfin tous les reſſorts de la machine manquent à la fois. N'eſt-il pas naturel que l'ame ſe décompoſe alors, & ſe diſſipe comme une fumée dans les airs, puiſque nous la voyons comme le corps naître, s'accroître, & ſuccomber à la fatigue des ans ?

Ajoutez que l'eſprit étant tourmenté par les ſoucis, la triſteſſe & l'effroi, comme le corps par la douleur & la maladie, doit, comme lui, participer à la mort.

Ne voyons-nous pas même ſouvent dans les maladies du corps, la raiſon s'égarer, la démence & le délire s'emparer de l'ame ? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un aſſoupiſſement profond & éternel. Les yeux ſe ferment, la tête n'a plus de ſoutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les

Illorum potis eſt, ad vitam qui revocantes
Circumſtant, lacrymis rorantes ora genaſque :
Quare animum quoque diſſolvi fateare neceſſe eſt :
Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.
Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque eſt :
Multorum exitio perdocti quod ſumus antè.

Denique cur hominem cùm vini vis penetravit
Acris, & in venas diſceſſit ditus ardor,
Conſequitur gravitas membrorum ? præpediuntur
Crura vacillanti ? tardeſcit lingua ? madet mens ?
Nant oculi ? clamor, ſingultus, jurgia gliſcunt ?
Et jam cætera de genere hoc quæcunque ſequuntur ?
Cur ea ſunt, niſi quòd vehemens violentia vini
Conturbare animam conſuevit corpore in ipſo ?
At quæcunque queunt conturbari inque pediri,
Significant, paulò ſi durior inſinuârit
Cauſa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

Quin etiam, ſubitâ vi morbi ſæpe coactus,
Ante oculos aliquis noſtros, ut fulminis ictu,
Concidit, & ſpumas agit, ingemit, & tremit artus,

traits de ſes parens en larmes qui entourent ſon lit, & s'efforcent de réveiller en lui le ſentiment. Puiſque la contagion du mal gagne ainſi l'ame, doutez-vous qu'elle ne ſoit auſſi ſujette à la diſſolution ? Une expérience trop ſouvent répétée, ne vous a-t-elle pas appris que *la douleur & la maladie ſont les deux miniſtres de la mort ?*

Enfin lorſque le vin, cette liqueur active, s'eſt rendu maître de l'homme, & a fait couler ſon feu dans ſes veines brûlantes, pourquoi ſes membres ſont-ils peſans ? ſa démarche incertaine ? ſes pas chancelans ? ſa langue embarraſſée ? ſon ame noyée ? ſes yeux flottans ? Pourquoi ces clameurs ? ces hoquets impurs ? ces querelles & ces diſputes ? enfin tous les déſordres que l'ivreſſe traîne à ſa ſuite ? Que ſignifient-ils ? ſinon que la force du vin attaque l'ame elle-même au fond de nos corps. Or, toute ſubſtance qui peut être troublée & altérée, ſera néceſſairement détruite & privée de l'immortalité, ſi l'on ſuppoſe une cauſe plus forte à l'action de laquelle elle ſoit expoſée.

Mais voici un autre ſpectacle : c'eſt un malheureux, attaqué d'un mal ſubit, qui tombe tout-à-coup à vos pieds, comme frappé de la foudre ; dont la bouche écume, dont la poitrine

Deſipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
Inconſtanter & in jactando membra fatigat :
Nimirum, quia vis morbi diſtracta per artus
Turbat agens animam, ſpumans ut in æquore ſalſo
Ventorum validis ferveſcit viribus unda :
Exprimitur porrò gemitus, quia membra dolore
Afficiuntur, & omninò quòd ſemina vocis
Ejiciuntur, & ore foràs glomerata feruntur,
Quà quaſi conſuêrunt, & ſunt munita viaï :
Deſipientia fit, quia vis animi atque animaï
Conturbatur, &, ut docui, diviſa ſeorſum
Disjectatur, eodem illo diſtracta veneno.
Indè, ubi jam morbi ſe flexit cauſa, reditque
In latebras ater corrupti corporis humor ;
Tum quaſi talipedans primùm conſurgit, & omnes
Paulatim redit in ſenſus, animamque receptat.
Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipſo
Jactetur, miſeriſque modis diſtracta laboret ;
Cur eandem credis ſine corpore, in aëre aperto,
Cum validis ventis, ætatem degere poſſe ?

Et quoniam mentem ſanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, & flecti, medicinâ poſſe videmus :
Id quoque præſagit mortalem vivere mentem :

gémit, dont les membres palpitent. C'eſt un frénétique qui ſe roidit, qui ſe débat, qui ſe met hors d'haleine, tant il ſe tourmente, s'épuiſe & s'agite en tout ſens; c'eſt que la violence du mal répandue dans les membres, pénetre juſqu'à l'ame, & la trouble, comme le ſouffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumans de la mer. Ces gémiſſemens qui vous attendriſſent, c'eſt la douleur qui les arrache; c'eſt que tous les élémens de la voix, chaſſés à la fois, ſe précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert, & que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'eſprit & de l'ame, qui ſéparés par la violence du mal exercent en déſordre leurs facultés. Mais quand les humeurs qui cauſaient la maladie ont repris un autre cours; quand le noir poiſon eſt rentré dans ſes réſervoirs cachés, le malheureux ſe releve d'abord en chancelant, & recouvre peu-à-peu l'uſage des ſens & de la raiſon. Voilà les maladies auxquelles l'ame eſt en proie dans le corps même. Pouvez-vous donc croire que ſortie de ce corps, elle ſubſiſte dans l'air au milieu des vents & des orages?

D'ailleurs, puiſque nous voyons l'ame ſe guérir comme un corps malade, & ſe rétablir avec les ſecours de la médecine, n'eſt-ce pas une nou-

Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum
eſt,
Aut aliud prorſum de ſummâ detrahere illum,
Commutare animum quicunque adoritur, & inſit,
Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :
At neque transferri ſibi partes, nec tribui vult,
Immortale quod eſt quidquam, neque defluere
hilum.
Nam quodcunque ſuis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors eſt illius, quod fuit antè.
Ergò animus ſive ægreſcit, mortalia ſigna
Mittit, uti docui, ſeu flectitur à medicinâ :
Uſque adeò falſæ rationi vera videtur
Res occurere, & effugium præcludere cunti,
Ancipitique refutatu convincere falſum !

Denique ſæpe hominem paulatim cernimus
ire,
Et membratim vitalem deperdere ſenſum :
In pedibus primùm digitos livеſcere & ungues ;
Indè pedes & crura mori ; poſt indè per artus
Ire alios tractim gelidi veſtigia lethi.
Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec
uno
Tempore ſincera exiſtit ; mortalis habenda eſt.
Quòd ſi fortè putas ipſam ſe poſſe per artus
Introrſum trahere & partes conducere in unum,
Atque ideò cunctis ſenſum deducere membris ;

velle preuve de ſa mortalité ? En effet il en eſt de l'ame, comme de toutes les ſubſtances connues. Vous ne pouvez changer ſon état, qu'en lui ajoutant des parties, en lui en ôtant, ou en les tranſpoſant. Mais une ſubſtance immortelle ne ſouffre point qu'on change l'ordre, qu'on accroiſſe ou qu'on diminue le nombre de ſes élémens ; parce que tout être qui franchit les bornes de ſon eſſence par voie de tranſmutation, ceſſe auſſi-tôt d'être ce qu'il était. Ainſi l'ame, ſoit dans la maladie, ſoit dans la convaleſcence vous donne des ſignes de mortalité. Ainſi la vérité heurte de front l'erreur, lui interdit tout ſubterfuge, & par des raiſonnemens ſans replique triomphe de ſes vains ſophiſmes.

Enfin nous voyons quelquefois des hommes s'éteindre par degrés, & leurs membres perdre l'un après l'autre le ſentiment. D'abord les ongles & les doigts des pieds deviennent livides ; enſuite la mort gagne les pieds, les jambes, & laiſſe ſes traces ſur toutes les autres parties qu'elle parcourt ſucceſſivement. Puiſque l'ame eſt alors diviſée, & n'exiſte pas toute entiere à la fois, nous devons la regarder comme mortelle. Si vous dites qu'en ſe ramaſſant intérieurement, en ramenant à elle ſes parties diſſéminées, elle peut concentrer en elle-même le ſentiment

At locus ille tamen, quò copia tanta animaï
Cogitur, in ſenſu debet majore videri.
Qui quoniam nuſquam eſt; nimirum, ut dixi-
mus antè,
Dilaniata foràs diſpergitur; interit ergò.
Quin etiam, ſi jam lîbeat concedere falſum,
Et dare, poſſe animam glomerari in corpore
eorum,
Lumina qui linquunt moribundi particulatim;
Mortalem tamen eſſe animam fateare neceſſe eſt:
Nec refert, utrùm pereat diſperſa per auras,
An contractis in ſe partibus obbruteſcat;
Quandò hominem totum magis ac magis undi-
que ſenſus
Deficit, & vitæ minùs, & minùs undique reſtat.

Et quoniam mens eſt hominis pars una, locoque
Fixa manet certo, velut aures atque oculi ſunt,
Atque alii ſenſus, qui vitam cunque gubernant:
Et veluti manus atque oculus nareſve, ſeorſum
Secreta à nobis nequeant ſentire, neque eſſe:
Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi:
Sic animus per ſe non quit, ſine corpore, & ipſo
Eſſe homine, illius quaſi quod vas eſſe videtur;
Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
Fingere; quandoquidem connexus corpori adhæ-
ret.

Denique corporis atque animi vivata poteſtas
Inter

particulier de chaque membre, il ſemble que le lieu où ſe raſſemble cette foule d'atomes animés, devrait être doué d'un ſentiment bien exquis. Or, puiſqu'on n'apperçoit rien de ſemblable, il faut, comme nous l'avons déja dit, que l'ame arrachée à elle-même ſe diſſipe au dehors, c'eſt-à-dire, qu'elle périſſe. Mais en vous accordant même votre fauſſe ſuppoſition, qu'elle rapproche ſes parties quand on meurt par dégrés, ſa mortalité n'en ſerait pas moins certaine. Qu'importe qu'elle ſe diſſipe dans les airs en périſſant, ou qu'elle s'étouffe en maſſe, puiſque nous voyons le ſentiment s'éteindre, & la vie ſe perdre par degrés ?

D'ailleurs, l'ame étant une partie du corps, y occupant une place déterminée, ainſi que les oreilles, les yeux & les autres ſens, nos guides & nos maîtres ; puiſque la main, l'œil & le nez ſéparés du corps ne peuvent ni ſentir, ni exiſter, mais deviennent en peu de tems la proie de la corruption ; l'ame ne peut vivre non plus ſans le corps qui en eſt le vaiſſeau, & même quelque choſe de plus intime, puiſqu'il ne forme qu'une ſeule ſubſtance avec elle.

Enfin le corps & l'ame ne doivent qu'à leur

Inter ſe conjuncta valent, vitâque fruuntur ;
Nec ſine corpore enim vitales edere motus
Sola poteſt animi per ſe natura ; nec autem
Caſſum animâ corpus durare & ſenſibus uti.
Scilicet avolſus radicitùs ut nequit ullam
Diſpicere ipſe oculus rem, ſeorſum corpore toto ;
Sic anima atque animus per ſe nil poſſe videntur :
Nimirum quia per venas & viſcera miſtim,
Per nervos atque oſſa tenentur corpore ab omni ;
Nec magnis intervallis primordia poſſunt
Libera diſſultare ; ideò concluſa moventur
Senſiferos motus, quos extra corpus, in auras
Aëris, haud poſſunt poſt mortem ejecta moveri ;
Propterea quia non ſimili ratione tenentur :
Corpus enim atque animans erit aër, ſi cohibere
Seſe anima, atque in eos poterit concludere motus,
Quos antè in nervis & in ipſo corpore agebat.
Quare etiam atque etiam, reſoluto corporis omni
Tegmine, & ejectis extrà vitalibus auris,
Diſſolvi ſenſus animi fateare neceſſe eſt
Atque animam, quoniam conjuncta eſt cauſa duobus.

Denique cùm corpus nequeat perferre animai
Diſcidium, quin id tetro tabeſcat odore ;
Quid dubitas, quin ex imo penitùſque coorta
Emanârit, uti fumus, diffuſa animæ vis ?

union leur exiſtence & leur conſervation. L'ame ſéparée du corps eſt incapable de produire toute ſeule les mouvemens de la vie ; & le corps privé de ſon ame ne peut ni ſubſiſter, ni uſer de ſes organes. L'œil arraché de ſon orbite, & ſéparé du corps ne voit plus les objets : de même l'eſprit & l'ame ne peuvent rien par eux-mêmes ; c'eſt que leurs élémens diſſéminés parmi les veines, les viſceres, les nerfs & les os, & retenus par le corps entier ne peuvent s'écarter à de grandes diſtances ; & cet obſtacle à leur diſperſion facilite les mouvemens de la vie qui ne peuvent plus avoir lieu, lorſqu'après la retraite de l'ame ſes principes ne ſont plus de même aſſujettis dans l'atmoſphere. En effet l'air pourrait devenir un corps animé, ſi l'ame y était auſſi à l'étroit, & la ſphere de ſon activité auſſi reſſerrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répete donc. Après la diſſolution de l'enveloppe corporelle, & l'expiration du ſouffle vital, il faut que le ſentiment s'éteigne dans l'ame, puiſque ce ſont deux effets ſoumis à la même cauſe.

Enfin puiſque les membres ne peuvent ſoutenir le départ de l'ame, ſans ſe corrompre, ſans exhaler une odeur fétide, pouvez-vous douter que l'ame décompoſée ne ſe ſoit échappée du

Atque ideò tantâ mutatum putre ruinâ
Conciderit corpus penitùs, quia mota loco sunt
Fundamenta foràs animæ manantque per artus,
Perque viarum omnes flexus, in corpore qui
sunt,
Atque foramina? Multimodis ut noscere possis
Dispertitam animæ naturam exisse per artus;
Et priùs esse sibi distractam, corpore in ipso,
Quàm prolapsa foràs enaret in aëris auras.

Quin etiam, fines dum vitæ vertitur intra,
Sæpe aliquâ tamen è causâ labefacta videtur
Ire anima, & toto solvi de corpore membra,
Et quasi supremo languescere tempore voltus,
Molliaque exangui cadere omnia corpore mem-
bra.
Quod genus est, animo *malè factum* cùm perhi-
betur,
Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, & omnes
Extremum cupiunt vires reprendere vinclum:
Conquassatur enim tum mens animæque potestas
Omnis, & hæc ipso cum corpore conlabefiunt;
Ut gravior paulò possit dissolvere causa.
Quid dubitas tandem, quin extrà prodita corpus,
Imbecilla foras, in aperto, tegmine dempto,
Non modò non omnem possit durare per ævum,
Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?

fond de nos corps, comme la fumée de l'intérieur du bois ? Cette altération des membres, causée par la putréfaction, cet écroulement général de l'édifice corporel n'annoncent-ils pas que l'ame qui lui servait de base a été déplacée, & que ses parties se sont dissipées par toutes les issues, tous les conduits de la machine ? Ainsi tout prouve que l'ame sort des membres dans un état de division, & qu'elle ne nage dans le fluide de l'air, qu'après avoir été décomposée dans le corps.

Souvent même, sans quitter le séjour de la vie, l'ame ébranlée par une violente secousse, paraît sur le point de s'en aller. Tout le système de la machine se relâche, le visage devient languissant comme au moment du trépas, & les membres flottans semblent prêts à se détacher d'un tronc où le sang ne circule plus. Tel est l'état d'un homme qui tombe en *défaillance*, & qui perd la connaissance ; assaut terrible dans lequel toute la machine fait un dernier effort contre la dissolution. Car alors l'ame entiere tombe abattue avec le corps, & périrait si le choc devenait plus violent. Et vous croyez que sortie des membres, impuissante contre les attaques extérieures, sans abri, sans défense, il lui soit possible de subsister, je ne dis pas pendant l'éternité, mais même un seul instant ?

Nec ſibi enim quiſquam moriens ſentire videtur
Ire foràs animam incolumem de corpore toto ;
Nec priùs ad jugulum & ſuperas ſuccedere fauces :
Verùm deficere in certâ regione locatam ;
Ut ſenſus alios in parti quemque ſua ſcit
Diſſolvi. Quod ſi immortalis noſtra foret mens,
Non jam ſe moriens diſſolvi conquereretur ;
Sed magis ire foràs, veſtemque relinquere, ut anguis,
Gauderet ; prælonga ſenex aut cornua cervus.

Denique cur animi nunquam mens conſilium-que
Gignitur in capite, aut pedibus, manibuſve ; ſed unis
Sedibus, & certis regionibus omnis inhæret ;
Si non certa loca ad naſcendum reddita cuique
Sunt, & ubi quidquid poſſit durare creatum ;
Atque ita multimodis pro totis artubus eſſe,
Membrorum ut nunquam exiſtat præpoſterus ordo ?
Uſque adeò ſequitur res rem, neque flamma creari in
Fluminibus ſolita eſt, neque in igni gignier algor.

Præterea, ſi immortalis natura animaï eſt,
Et ſentire poteſt ſecreta à corpore noſtro,
Quinque, ut opinor, eam faciundum eſt ſenſibus auctam ;

D'ailleurs un mourant ne ſent pas ſon ame ſortir ſaine & ſauve de ſon corps, & monter ſucceſſivement du goſier au palais. Elle s'éteint à ſon tour, comme les autres ſens, à l'endroit de la machine où la Nature l'a placée. Si elle était immortelle, bien loin de gémir de ſa diſſolution, elle s'en irait avec joie. Elle ſortirait du corps, comme le ſerpent quitte ſa dépouille, comme le cerf ſe défait de ſon vieux bois.

Enfin pourquoi la ſenſibilité & le raiſonnement ne naiſſent-ils jamais dans la tête, les pieds, ou les mains ? pourquoi ſont-ils affectés à un ſeul endroit, à une région fixe ? ſinon parce que la Nature a aſſigné à l'une & à l'autre un lieu particulier pour y naître, & s'y conſerver; c'eſt ainſi qu'elle en a uſé en une infinité de diverſes manieres, pour tous les membres du corps, entre leſquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût perverti. Tel eſt l'enchaînement invariable des effets & des cauſes. Ainſi la flamme ne s'engendre point dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

Mais ſi l'ame eſt immortelle de ſa nature; ſi, dégagée du corps, elle a la faculté de ſentir, il faut, ce me ſemble, que vous lui donniez cinq

Nec ratione aliâ noſmet proponere nobis
Poſſumus infernas animas Acherunte vagare :
Pictores itaque, & ſcriptorum ſæcla priora
Sic animas introduxerunt ſenſibus auctas :
At neque ſeorſum oculi, neque nares, nec manus ipſa
Eſſe poteſt animæ ; neque ſeorſum lingua, nec aures
Abſque animâ per ſe poſſunt ſentire, nec eſſe.

Et quoniam toto ſentimus corpore ineſſe
Vitalem ſenſum, & totum eſſe animale videmus:
Si ſubitò medium celeri præciderit ictu
Vis aliqua, ut ſeorſum partem ſecernat utramque;
Diſpertita procul dubio quoque vis animai,
Et diſciſſa, ſimul cum corpore disjicietur :
At quod ſcinditur, & partes diſcedit in ullas,
Scilicet æternam ſibi naturam abnuit eſſe.

Falciferos memorant currus abſcindere membra
Sæpe ita deſubitò permiſtâ cæde calentes,
Ut tremere in terrâ videatur, ab artubus id quod
Decidit abſciſſum, cùm mens tamen, atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit ſentire dolorem ;
Et ſimul, in pugnæ ſtudio quòd dedita mens eſt,
Corpore cum reliquo pugnam cædeſque petiſſit ;

organes. Il eſt impoſſible de vous la repréſenter ſur les rives de l'Achéron ſans la douer de ſens, comme ont fait les Peintres & les Poëtes anciens. Mais l'ame ne peut ſans corps, avoir des yeux, un nez, des mains, comme la langue & les oreilles ne peuvent ſans ame, ni ſentir, ni exiſter.

D'ailleurs, comme nous éprouvons que le ſentiment de la vie eſt répandu dans toute la machine, que toutes les parties en ſont animées; un coup prompt & violent, en ſéparant le tronc par le milieu, diviſerait ſans doute l'ame elle-même, & la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés. Or, toute ſubſtance diviſible ne peut prétendre à l'immortalité.

On dit qu'au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent ſi rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que ſouvent la partie coupée palpite ſur le ſable, avant que l'ame ſoit avertie de cette perte par la douleur; ſoit que la promptitude du mal en dérobe le ſentiment, ſoit que l'ame, livrée toute entiere à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reſte de corps qu'à porter, ou à parer des coups. Un

.. tenet, amiſſam lævam cum tegmine ſæpe
.. er equos abſtraxe rotas falceſque rapaces :
Nec cecidiſſe alius dextram, cùm ſcandit & inſtat.
Inde alius conatur adempto ſurgere crure,
Cùm digitos agitat propter moribundus humi pes :
Et caput abſciſſum, calido viventeque trunco,
Servat humi voltum vitalem oculoſque patentes,
Donec reliquias animaï reddidit omnes.

Quin etiam tibi ſi linguâ vibrante minantis
Serpentis caudam, procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes diſcindere ferro ;
Omnia jam ſeorsum cernes amciſa recenti
Volnere tortari, & terram conſpergere tabo ;
Ipſam ſeque retro partem petere ore priorem,
Volneris ardenti ut morſu premat icta dolore.
Omnibus eſſe igitur totas dicemus in illis
Particulis animas ? At eâ ratione ſequetur,
Unam animantem animas habuiſſe in corpore multas.
Ergò diviſa eſt ea quæ fuit una, ſimul cum
Corpore : quapropter mortale utrumque putandum eſt ;
In multas quoniam partes diſcinditur æquè.

autre ne ſçait pas que ſon bouclier & ſon bras gauche perdus au milieu des courſiers, ont été broyés par les roues, & emportés par les faux. Celui-ci en preſſant l'ennemi, & en eſcaladant les murs, ignore que ſa main droite eſt détachée de ſon bras. Celui-là cherche à s'appuyer ſur la cuiſſe qu'il n'a plus, tandis qu'à ſes côtés ſon pied mourant remue encore les doigts ſur le ſable. Enfin lorſque la tête eſt ſéparée du corps, le tronc conſerve la chaleur & la vie, le viſage demeure animé, & les yeux ouverts, juſqu'à ce que les reſtes de l'ame ſe ſoient diſſipés dans les airs.

Coupez en pluſieurs tronçons la queue de cet énorme ſerpent dont le dard vous menace, vous verrez chaque partie ſéparée ſe tordre & diſtiller ſur la terre un noir venin, tandis que la partie antérieure, furieuſe de ſa bleſſure, s'attaque elle-même par-derriere avec ſes propres dents. Dirons-nous que chaque tronçon a une ame entiere ? C'eſt en donner pluſieurs à un ſeul animal. Il n'y en avait donc qu'une qui a été diviſée avec le corps. Ainſi ils ſont tous les deux mortels, puiſqu'ils ſont tous les deux diviſibles.

Præterea, si immortalis natura animaï
Constat, & in corpus nascentibus insinuatur:
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?
Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum:
Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.
Quapropter fateare necesse est, quæ fuit antè,
Interiisse, &, quæ nunc est, nunc esse creatam.

Præterea si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas,
Tum cùm gignimur, & vitæ cùm limen inimus;
Haud ita conveniebat uti, cum corpore & unà
Cum membris videatur in ipso sanguine crêsse;
Sed velut in caveâ, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne:
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Nam neque tantopere adnecti potuisse putandum est
Corporibus nostris extrinsecùs insinuatas:
Quod fieri totum contrà manifesta docet res:
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,

Mais ſi l'ame eſt immortelle, ſi elle s'inſinue dans le corps au moment qu'il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeller notre vie paſſée ? pourquoi ne conſervons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? Si ſes facultés ſont ſi fort altérées qu'elle ait entiérement perdu le ſouvenir des événemens précédens, cet état differe, ce me ſemble, bien peu de celui de la mort. Avouez donc que les ames d'autrefois ſont mortes, & que celles d'aujourd'hui ſont d'une nouvelle formation.

D'ailleurs, ſi l'ame s'inſinuait en nous, lorſqu'après la formation du corps nous mettons, pour ainſi dire, le pied ſur le ſeuil de la vie, la verrions-nous croître avec les membres dans le ſang même ? Ne devrait-elle pas, comme l'oiſeau priſonnier dans ſa cage, vivre pour elle ſeule, indépendante du corps qu'elle anime ? Répétons-le donc ſans ceſſe ; les ames ne ſont ni exemptes d'origine, ni affranchies des loix du trépas.

Eſt-il croyable en effet qu'une ſubſtance étrangere eût pu ſe lier auſſi intimement que nous le voyons, à nos organes, ſe répandre dans nos veines, nos nerfs, nos viſceres & nos os, & communiquer du ſentiment aux dents même,

Oſſaque, uti dentes quoque ſenſu participen-
rur;
Morbus ut indicat, & gelidæi ſtringor aquaï,
Et lapis oppreſſus ſubitis è frugibus aſper.
Nec, tam contextæ cùm ſint, exire videntur
Incolumes poſſe, & ſalvas exſolvere ſeſe
Omnibus è nervis atque oſſibus articuliſque.

Quòd ſi fortè putas extrinſecùs inſinuatam
Permanare animam nobis per membra ſolere;
Tantò quæque magis cùm corpore fuſa peribit.
Quod permanat enim, diſſolvitur: interit ergò.
Diſpertitur enim per caulas corporis omnes.
Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes,
Diſperit, atque aliam naturam ſufficit ex ſe:
Sic anima atque animus, quamvis integra recens
in
Corpus eunt, tamen in manando diſſolvuntur;
Dum quaſi per caulas omnes diduntur in artus
Particulæ, quibus hæc animi natura creatur,
Quæ nunc in noſtro dominatur corpore, nata
Ex illâ, quæ tunc peritat partita per artus.
Quapropter neque natali privata videtur
Eſſe die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquuntur, necne, animaï
Corpore in exanimo? quòd ſi linquuntur & in-
ſunt;

qui outre leurs maladies propres, ſont encore bleſſées, & par l'impreſſion de l'eau glacée, & par le froiſſement imprévu d'un caillou mêlé aux alimens qu'elles triturent? Ajoutez qu'étant auſſi étroitement unie à la machine, l'ame ne peut, ſans une diſſolution totale, ſe dégager des nerfs, des os, des articulations.

Faire de l'ame un fluide étranger qui coule dans nos membres, & qui les pénétre, c'eſt multiplier & accélérer les cauſes de ſa deſtruction. Car la fluidité eſt un état de diſſolution, un état de mort. Il faut qu'alors l'ame ſe diſtribue dans tous les conduits de la machine. Or, ſi les alimens, en ſe filtrant dans nos membres, perdent leur nature pour ſe changer en une nouvelle ſubſtance, l'ame auſſi, quoique entiere à ſon entrée dans le corps qui vient d'être formé, doit ſe décompoſer en y circulant, & ſes parties éparſes dans tous les canaux de la machine doivent former une nouvelle ame, une nouvelle reine de nos corps, produite par la premiere qui périt pour lors en ſe diviſant dans les membres. L'ame a donc eu le jour de ſa naiſſance, & elle aura celui de ſa mort.

Reſte-t-il, ou non, après la mort, quelques molécules de l'ame dans les membres? S'il en

Haud erit, ut meritò immortalis poſſit haberi;
Partibus amiſſis quoniam libata receſſit:
Sin, ita finceris membris, ablata profugit,
Ut nullas partes in corpore liquerit ex ſe;
Unde cadavera, rancenti jam viſcere, vermes
Expirant? atque unde animantum copia tanta
Exos & exſanguis tumidos perfluctuat artus?

Quòd ſi fortè animas extrinſecùs inſinuari
Vermibus, & privas in corpora poſſe venire
Credis; nec reputas cur millia multa animarum
Conveniant, unde una receſſerit; hoc tamen eſt ut
Quærendum videatur & in diſcrimen agendum;
Utrùm tandem animæ venentur ſemina quæque
Vermiculorum, ipſæque ſibi fabricentur, ubi ſint?
An jam corporibus perfectis inſinuentur?
At neque, cur faciant ipſæ, quareve laborent,
Dicere ſuppeditat; neque enim, ſine corpore cùm ſunt,
Sollicitæ volitant morbis algoque fameque.
Corpus enim magis his vitiis adfine laborat;
Et mala multa animus contagi fungitur ejus:
Sed tamen his eſto quamvis facere utile corpus,
Quod ſubeant: at quâ poſſint, via nulla videtur.

reſte ; vous ne pouvez la regarder comme immortelle, puiſqu'elle ſe retire appauvrie par cette diminution de parties : Si au contraire elle ne ſouffre aucune perte ; ſi le corps lui reſtitue fidélement tous ſes élémens, pourquoi la putréfaction des viſceres donne-t-elle le jour à un peuple de vermiſſeaux ? D'où vient ce flux continuel d'inſectes privés d'os & de ſang, qui s'agitent au milieu des chairs gonflées ?

Si vous regardez les ames de ces animalcules, comme autant de ſubſtances étrangeres qui ſe ſont jointes à leurs corps ; ſi l'arrivée ſubite de tant d'ames, après le départ d'une ſeule, n'eſt pas pour vous un ſujet de réflexions ; vous ne pouvez cependant vous diſpenſer de répondre à une queſtion : chacune de ces ames choiſit-elle les germes qu'elle veut animer, pour y conſtruire ſa demeure ? ou ſont-elles reçues dans des organes déjà formés ? On ne voit pas pourquoi elles ſe tourmenteraient à ſe bâtir une priſon, elles qui, ſans organes, volent à l'abri des maladies, du froid, de la faim, de tous les maux qui ſont le partage du corps, & que l'ame ne reſſent que par ſon union avec lui. Mais ſuppoſons qu'il lui ſoit avantageux de ſe conſtruire un corps pour y entrer, on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réuſſir. Ne dites

Haud igitur faciunt animæ ſibi corpora & artus.
Nec tamen eſt, ut jam perfectis inſinuentur
Corporibus; neque enim poterunt ſubtiliter eſſe
Connexæ, neque conſenſu contagia fient.

Denique cur acris violentia triſte leonum
Seminium ſequitur? dolu' volpibus, & fuga cervis
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus?
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris
Ex ineunte ævo ingeneraſcunt inque genuntur;
Si non certa ſuo quia ſemine ſeminioque
Vis animi pariter creſcit cum corpore toto?
Quòd ſi immortalis foret & mutare ſoleret
Corpora; permiſtis animantes moribus eſſent;
Effugeret canis Hyrcano de ſemine ſæpe
Cornigeri incurſum cervi, tremeretque per auras
Aëris accipiter fugiens, veniente columbâ:
Deſiperent homines, ſaperent fera fæcla ferarum.

Illud enim falsâ fertur ratione, quod aiunt,
Immortalem animam mutato corpore flecti.
Quod mutatur enim, diſſolvitur; interit ergò.
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant:

donc pas que l'ame ſe conſtruit elle-même un corps & des membres. Ne dites pas non plus qu'elle entre dans des membres tout formés ; ou expliquez cette liaiſon intime, cet accord parfait entre les deux ſubſtances.

Enfin pourquoi le lion conſerve-t-il toujours la férocité de ſon eſpece ? pourquoi la ruſe eſt-elle héréditaire aux renards, comme la fuite & la timidité l'eſt aux cerfs ? En un mot, pourquoi cette uniformité d'affections ſpirituelles qui naiſſent avec nous ? ſinon parce que l'eſprit ayant, comme le corps, ſon germe & ſes élémens particuliers, les qualités de l'ame croiſſent & ſe développent par degrés en même-tems que la machine. Si elle était immortelle, ſi elle paſſait d'un corps dans un autre, les mœurs des animaux ſeraient mêlangées : on verrait ſouvent le chien d'Hyrcanie fuir la rencontre du cerf ; le vorace épervier trembler dans l'air à la vue de la colombe, les hommes perdre la raiſon, & les bêtes féroces acquérir la ſageſſe.

Envain, pour réſoudre ces difficultés, ſoutient-on que l'ame, ſans ceſſer d'être immortelle, change de nature en changeant de corps : tout être ſujet au changement eſt ſoumis à la diſſolution, & ne peut manquer de périr par

Quare diſſolvi quoque debent poſſe per artus,
Denique ut intereant unà cum corpore cunctæ.
Sin animas hominum dicent in corpora ſemper
Ire humana; tamen quæram cur è ſapienti
Stulta queat fieri; nec prudens ſit puer ullus;
Nec tam doctus equæ pullus, quàm fortis equi vis:
Si non certa ſuo quia ſemine ſeminioque
Vis animi pariter creſcit cum corpore toto.
Scilicet in tenero teneraſcere corpore mentem
Confugient; quod ſi jam fit, fateare neceſſe eſt,
Mortalem eſſe animam, quoniam mutata per artus
Tantopere amittit vitam ſenſumque priorem.

Quove modo poterit pariter cum corpore quoque
Confirmata, cupitum ætatis tangere florem
Vis animi; niſi erit conſors in origine primâ?
Quidve foràs ſibi vult membris exire ſenectis?
An metuit concluſa manere in corpore putri,
Et domus ætatis ſpatio ne feſſa vetuſto
Obruat? at non ſunt immortali ulla pericla.

Denique connubia ad Veneris partuſque ferarum
Eſſe animas præſtò, deridiculum eſſe videtur;

la tranſpoſition & le déſordre de ſes parties ; l'ame doit donc ſe diſſoudre dans les membres, & mourir toute entiere avec le corps. Si vous dites que les ames humaines ont toujours des corps humains pour domiciles, je vous demanderai comment de ſages elles deviennent déraiſonnables ; pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage, ni le poulain de la jument les qualités du courſier belliqueux, ſinon parce que l'ame a ſon germe propre qui ſe développe en même-tems que le corps. Vous direz donc pour derniere reſſource qu'elle rajeunit dans les enfans ? Mais c'eſt avouer ſa mortalité. Elle ne peut ſubir un changement ſi conſidérable, ſans perdre la vie & le ſentiment dont elle était douée auparavant.

Mais comment pourra-t-elle ſe fortifier avec le corps, atteindre en même-tems que lui à ſa perfection, ſi l'inſtant de leur naiſſance n'a pas été le même ? pourquoi dans la vieilleſſe, ſe hâte-t-elle d'abandonner ſes membres ? craint-elle de reſter enfermée dans un corps putréfié ? a-t-elle peur que ſon vieux domicile ne s'écroule ſur elle ? mais quel riſque court une ſubſtance immortelle ?

Enfin il eſt ridicule de s'imaginer que les ames ſe rendent au moment précis de l'accouplement

Et ſpectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter ſe, quæ prima potiſſimaque inſinuetur :
Si non fortè ita ſunt animarum fœdera pacta,
Ut, quæ prima volans advenerit, inſinuetur
Prima, neque inter ſe contendant viribus hilum.

Denique in æthere non arbor, non æquore in alto
Nubes eſſe queunt, nec piſces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec ſaxis ſuccus ineſſe :
Certum ac diſpoſitum eſt, ubi quidquid creſcat & inſit :
Sic animi natura nequit ſine corpore oriri,
Sola, neque à nervis & ſanguine longiùs eſſe :
Hoc ſi poſſet enim, multò priùs ipſa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus eſſe
Poſſet, & innaſci quâvis in parte ſoleret ;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vaſe maneret.
Quod quoniam in noſtro quoque conſtat corpore certum,
Diſpoſitumque videtur, ubi eſſe & creſcere poſſit
Seorſum anima atque animus : tantò magis inficiandum
Totum poſſe extra corpus durare genique.
Quare, corpus ubi interiit, periiſſe neceſſe eſt
Confiteare animam diſtractam in corpore toto,

& de la naiſſance des animaux, qu'un nombreux eſſaim de ſubſtances immortelles s'empreſſent autour d'un germe mortel, & ſe diſputent l'avantage d'être introduite la premiere, à moins que, pour prévenir la diſcorde, elles ne conviennent entr'elles de céder la place à la plus diligente.

Voyez-vous des arbres dans l'air, des nuages dans l'Océan, des poiſſons dans les plaines, du ſang dans le bois, des ſucs dans les cailloux? non ſans doute. Chaque être a ſon lieu marqué pour exiſter & pour croître. L'ame ne peut non plus naître iſolée, ni vivre indépendante du ſang & des nerfs. Si elle avait ce privilege, elle pourrait à plus forte raiſon ſe former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puiſqu'enfin elle reſterait toujours dans le même homme, dans le méme vaiſſeau. Or ſi nous ſommes ſûrs que l'eſprit & l'ame ont dans le corps un ſiege marqué pour leur exiſtence & leur accroiſſement, ne ſommes-nous pas bien plus autoriſés à nier qu'ils puiſſent naître & ſubſiſter ſans lui? Ainſi quand la machine périt, il faut que l'ame elle-même ſoit décompoſée.

Quippe etenim mortale æterno jungere, & unà
Conſentire putare, & fungi mutua poſſe,
Deſipere eſt. Quid enim diverſius eſſe putandum eſt,
Aut magis inter ſe disjunctum diſcrepitanſque,
Quàm mortale quod eſt, immortali atque perenni
Junctum, in concilio ſævas tolerare procellas?

Præterea, quæcunque manent æterna, neceſſe eſt,
Aut, quia ſunt ſolido cum corpore, reſpuere ictus,
Nec penetrare pati ſibi quidquam, quod queat arctas
Diſſociare intùs partes; ut materiaï
Corpora ſunt, quorum naturam oſtendimus antè:
Aut ideò durare ætatem poſſe per omnem,
Plagarum quia ſunt expertia; ſicut inane eſt,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum:
Aut ideò, quia nulla loci ſit copia circùm,
Quò quaſi res poſſint diſcedere diſſolvique;
Sicut ſummarum ſumma eſt æterna; neque extrà
Quis locus eſt, quo diffugiat; neque corpora ſunt, quæ
Poſſint incidere & validâ diſſolvere plagâ.
At neque, uti docui, ſolido cum corpore mentis
Natura eſt; quoniam admiſtum eſt in rebus inane:
Nec tamen eſt ut inane; neque autem corpora deſunt,

Ex

Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de ſuppoſer entr'eux un accord mutuel, une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus diſtinct, & de plus oppoſé que ces deux ſubſtances, l'une périſſable & l'autre indeſtructible que vous prétendez allier, pour leur faire ſupporter conjointement mille accidens funeſtes ?

Enfin un corps ſubſiſte éternellement, ou parce que ſa ſolidité réſiſte au choc, à la pénétration, à la diſſolution, comme les principes de la matiere, dont nous avons ci-deſſus fait connaître la nature : ou parce qu'il ne donne pas de priſe au choc, comme le vuide, cet eſpace impalpable, dans lequel ſe perd toute action deſtructive : ou enfin parce qu'il n'eſt point environné d'un eſpace qui puiſſe recevoir ſes débris, après ſa diſſolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où ſe diſſipent ſes parties, ni corps pour les heurter & les ſéparer. Or l'ame n'eſt pas immortelle en tant que ſolide, puiſque je vous ai enſeigné qu'il y a du vuide dans la nature ; elle ne l'eſt pas non plus comme vuide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini, dont l'irruption ſoudaine ébranle ſon être, & l'expoſe

Ex infinito quæ possint fortè coorta,
Proruere hanc mentis violento turbine molem;
Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
Nèc porrò natura loci, spatiumque profundi
Deficit, expergi quò possit vis animaï,
Aut aliâ quâvis possit vi pulsa perire:
Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quòd si fortè ideò magis immortalis habenda est,
Quòd lethalibus ab rebus munita tenetur:
Aut quia non veniunt omninò aliena salutis;
Aut quia quæ veniunt, aliquâ ratione recedunt
Pulsa priùs, quàm, quid noceant, sentire queamus;
Scilicet à verâ longè ratione remotum est.
Præter enim quàm quòd morbis tum corporis ægrit,
Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu malè habet, curisque fatigat;
Præteritisque admissa annis peccata remordent,
Adde furorem animi proprium, atque oblivia rerum;
Adde quòd in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur;
Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis,
Omnia cùm belli trepido concussa tumultu

au danger de périr. Enfin il exiſte des eſpaces immenſes où ſes parties élémentaires peuvent ſe diſperſer, & ſa ſubſtance périr de quelque maniere que ce ſoit. Ce n'eſt donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

Envain fonderiez-vous ſon immortalité ſur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des cauſes de deſtruction : ou parce qu'elles n'arrivent pas juſqu'à elle, ou parce qu'elles ſont repouſſées de quelque maniere que ce ſoit avant que nous ſentions le mal qu'elles pourraient lui faire. Car ſans compter les maladies du corps dont l'ame reſſent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine & la tourmente par des allarmes & des ſoucis continuels : le ſouvenir de ſes crimes paſſés eſt un ſerpent qui la ronge. Ajoutez le délire, maladie propre à l'ame, la perte de la mémoire, & le ſommeil lugubre de la léthargie.

Qu'eſt-ce donc que la mort, & que nous importent ſes terreurs, ſi l'ame doit périr avec le corps ? Etions-nous ſenſibles aux troubles de Rome, dans les ſiecles qui ont précédé notre naiſſance, lorſque l'Afrique entiere vint heurter l'Empire, lorſque les airs ébranlés retentirent au loin

Horrida contremuêre, ſub altis ætheris auris ;
In dubioque fuit ſub utrorum regna cadendum
Omnibus humanis eſſet, terrâque marique.
Sic ubi non erimus, cùm corporis atque animaï
Diſcidium fuerit, quibus è ſumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omninò poterit, ſenſumque movere ;
Non ſi terra mari miſcebitur, & mare cœlo.

Et ſi jam noſtro ſentit de corpore, poſtquam
Diſtracta eſt animi natura animæque poteſtas ;
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ conſiſtimus uniter apti :
Nec, ſi materiam noſtram conlegerit ætas
Poſt obitum, rurſumque redegerit, ut ſita nunc eſt,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ ;
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta ſemel cùm ſit repetentia noſtra.
Et nunc nil ad nos de nobis attinet, antè
Qui fuimus ; nec jam de illis nos afficit angor,
Quos de materiâ noſtrâ nova proferet ætas.
Nam cùm reſpicias immenſi temporis omne
Præteritum ſpatium, tum motus materiaï
Multimodi quàm ſint ; facilè hoc adcredere poſſis,

du bruit de la guerre, lorſque le genre humain attendit en ſuſpens ſur la terre & l'onde duquel des deux peuples il allait devenir la conquête. Hé bien ! quand nous aurons ceſſé de vivre, quand la mort aura ſéparé les deux ſubſtances dont l'union forme notre être, nous ſerons de même à l'abri des événemens ; ou plutôt nous ne ſerons plus, & les débris mêlés du ciel, de la terre & de la mer ne pourront réveiller en nous le ſentiment.

Mais quand même l'eſprit & l'ame, après leur retraite, auraient encore des ſenſations, quel intérêt pourrions-nous y prendre, nous qui ne ſommes que le réſultat de l'union intime du corps & de l'eſprit ? & quand même après le trépas, le tems viendrait à bout de raſſembler toute la matiere de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre & la ſituation qu'elle a préſentement, & de nous rendre une ſeconde fois le flambeau de la vie, cette renaiſſance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre exiſtence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiete maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le tems fera des débris de ſon cadavre ? En effet, en conſidérant le nombre infini des ſiecles paſſés, & l'étonnante variété des mouvemens de la matiere, on concevra aiſément que les atomes ſe ſont trouvés

Semina ſæpe in eodem, ut nunc ſunt, ordine
poſta :
Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
Inter enim jecta eſt vitaï pauſa, vagèque
Deerrârunt paſſim motus ab ſenſibus omnes.

Debet enim, miſerè quoi fortè ægrèque futu-
rum eſt,
Ipſe quoque eſſe in eo tum tempore, cùm malè
poſſit
Accidere. At quoniam mors eximit im, prohi-
betque
Illum, cui poſſint incommoda conciliari
Hæc eadem, in quibus & nunc nos ſumus, antè
fuiſſe :
Scire licet nobis nihil eſſe in morte timendum ;
Nec miſerum fieri, qui non eſt, poſſe ; neque
hilum
Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,
Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde ubi ſe videas hominem indignarier
ipſum
Poſt mortem fore, ut aut putreſcat corpore pôſto,
Aut flammis interfiat, maliſve ferarum ;
Scire licet, non ſincerum ſonere, atque ſubeſſe
Cæcum aliquem cordi ſtimulum ; quamvis neget
ipſe

plus d'une fois arrangés comme ils ſont aujourd'hui : mais il eſt impoſſible que la mémoire nous en inſtruiſe ; parce que, pendant la longue pauſe de notre vie, les principes de nos ames ſe ſont égarés dans des mouvemens tout-à-fait étrangers à la ſenſibilité.

On n'a rien à craindre du malheur, ſi l'on n'exiſte dans le tems où il pourrait ſe faire ſentir. Mais puiſque la mort, en faiſant diſparaître l'homme, ſur qui pourraient fondre les maux auxquels nous ſommes expoſés, l'empêche, pour ainſi dire, d'avoir exiſté auparavant, qu'a-t-il à redouter ? Eſt-on malheureux quand on n'exiſte pas ? Et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'eſt-il pas au même état que s'il ne fût jamais né ?

Ainſi, quand vous entendez un homme ſe plaindre du ſort qui le condamne à ſervir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces ; ſoyez ſûr qu'il n'eſt pas de bonne foi, qu'il ne ſe rend pas compte des inquiétudes mal développées dont ſon cœur eſt le jouet. A l'en-

Credere ſe quemquam ſibi ſenſum in morte futurum.
Non, ut opinor, enim dat, quod promittit; & indè
Nec radicitùs è vitâ ſe tollit & eicit;
Sed facit eſſe ſui quiddam ſuper, inſcius ipſe.
Vivus enim ſibi cùm proponit quiſque, futurum
Corpus uti volucres lacerent in morte feræque;
Ipſe ſui miſeret; neque enim ſe vindicat hilum,
Nec removet ſatis à projecto corpore; & illud
Se fingit, ſenſuque ſuo contaminat adſtans.
Hinc indignatur ſe mortalem eſſe creatum;
Nec videt, in verâ nullum fore morte alium ſe,
Qui poſſit vivus ſibi ſe lugere peremptum,
Stanſque jacentem; nec lacerari, urive dolore.
Nam ſi in morte malum eſt, malis morſuquè ferarum
Tractari; non invenio quî non ſit acerbum
Ignibus impoſitum calidis, torreſcere flammis;
Aut in melle ſitum ſuffocari, atque rigere
Frigore, cùm in ſummo gelidi cubat æquore ſaxi;
Urgerive ſupernè obtritum pondere terræ.

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oſculà nati

tendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le ſentiment; mais il ne tient point ſa parole. Il ne peut ſe faire mourir tout entier, & ſans le ſçavoir, il laiſſe toujours ſubſiſter une partie de ſon être. Quand il ſe repréſente pendant la vie, que ſon cadavre ſera déchiré par les monſtres & les oiſeaux carnaciers, il déplore ſon malheur: c'eſt qu'il ne ſe dépouille point de lui-même, il ne ſe détache point de ce corps que la mort a terraſſé, il croit que c'eſt encore lui, & debout à ſes côtés, il l'anime encore de ſa ſenſibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel: il ne voit pas que la vraie mort ne laiſſera pas ſubſiſter une autre lui-même, un être vivant pour gémir de ſa mort, pour pleurer debout ſur ſon cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes, & conſumé par la douleur. Car ſi une des horreurs de la mort eſt de ſervir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il ſoit moins douloureux d'être conſumé par les flammes, d'être étouffé par le miel, ou tranſi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écraſé ſous le poids de la terre par les pieds des paſſans.

Mais, dites-vous, cette famille dont je faiſais le bonheur, cette épouſe vertueuſe, ces chers

Præripere, & tacitâ pectus dulcedine tangent:
Non poteris factis tibi fortibus esse, tuisque
Præsidio: miser! ô miser! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
Illud in his rebus non addunt; nec tibi earum
Jam desiderium insidet rerum insuper unà.
Quod bene si videant animo, dictisque sequantur;
Dissolvant animi magno se angore metuque.
Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris:
At nos horrifico cinefactum te propè busto
Insatiabiliter deflebimus, æternumque
Nulla dies nobis mœrorem è pectore demet.
Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari
Tantopere; ad somnum si res redit atque quietem,
Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubuêre, tenentque
Pocula sæpe homines, & inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant: brevis hic est fructus homullis;
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit:
Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
Quòd sitis exurat miseros atque arida torreat,
Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

enfans qui volaient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baiſers, & qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure & ſecrete, une gloire qui n'eſt pas encore à ſon comble, des amis à qui je puis être utile. O malheureux, malheureux que je ſuis ! un ſeul jour, un inſtant fatal me ravit toutes les douceurs de la vie. Sans doute ; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte auſſi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines & d'allarmes ne ſe délivrerait-on pas ? l'aſſoupiſſement de la mort a fermé vos paupieres : vous voilà pour le reſte des ſiecles à l'abri de la douleur ; & nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous verſons ſur vos cendres des flots de larmes, & le tems n'effacera jamais les traces de notre douleur. Infenſés ! pourquoi nous deſſécher dans le deuil & dans les pleurs ? Un ſommeil paiſible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand ſujet d'affliction !

O mes amis, livrons-nous à la joie, le plaiſir eſt fugitif ! bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir : c'eſt ainſi, que la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs, s'animent à la gaieté. Ils craignent donc, après la mort, d'être dévorés par la ſoif, épuiſés par la ſéchereſſe, ou tourmentés par d'autres deſirs ?

Nec sibi enim quisquam tum se, vitamque requirit;
Cùm pariter mens & corpus sopita quiescunt:
Nam licet æternum per nos sic esse soporem,
Nec desiderium nostri nos adsigit ullum;
Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
Longè ab sensiferis primordia motibus errant,
Quin correptus homo ex somno se conligit ipse.
Multò igitur mortem minùs ad nos esse putandum;
Si minùs esse potest, quàm quòd nihil esse videmus.
Major enim turbæ disjectus materiaï
Consequitur letho, nec quisquam expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï pausa secuta.

Denique si vocem rerum Natura repentè
Mittat, & hoc aliquoi nostrûm sic increpet ipsa:
» Quid tibi tantopere est, Mortalis, quòd nimis ægris
» Luctibus indulges? quid mortem congemis, ac fles?
» Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque;
» Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
» Commoda perfluxêre, atque ingrata interiêre:
» Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
» Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?
» Sin ea, quæ fructus cunque es, periêre profusa,

Quand le corps & l'ame repoſent dans les bras du ſommeil, on ne s'inquiete ni de ſoi, ni de la vie. Et bien que cet état de calme puiſſe durer éternellement, il n'eſt jamais troublé par le regret de notre exiſtence. Néanmoins les mouvemens de la ſenſibilité ne ſont pas tellement égarés pendant le ſommeil, que le réveil ne puiſſe aiſément les ramener à leur direction. La mort eſt donc encore moins que le ſommeil, ſi ce qui n'eſt rien peut avoir des degrés : elle cauſe plus de déſordre & de confuſion dans les principes, & interdit pour toujours le réveil à quiconque a une fois ſenti ſon froid repos.

Si la Nature élevait tout-à-coup la voix, & nous faiſait entendre ces reproches : » Mortel, » pourquoi te déſeſpérer ainſi immodérément ? » pourquoi gémir & pleurer aux approches de la » mort ? Si tu as paſſé juſqu'ici des jours agréa- » bles, ſi ton ame n'a pas été un vaſe ſans fond » où ſe ſoient perdus les plaiſirs & le bonheur, » que ne ſors-tu de la vie, comme un convive » raſſaſié, comme un voyageur qui touche au » port ? Si au contraire tu as laiſſé échapper » tous les biens qui ſe ſont offerts, ſi la vie ne

» Vitaque in offenſu eſt : cur ampliùs addere quæ-
ris,
» Rurſum quod pereat malè, & ingratum occidat
omne ?
» Nec potiùs vitæ finem facis, atque laboris ?
» Nam tibi præterea quod machiner, inveniam-
que
» Quod placeat, nihil eſt : eadem ſunt omnia ſem-
per.
» Si tibi non annis corpus jam marcet, & artus
» Confecti languent : eadem tamen omnia reſ-
tant,
» Omnia ſi pergas vivendo vincere ſæcla ;
» Atque etiam potiùs, ſi nunquam ſis moriturus.

Quid reſpondeamus, niſi juſtam intendere li-
tem
Naturam, & veram verbis exponere cauſam ?
At qui obitum lamentetur, miſer ampliùs æquo,
Non meritò inclamet magis, & voce increpet
acri ?
» Auſer ab hinc lacrimas, barathro, & compeſce
querelas.
Grandior hic verò ſi jam, ſeniorque queratur :
» Omnia perfructus vitaï præmia, marces !
» Sed quia ſemper aves, quod abeſt, præſentia
temnis ;
» Imperfecta tibi elapſa eſt ingrataque vita,

» t'offre plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-
» tu multiplier des jours qui doivent s'écouler
» avec le même déſagrément, & s'évanouir à
» jamais ſans te procurer aucun plaiſir ? Que ne
» cherche-tu dans la fin de ta vie un terme à
» tes peines ? Car enfin quelques efforts que je
» faſſe, je ne peux rien inventer de nouveau qui
» te plaiſe ; je n'ai toujours à t'offrir que le même
» enchaînement. Ton corps n'eſt pas encore uſé
» par la vieilleſſe, ni tes membres flétris par les
» ans : mais attends-toi à voir toujours la même
» ſuite d'objets, quand même ta vie triomphe-
» rait d'un grand nombre de ſiecles, & bien plus
» encore ſi jamais elle ne doit finir. »

Eh bien ! qu'aurions-nous à répondre à la Nature, ſinon que le procès qu'elle nous intente eſt juſte ? » Mais ſi c'eſt un malheureux plongé
» dans la miſere qui ſe lamente au bord de la
» tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raiſon
» de l'accabler de reproches, & de lui crier d'une
» voix menaçante, inſenſé, va pleurer loin d'ici,
» ne m'importune plus de tes plaintes ? » Et à ce vieillard accablé d'années, qui oſe encore murmurer: » Homme inſatiable, tu as parcouru la car-
» riere des plaiſirs, & tu t'y traînes encore : moins
» riche de ce que tu as, que pauvre de ce que tu n'as
» pas, tu as toujours vécu ſans plaiſir, tu n'as vécu

» Et nec opinanti mors ad caput adſtitit antè
» Quàm ſatur ac plenus poſſis diſcedere rerum.
» Nunc aliena tuâ tamen ætatę omnia mitte;
» Æquo animoque, agedum, jam aliis concede: neceſſe eſt.

Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque.
Cedit enim rerum novitate extruſa vetuſtas
Semper; & ex aliis aliud reparare neceſſe eſt;
Nec quidquam in barathrum, nec tartara decidit atra.
Materies opus eſt ut creſcant poſtera ſæcla:
Quæ tamen omnia te, vitâ perfuncta, ſequentur.
Nec minùs ergò ante hæc, quàm nunc, cecidêre cadentque.
Sic alid ex alio nunquam deſiſtet oriri,
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus uſu.

Reſpice item quàm nil ad nos anteacta vetuſtas
Temporis æterni fuerit, quàm naſcimur antè.
Hoc igitur ſpeculum nobis Natura futuri
Temporis exponit: poſt mortem denique noſtram,
Num quid ibi horribile apparet? num triſte videtur
Quidquam? nonne omni ſomno ſecurius exſtat?

Atque ea nimirum, quæcunque Acherunte profundo
Prodita ſunt eſſe, in vitâ ſunt omnia nobis.

» qu'à demi, & la mort vient te ſurprendre avant » que ton avidité ſoit aſſouvie. L'heure eſt venue, » renonce à mes préſens, ils ne ſont plus de ton » âge ; laiſſe jouir les autres, & fais le ſacrifice » de bon gré, puiſqu'il eſt indiſpenſable. »

Ces reproches ne ſont-ils pas juſtes ? n'eſt-ce pas une loi de la Nature que la vieilleſſe cede la place au jeune âge, & qu'ainſi les êtres ſe perpétuent les uns par les autres ? rien ne tombe dans l'abyme du tartare. Il faut que la génération préſente ſerve de ſemence aux races futures. Elles paſſeront bientôt elles-mêmes, & ne tarderont pas à te ſuivre : les êtres actuellement exiſtans diſparaîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit ſa part aux reproductions de la nature ; & nous n'avons que l'uſufruit de la vie, ſans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les ſiecles ſans nombre qui ont précédé notre naiſſance ? C'eſt un miroir où la Nature nous montre les tems qui ſuivront notre mort. Qu'ont-ils donc de ſi triſte, & de ſi effrayant ? N'eſt-ce pas la tranquillité du plus profond ſommeil ?

Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'eſt dans la vie que nous les trouvons. Ce Tan-

Nec miſer impendens magnum timet aëre ſaxum
Tantalus, ut famâ eſt, caſsâ formidine torpens :
Sed magis in vitâ Divûm metus urget inanis
Mortales, caſumque timent, quemcunque ferat
Fors.

Nec Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem :
Nec, quod ſub magno ſcrutentur pectore, quidquam
Perpetuam ætatem poterunt reperire profectò,
Quamlibet immani projectu corporis exſtet,
Qui non ſola novem diſpenſis jugera membris
Obtineat, ſed qui terrai totius orbem :
Non tamen æternum poterit perferre dolorem ;
Nec præbere cibum proprio de corpore ſemper.
Sed Tityus nobis hic eſt, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exeſt anxius angor
Aut aliâ quâvis ſcindunt cuppedine curæ.

Siſyphus in vitâ quoque nobis ante oculos eſt,
Qui petere à populo faſces, ſævaſque ſecures
Imbibit, & ſemper victus, triſtiſque recedit.
Nam petere imperium, quod inane eſt, nec datur unquam,
Atque in eo ſemper durum ſufferre laborem ;
Hoc eſt adverſo nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen à ſummo jam vertice rurſum
Volvitur, & plani raptim petit æquora campi.

tale glacé d'effroi ſous l'énorme rocher qui menace ruine, c'eſt l'homme livré à la ſuperſtition, qui redoute le vain courroux des Dieux dans tous les événemens qu'amene le hazard.

Il n'eſt pas vrai que Titye couché ſur le bord de l'Achéron ſoit dévoré par des oiſeaux. Trouveraient-ils pendant l'éternité de quoi fouiller dans ſa vaſte poitrine, quand même l'énorme étendue de ſon corps couvrirait la terre entiere, au lieu de neuf arpens ? Pourrait-il d'ailleurs ſuffire à une douleur éternelle, & fournir d'éternels alimens à la voracité de ſes bourreaux ? Le vrai Titye eſt celui que l'amour a terraſſé, que rongent les ſoucis dévorans, & dont le cœur eſt en proie à tous les tourmens des paſſions.

Le vrai Siſiphe eſt celui qui s'obſtine à demander au peuple les haches & les faiſceaux, & qui ſe retire toujours avec des refus, & la triſteſſe dans le cœur. S'épuiſer en travaux continuels pour un honneur qui n'eſt rien, & qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pouſſer avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher qui retombe auſſi-tôt, & roule précipitamment dans la plaine.

Deinde animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;
Quod faciunt nobis annorum tempora, circùm
Cùm redeunt, fœtusque ferunt, varioque lepores,
Nec tamen explemur vitaï fructibus unquam:
Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
Quod tamen expleri nullâ ratione potestur.

Cerberus & Furiæ jam verò, & lucis egenus
Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profectò.
Sed metus in vitâ pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luela
Carcer, & horribilis de saxo jactu' deorsum
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.
Quæ tamen & si absunt: at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis;
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;
Atque eadem metuit, magis hæc ne in morte gravescant,
Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis:

Repaître à chaque inſtant la faim de ſon ame, la combler de biens, ſans jamais la raſſaſier, voir le retour annuel des ſaiſons, en cueillir les fruits, s'enyvrer de leurs douceurs, & n'être pas encore content de tous ces avantages, n'eſt-ce pas le ſupplice de ces jeunes princeſſes qui fourniſſent ſans ceſſe de l'eau à un vaſe ſans fond, ſans pouvoir jamais le combler?

Ce Cerbere, ces Furies, ce tartare ténébreux dont les bouches vomiſſent la flamme, ſont autant d'objets fabuleux qui n'exiſtent point, & ne peuvent exiſter. Mais les malfaiteurs ſont punis dans cette vie, par la crainte des peines proportionnées à leurs crimes. Tels ſont les cachots, la cime du Capitole, les faiſceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et ſi les bourreaux manquent, la conſcience elle-même en fait la fonction; elle déchire le cœur de ſes fouets, elle le perce de ſes aiguillons. Joignez à ces tourmens l'incertitude de l'état futur. On ne ſçait quel doit être le terme des maux qu'on endure: on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainſi la vie préſente eſt l'enfer des inſenſés.

Homme injuſte, ne devrais-tu pas quelquefois

Lumina ſis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Qui melior multis, quàm tu, fuit, improbe, rebus.
Indè alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt, magnis qui gentibus imperitârunt.
Ille quoque ipſe, viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus ſalſas docuit ſuper ire lacunas,
Et contempſit, aquis inſultans, murmura ponti,
Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Oſſa dedit terræ, proinde ac famul infimus eſſet.
Adde repertores doctrinarum, atque leporum:
Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus
Sceptra potitus; eâdem aliis ſopitu' quiete eſt.
Denique Democritum poſtquam matura vetuſtas
Admonuit memorem motus langueſcere mentis,
Sponte ſuâ letho caput obvius obtulit ipſe.
Ipſe Epicurus obît decurſo lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnes
Præſtinxit, ſtellas exortus uti ætherius ſol.

Tu verò dubitabis, & indignabere obire,
Mortua quoi vita eſt propè jam vivo atque videnti?
Qui ſomno partem majorem conteris ævi?

te dire ? Ancus lui-même eſt mort, ce bon Prince, ſupérieur à moi par ſes vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous diſparu. Ce Monarque de l'Aſie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immenſité des mers, qui apprit à ſes légions à marcher ſur l'abyme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémiſſait ſous ſes pieds, il eſt mort lui-même, & ſon ame a quitté ſes membres défaillans. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ſes oſſemens à la terre, comme le plus vil de ſes eſclaves. Joignez-y les inventeurs des ſciences & des arts, les compagnons des Muſes, & Homere leur ſouverain qui repoſe comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite averti par l'âge que les reſſorts de ſon eſprit commençaient à s'uſer, alla préſenter lui-même ſa tête à la mort. En un mot, Epicure lui-même a vu le terme de ſa carriere, lui qui plana bien au-deſſus de la ſphere commune, & qui éclipſa les plus brillans génies, comme l'éclat du ſoleil levant fait diſparaître la lumiere des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie eſt une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque inſtant, toi qui livres au ſommeil la plus grande partie de tes jours, qui

Et vigilans ſtertis, nec ſomnia cernere ceſſas,
Sollicitamque geris caſsâ formidine mentem ?
Nec reperire potes, quid ſit tibi ſæpe mali, cùm
Ebrius urgeris multis miſer undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris ?

Si poſſent homines, proinde ac ſentire videntur
Pondus ineſſe animo, quod ſe gravitate fatiget,
Et quibus id fiat cauſis cognoſcere, & unde
Tanta mali tanquam moles in pectore conſtet :
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,
Quid ſibi quiſque velit neſcire, & quærere ſemper,
Commutare locum, quaſi onus deponere poſſit.

Exit ſæpe foràs magnis ex ædibus ille,
Eſſe domi quem pertæſum eſt, ſubitòque revertit :
Quippe foris nihilò meliùs qui ſentiat eſſe.
Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
Auxilium tectis quaſi ferre ardentibus inſtans :
Oſcitat extemplò, tetigit cùm limina villæ ;
Aut abit in ſomnum gravis, atque oblivia quærit ;
Aut etiam properans urbem petit, atque reviſit.
Hoc ſe quiſque modo fugit : at, quem ſcilicet, ut fit,
Effugere haud potis eſt, ingratis hæret & angit,

Propterea

dois même en veillant, & dont les idées ſont des ſonges ; toi qui toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne ſçais pas en démêler la cauſe, & dont l'ame eſt toujours incertaine, flottante, égarée.

Si les hommes connaiſſaient la cauſe & l'origine des maux qui aſſiegent leur ame, comme ils ſentent le poids accablant qui s'appeſantit ſur eux, leur vie ne ſerait pas ſi malheureuſe. On ne les verrait pas chercher toujours, ſans ſçavoir ce qu'ils deſirent, & changer ſans ceſſe de place, comme ſi, par cette oſcillation continuelle, ils pouvaient ſe délivrer du fardeau qui les opprime.

Celui-ci quitte ſon riche palais pour ſe dérober à l'ennui ; mais il y rentre un moment après, ne ſe trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre ſe ſauve à toute bride dans ſes terres. On dirait qu'il accourt y éteindre un incendie : mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui. Il ſuccombe au ſommeil, & cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'eſt ainſi que chacun ſe fuit ſans ceſſe ; mais on ne peut s'éviter. On ſe retrouve ;

Propterea morbi quia cauſam non tenet æger;
Quam bene ſi videat, jam rebus quiſque relictis
Naturam primùm ſtudeat cognoſcere rerum;
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
Ambigitur ſtatus, in quo ſit mortalibus omnis
Ætas poſt mortem, quæ reſtat cunque, manenda.

Denique tantoperè in dubiis trepidare periclis,
Quæ mala nos ſubigit vitaï tanta cupido?
Certa quidem finis vitæ mortalibus adſtat;
Nec devitari lethum pote, quin obeamus.

Præterea, verſamur ibidem, atque inſumus uſque;
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas,
Sed dum abeſt, quod avemus, id exſuperare videtur
Cætera: poſt aliud, cùm contigit illud, avemus,
Et ſitis æqua tenet vitaï ſemper hiantes;
Poſteraque in dubio eſt fortunam quam vehat ætas,
Quidve ferat nobis caſus, quive exitus inſtet.

Nec prorſum, vitam ducendo, demimus hilum
Tempore de mortis; nec delibrare valemus,
Quò minùs eſſe diu poſſimus morte perempti.
Proindè licet quotvis vivendo condere ſæcla;

on s'importune, on ſe tourmente toujours. C'eſt qu'on ignore la cauſe de ſon mal. Si on la connaiſſait, renonçant à tous ces vains remedes, on ſe livrerait à l'étude de la nature, puiſqu'il eſt queſtion, non pas du ſort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit ſuccéder à la mort.

Que ſignifient ces allarmes qu'un amour mal-entendu de la vie vous inſpire dans les dangers ? Apprenez donc, ô mortels, que vos jours ſont comptés, & que, l'heure fatale venue, il faut partir ſans délai.

Et en vivant plus long-tems, ne ſerez-vous pas toujours habitans de la même terre ? La Nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaiſirs ? Non ſans doute. Mais le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien ſuprême. En jouit-on ? c'eſt pour ſoupirer après un autre ; & les deſirs en ſe ſuccédant entretiennent dans l'ame la ſoif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir & du ſort que l'âge futur nous prépare.

Ne croyez pas au reſte que la durée de votre vie ſera retranchée de celle de votre mort. Vous n'en ſerez pas moins de tems victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de pluſieurs ſiecles, il vous reſtera toujours une

Mors æterna tamen nihilominùs illa manebit :
Nec minùs ille diu jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitaï fecit, & ille,
Menſibus atque annis qui multis occidit antè.

Finis Libri Tertii.

mort éternelle à attendre ; & celui que la terre vient de recevoir, ne ſera pas moins long-tems mort, que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années.

Fin du Livre Troiſième.

NOTES
DU PREMIER LIVRE.

PAGE 5. V. 2.

ON a beaucoup raiſonné ſur cette Invocation de Lucrece. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'eſprit, ce ſont ſes termes ; il ajoute que tous les poëtes invoquant la Divinité qui préſide au genre de poéſie qu'ils traitent, Lucrece devait invoquer Vénus comme la Divinité des poëtes phyſiciens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrece rend malgré lui à la Divinité. Ils ne méritent pas d'être réfutés. Lucrece explique lui-même ſon invocation par ces vers du premier livre.

Quandò alîd ex alio reficit Natura, neque ullam
Rem gigni patitur, niſi morte adjutam alienâ.

VÉNUS était la Déeſſe de la génération, Mars le Dieu de la deſtruction ; & tout devient clair

au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque *de Iſid. & Oſir.* ἐκ δὲ ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως Ἁρμονίαν γεγονέναι μυθολογοῦσι. ὧν ὁ μὲν ἀπηνὴς καὶ φιλονεικος, ὁ δὲ μειλιχιος καὶ γελάθλιος. *Ex Venere verò & Marte harmoniam natam fabulantur ; quorum alter ſævus & contentioſus, altera verò mitis & fœcunda.*

En général il faut diſtinguer dans Lucrece un double caractere, celui de poëte & celui de philoſophe. De même que les philoſophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe, exotérique qu'ils débitaient au peuple, l'autre ſecrete, interne, eſoterique qu'ils réſervaient pour leurs diſciples particuliers ; de même Lucrece, comme poëte, paraît quelquefois adopter les idées Théologiques de ſon tems, tandis que comme philoſophe Epicurien, il s'arme contr'elles & les combat de toute ſa force. Sans cette diſtinction, pluſieurs endroits de ſon poëme deviennent abſolument inintelligibles. Par exemple, comme philoſophe il ſe montre dans tout ſon poëme l'ennemi déclaré de la providence, & comme poëte, il paraît la reconnaître dans le cinquieme livre par ces vers.

Uſque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit & pulchros faſces, ſævaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

En un mot Lucrece par Vénus & Mars ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer & de détruire, personifiées par la mythologie.

PAGE 10. V. 2.

Lucrece parle ici des *intermondes*, *intermundia*, où Epicure avait relégué les Dieux, & qu'il appelle μεταχοσμια. La raison qu'en apportent Cicéron & Séneque, était la crainte que les Dieux ne fussent enveloppés dans les ruines du monde, lors de sa destruction future. *Propter metum ruinarum* Cic. de Divin. l. 2°. *in medio intervallo hujus & alterius cœli desertus (Deus) sine animali, sine homine, sine re, ruinas mundorum suprà se, circàque se cadentium evitat.* Mais ils n'ont pas vu que dans les principes d'Epicure, les Dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces intermondes; puisque c'était particuliérement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre, que devaient se porter les débris de l'univers.

Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia mundi
Diffugiant subitò, magnum per inane soluta.
Lucr. l. 1.

Le but d'Epicure était donc de dépouiller les Dieux du gouvernement de notre monde, en

les plaçant hors de la ſphere des événemens humains ; c'eſt là le vrai ſens de ce vers qu'on n'a pas juſqu'ici conçu aſſez clairement.

Semota ab noſtris rebus ſecretaque longè.

IBID. V. 5.

IL y avait des philoſophes qui ſoutenaient que Dieu était ſuſceptible des paſſions de faveur & de bienveillance, mais ils niaient tous qu'il fût acceſſible à la colere. *Omnes philoſophi de irâ conſentiunt, de gratiâ diſcrepant*, dit Lactance. C'était un principe généralement adopté par toutes les ſectes anciennes quelles qu'elles fuſſent. » Les Dieux, dit Séneque, Epiſt. 95. ne » peuvent ni faire ni recevoir aucune injure. » Car ce ſont deux choſes eſſentiellement liées » que d'offenſer & d'être offenſé. La Nature » ſuprême & admirable des Dieux en les élevant » au deſſus du danger, n'a pas voulu qu'ils fuſ- » ſent dangereux eux-mêmes. « C'était de ce dogme univerſellement reçu que partaient tous les philoſophes pour nier les peines d'une autre vie, comme nous aurons occaſion de le remarquer ailleurs. Ce principe & cette conſéquence ont extrêmement embarraſſé les premiers défenſeurs de la religion Chrétienne ; ce qui prouve que ce n'était pas un principe obſcur de ſpécula-

tion, mais qu'il était au contraire universellement reçu & adopté. Lactance pour couper cette difficulté par la racine, composa un discours qu'il intitula *de la colere de Dieu.* » Car j'ai » observé, dit-il, qu'un grand nombre de per» sonnes pensent que Dieu n'est pas capable de » colere, surpris en ce point par les faux argu» mens des philosophes. « *Animadverti plurimos existimare non iratsci Deum; iidem tamen à philosophis irretiti & falsis argumentationibus capti.* Vid. dissertations tirées de M. Warburton, par M. de Silhouette. Diss. XI.

IBID. V. 18.

CE que Lucrece appelle ici *omne immensum*, il le nomme ailleurs *natura rerum*, *summa tota*, *summaï totius summa*; comme Epicure lui donne les noms de τὸ Πᾶν *omne*, τὸ ὅλον *totum*, τῶν ὅλων φύσιν *universorum naturam*, τῶν ὅλων φύσιν *rerum naturam*; expressions que nous rendons en français par *le grand-tout*, *l'univers*, *la Nature*, *la somme de tous les atomes*, *la collection de tous les êtres.* Il faut bien se garder de confondre toutes ces façons de parler, avec le mot *monde* dont la signification était bien plus restreinte dans les principes d'Epicure. Il n'entendait par ce mot, que la collection des corps qui

compoſent notre ſyſtême ; tels que la terre, le ſoleil, la lune, les planètes, les étoiles ; qu'il déſigne quelquefois par cette expreſſion générique, *hæc ſumma rerum*, la collection des corps qui nous environnent. Mais il croyait qu'au delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou ſyſtêmes de la même nature, & c'eſt la ſomme de toutes ces collections qu'il comprend ſous les termes *d'univers*, de *grand-tout*. Au contraire les philoſophes qui croyaient comme les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Ariſtotéliciens, qu'il n'y avait rien autre choſe dans la Nature que notre ſeul monde, confondaient ce terme avec celui d'univers. Ces mêmes philoſophes devaient regarder le monde comme éternel & indeſtructible à cauſe du principe, *ex nihilo, nihil, in nihilum nil poſſe reverti*. En conſéquence de ce même principe, Epicure n'attribuait l'éternité & l'indeſtructibilité qu'à l'univers, à la ſomme des atomes, croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naiſſaient & ſe détruiſaient.

PAGE 12. V. 23.

Ce paſſage pourrait avoir un autre ſens que celui que je lui ai donné, & ſe traduire ainſi. » Vous-même nourri dans les fictions effrayantes

» des poëtes, vous fermerez peut-être l'oreille à » mes leçons ; mais ne pourrais-je pas auſſi-bien » qu'eux, inventer des ſonges lugubres & trou- » bler tout votre bonheur par des craintes chi- » mériques ?

C'EST-là le ſens adopté par tous les commentateurs & par tous les traducteurs ; mais l'*Et meridi* qui vient immédiatement après ne s'entend plus avec cette verſion, & la marche des idées du poëte eſt entiérement bouleverſée.

PAGE 14. V. 20.

POUR peu qu'on ſoit initié dans la philoſophie des anciens, on voit clairement que, ſelon leurs principes, ce ne pouvait être ni les corps ni les eſprits qui deſcendiſſent dans les enfers. Le corps conſumé par la flamme ou décompoſé par la putréfaction était rendu à ſes principes élémentaires ; l'ame, ſuivant les uns, mourait avec le corps, ſe corrompait comme lui, & ſervait à former d'autres ames, comme le corps à former d'autres corps ; ſuivant les autres, elle allait ſe rejoindre à l'ame univerſelle dont elle tirait ſon origine, après avoir préalablement paſſé par un certain nombre de corps d'animaux, plus ou moins conſidérable, ſelon certaines loix que je n'examine pas. Ce ne pouvait donc être

on s'importune, on ſe tourmente toujours. C'eſt qu'on ignore la cauſe de ſon mal. Si on la connaiſſait, renonçant à tous ces vains remedes, on ſe livrerait à l'étude de la nature, puiſqu'il eſt queſtion, non pas du ſort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit ſuccéder à la mort.

Que ſignifient ces allarmes qu'un amour mal-entendu de la vie vous inſpire dans les dangers ? Apprenez donc, ô mortels, que vos jours ſont comptés, & que, l'heure fatale venue, il faut partir ſans délai.

Et en vivant plus long-tems, ne ſerez-vous pas toujours habitans de la même terre ? La Nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaiſirs ? Non ſans doute. Mais le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien ſuprême. En jouit-on ? c'eſt pour ſoupirer après un autre ; & les deſirs en ſe ſuccédant entretiennent dans l'ame la ſoif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir & du ſort que l'âge futur nous prépare.

Ne croyez pas au reſte que la durée de votre vie ſera retranchée de celle de votre mort. Vous n'en ſerez pas moins de tems victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de pluſieurs ſiecles, il vous reſtera toujours une

nihilo nihil, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'autorité de Cicéron qui dit, lib. II. de Divin. *erit aliquid quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum subitò occidat? Quis hoc physicus dixit unquam?* Celle d'Aristote qui dit formellement que tous les physiciens reconnaissent unanimement ce principe : ὁμογνωμονοῦσι τῆς δόξης ἅπαντες οἱ περὶ φύσεως. Enfin celle de Burnet dont voici les paroles, *creatio & annihilatio hodierno sensu, sunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos & Latinos vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* On ajoute que le mot Hébreu *Barah* & le mot Chaldéen *Jatzar* sont rendus dans les Septantes par ἐποίησεν ; que Κτίζειν est la même chose que ποιεῖν, & que St. Jérome regarde comme synonymes les mots *creare, condere, formare.* Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader, que les anciens n'aient pas eu l'idée de la *création* dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quelque chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrece se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves ? pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu ? D'ailleurs, que veut dire Sénéque, lorsqu'il met en problême si Dieu a fait

lui-même la matiere ou s'il a travaillé ſur une matiere préexiſtente ? *Materiem ipſe ſibi formet, an datâ utatur* ? Nat. quæſt. lib. I. in præf.

PAGE 18. V. 15.

LA conſtruction de ce vers n'eſt pas *omnes (arbores) poſſent ferre omnia ; tous les arbres pourraient produire des fruits de toute eſpece*, parce qu'alors il faudrait *omnes (fructus)* & non pas *omnia ;* mais la conſtruction eſt *omnia (corpora) poſſent ferre omnes (fructus)*, ce qui eſt plus philoſophique & plus grammatical.

PAGE 20. V. 2.

CE mot *ſudante* a beaucoup embarraſſé les commentateurs : Lambin y ſupplée *ſuadente ;* Saumaiſe lit *ſua dante* qu'il explique ainſi : *ver ſua dat cum dat roſas ;* Creech conſerve *ſudante* auquel il donne la ſignification de *humidus, ſudores eliciens.* Il me ſemble qu'il était tout ſimple de dériver ce mot de l'adjectif *ſudus* employé ſi ſouvent dans Virgile pour exprimer un tems pur & ſerein. Voila pourquoi j'ai cru devoir traduire *autumno ſudante* par *les beaux jours de l'automne ;* ce qui préſente un ſens d'autant plus vrai, que *ſundi* a peut-être ici la même ſignification que notre mot français *tourner ;* & que

Lucrece veut peut-être dire, que les chaleurs de l'automne font *tourner* le raiſin.

PAGE 22. V. 15.

IL faut que l'*eſſe* de ce vers ſoit gouverné par *fatendum eſt* qui eſt cinq vers plus haut ; à moins qu'on ne regarde *videlicet* comme une abréviation de *videre licet*.

PAGE 24. V. 15.

AUSSI-TÔT que les hommes commencerent à s'adonner à la phyſique, ils diviſerent le monde en deux parties, le *ciel* & la *terre*. A peine ſortis des forêts où ils rampaient, pour ainſi dire, ils ne levent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la Nature, que pour s'en regarder comme le centre. Tant il eſt vrai que l'orgueil & la barbarie ſe touchent de bien près. Chacun de ces termes de diviſion fut ſubdiviſé en deux autres, le globe en *terre-ferme* & en *mer*, le ciel en *air* & en *région éthérée*. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupedes, les reptiles ; les eaux par les poiſſons, les airs par les volatiles de toute eſpece ; on ſe crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reſte, & avoir auſſi ſes animaux. Et comme les

aſtres avaient avec les animaux que nous connaiſſons, un point de conformité, ſçavoir la faculté de ſe mouvoir & de changer de place, on ne douta pas que ce ne fuſſent-là les habitans que la Nature avait donnés au ciel. De là ces figures d'animaux ſous leſquelles ſont repréſentés les ſignes du Zodiaque. De là un nouveau monde que la Mythologie alla remplir de ſes fables.

Neu regio foret ulla ſuis animalibus orba
Aſtra tenent cœleſte ſolum.

Ovid. Met. lib. I.

Ces aſtres qui bientôt furent adorés comme autant de Divinités, avaient beſoin pour vivre, d'alimens analogues à leur nature. On ſuppoſa qu'ils ſe nourriſſaient des particules ignées qui s'élevent ſans ceſſe de notre globe vers les régions ſupérieures, & que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'eſt qu'une émanation, &, pour ainſi dire, une tranſpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre, cette eſpece d'échange auſſi ancien que le monde, qui avait donné à Empedocles la premiere idée de ſon ſyſtême.

PAGE 28. V. 4.

Quoique Lucrece n'ait pas employé une ſeule

fois dans ſon poëme le mot d'*atome*, j'ai cru devoir m'en ſervir, 1°. pour éviter les périphraſes, & parce que c'eſt un mot conſacré dans notre langue; 2°. parce qu'Epicure non-ſeulement a employé ce terme pour déſigner les principes de la matiere, mais a été le premier qui l'ait introduit dans la philoſophie corpuſculaire. Démocrite avait appellé les élémens πλήρεα *plena*, parce qu'ils ne ſont mêlés d'aucun vuide; Métrodore de Scio les avait nommés ἀδιαίρετα, *indiviſibilia*, parce qu'ils ſe refuſent à toute diviſion: *Mais Epicure fils de Néocles* (dit Théodoret 4 Therap.) *donna le nom d'atomes aux corpuſcules que ces philoſophes avaient déſignés ſous les noms de pleins & d'indiviſibles.* τὰ ὑπ' ἐκείνων κατὰ τὸ ἀδιαίρετα καλούμενα ἄτομα προσαγόρευσεν.

PAGE 32. V. 18.

L'ESPACE peut être conſidéré, ou comme dénué de corps, ou comme occupé par un corps, ou comme parcouru par un corps. Dans le premier cas, il s'appelle *vuide*, dans le ſecond, *lieu*, dans le troiſieme, *région*. Cette définition, qui eſt néceſſaire pour l'intelligence de la fameuſe queſtion du vuide, nous eſt fournie par *Sextus Empiricus*. 1. plac. 20. ἡ αὐλὴ φυσις, dit-il, ἔρημος μὲν κατασκευὴ παντὸς σώματος. κενὸν προσαγορεύεται. καταλαμβανομένη δὲ ὑπὸ σώματος,

τόπος καλεῖται· χωρήσεων δὲ δι' αὐτῆς σωμάτων, χώρα γίνεται· *Natura eadem vacuefacta ab omni corpore* INANE *appellatur; occupata à corpore* LOCUS *dicitur; pervadentibus ipsam corporibus evadit* REGIO.

En général la question du vuide présente deux faces. On demande d'abord si au-delà de l'univers il y a du vuide; on demande en second lieu si dans l'univers même il y a de petits interstices vuides disséminés dans tous les corps. Sur la premiere question point de dispute. Ceux qui regardaient l'univers comme un tout limité, étaient obligés de reconnaître au delà de ses bornes un espace qui ne fût occupé par rien. Ceux au contraire qui lui refusaient des limites, ne pouvaient admettre un espace ultérieur. Il n'y avait donc que le second point du vuide disséminé dans les corps qui souffrît de la difficulté; mais cette contestation tient si peu au vrai système de la nature, que parmi les atomistes mêmes on soutenait le pour & le contre. Ajoutez que cette dispute aussi ancienne que la philosophie ne peut jamais être résolue. Elle ne donne point assez de prise à l'esprit; elle le conduit dans une région d'hypotheses, où la raison dénuée de faits, ne trouve aucun point d'appui. Elle l'égare dans les questions à jamais insolubles de la pesanteur, de l'élasticité & du mouvement,

& elle l'éloigne toujours de plus en plus de ſa route, en le faiſant remonter à la cauſe de ces propriétés, au lieu d'en enviſager les effets. On eſt revenu aujourd'hui de ces vaines ſubtilités qu'on a abandonnées aux écoles, pour attaquer la Nature d'un autre côté. On ne doute plus que le philoſophe ne puiſſe, entre le plein & le raide, marcher aux plus grandes découvertes, & reculer les limites de l'eſprit humain, ſans l'avoir auparavant éclairé ſur ces ſpéculations inutiles.

PAGE 38. V. 8.

CET endroit que perſonne n'a entendu, devient clair, en en faiſant la conſtruction & en diſtinguant les différens tems dont parle Lucrece. *Si fortè aliquis, cùm corpora diſſiluêre, putat id (nempè ut omnia poſſideantur) fieri, quia aër ſe condenſeat (in inſtanti concurſûs)* » ſi » l'on croit qu'au moment de la ſéparation, l'eſ» pace intermédiaire ſe remplit auſſi-tôt ſans » reſter vuide un ſeul inſtant, parce que l'air ſe » condenſe dans le choc, ou plutôt, parce que » l'air qui s'était condenſé lors du choc, ſe dilate » lors de la ſéparation, on eſt dans l'erreur, &c.

PAGE 40. V. 15.

ON a inféré de ce paſſage de Lucrece qui place

la matiere & le vuide ſur la même ligne, qu'il les regarde l'un & l'autre comme deux principes réels, concourant également à la formation & à l'entretien du grand-tout. Plutarque & d'autres anciens avaient déja fait le même reproche à Epicure. La grande raiſon ſur laquelle on ſe fondait, était que Leucippe, Démocrite & Métrodore de Scio avaient auſſi fait intervenir dans la compoſition de l'Univers le vuide comme un agent actif & poſitif. Quand cela ſerait (ce que nie Gaſſendi) aurait-on droit d'imputer la même opinion à Epicure, lui qui s'eſt éloigné dans pluſieurs points eſſentiels de la doctrine de ſes prédéceſſeurs, qui a dépouillé les atomes de la ſenſibilité que leur attribuait Démocrite, qui a appuyé leur ſolidité ſur une toute autre baſe que celle que leur donnait Leucippe, & qui enfin ſe piquait de ne ſuivre d'autre maître que ſon génie ? Peut-on concevoir qu'Epicure, cet ennemi déclaré des êtres abſtraits, qui avait ôté au Tems ſa réalité, qui avait banni de la philoſophie les nombres de Pythagore, les idées de Platon, & les formes d'Ariſtote, eût réaliſé le vuide juſqu'à en faire un des principes de l'Univers ?

PAGE 44. V. 7.

CET être Métaphyſique, qui eſt, pour ainſi

dire, aux modifications de la matiere, ce que l'eſpace eſt à la matiere même, cette ligne idéale que la faibleſſe de notre imagination ſuppoſe parallele aux événemens, cet être ſans conſiſtance & ſans réalité où s'abyme l'eſprit humain avide de ce qu'il ne conçoit pas; ce phantôme, en un mot, qui n'étant rien par lui-même, devient par les diverſes manieres de l'enviſager, ou l'éternité, ou un inſtant fugitif, *le Tems* a été la premiere Divinité de la Théologie païenne, à cauſe du caractere d'infinité qu'il ſemble porter avec lui. Saturne, le Ciel & le Tems étaient un ſeul & même Dieu, un vieillard terrible, ſous la faux duquel tombaient l'aigle & le moucheron, les palais & les cabanes. La philoſophie ancienne qui a plus emprunté qu'on ne croit de la Théologie, avait puiſé dans ces fables les notions du Tems. Platon le regarde comme une image de l'éternité, créé au même inſtant que le Ciel; ſelon d'autres, c'eſt la ſphere, le Ciel même. Le Tems fut donc réaliſé. On lui donna un corps & des parties qui étaient le paſſé, le préſent & l'avenir. On le regarda comme un être diſtinct, mais dépendant du monde, qui avait été créé en même tems que lui, & qui finirait avec lui. Et de même que certains philoſophes prétendaient que Dieu pour créer un nouveau monde, ſerait obligé de créer

un nouvel eſpace, on ſoutint auſſi qu'après la deſtruction de l'univers un nouveau Tems ſerait reproduit pour préſider au nouveau monde qui remplacerait le premier. C'eſt contre cette opinion extravagante que s'arme ici Lucrece, perſuadé que l'eſpace & le tems, ces deux infinis imaginaires, ont été pour les hommes la ſource des plus grandes erreurs.

IBID. V. 13.

LA grammaire elle-même ſemblait avoir adopté ces fauſſes notions du Tems : & par la maniere dont elle exprimait les *paſſés* des verbes, elle ſemblait leur donner une exiſtence réelle. Lucrece qui ſçavait combien le langage influe ſur les opinions des hommes, n'a pas dédaigné de réfuter un ſophiſme fondé uniquement ſur une équivoque de langue. Pour entendre donc ce qu'il veut dire ; il faut ſuppoſer qu'on lui fait cette objection : *hoc factum eſt. Ergo eſt.* Nous n'avons pas préciſément la même ambiguité en français ; parce que pour exprimer les prétérits des verbes paſſifs, nous employons bien à la vérité, comme les Latins, le participe de ces verbes, mais nous y joignons le prétérit & non pas le préſent du verbe auxiliaire. Cependant en y réfléchiſſant, on remarque que notre

expreſſion n'eſt pas exacte, & que nous mettons deux prétérits où il n'en faut qu'un.

PAGE 50. V. 8.

NON-SEULEMENT des atomes parfaitement ſolides, tels que les ſuppoſe Epicure, ne pourraient être diviſés, ni briſés, ni décompoſés, ni ſimplement endommagés ; mais ils ne pourraient pas même ſe comprimer & ſe reſtituer. Car c'eſt un principe de phyſique, que l'élaſticité n'exiſte pas plus dans des corps parfaitement ſolides que dans des corps parfaitement mols. Epicure ne pourrait donc pas expliquer la communication du mouvement ; puiſqu'il eſt impoſſible que le mouvement ſe propage d'un corps à un autre, ſans paſſer par les atomes élémentaires. Je ne ſçais comment ce philoſophe ſe ſerait tiré de cette objection qui me paraît inſoluble. Au reſte, ceux qui ſoutenaient la matiere diviſible à l'infini, n'expliquaient pas mieux la communication du mouvement, puiſqu'ils étaient obligés de faire paſſer l'impulſion donnée par un nombre de molécules infini non pas ſeulement *virtualiter*, comme on parle dans les écoles, mais même *actualiter*.

PAGE 56. V. 1.

IL eſt clair que Lucrece ne parle pas ici d'un corps,

corps, d'un aggrégat, d'un composé d'atomes. On n'entendrait plus rien ni à son raisonnement, ni sur-tout à sa conclusion, *sunt igitur solidâ PRIMORDIA simplicitate.* Il ne peut parler que de l'atome; il n'y a que l'atome, dans les principes d'Epicure, dont les parties ne puissent être séparées, ni exister isolées, *per se nequeunt constare.* L'extrêmité d'un corps en état de composition peut exister à part, puisque les simulacres dont les Poëtes développent la théorie dans le quatrieme chant, ne sont évidemment que la pellicule extrême des corps; & puisque d'ailleurs un corps, quoique poussé jusqu'à son dernier terme de division, n'est pas encore réduit à l'état d'atome, comme il le dit, lib. II.

Noscere ut hinc possis priùs omnem efflare colorem
Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

PAGE 58. V. 22.

HERACLITE, disciple d'Hyppase qui enseignait pour lors la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carriere par l'exercice de la premiere Magistrature d'Ephese sa patrie. Mais la méchanceté des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa à plus forte raison les invitations de Darius qui l'ap-

pellait à ſa Cour, bien éloigné de vouloir ſervir, lui qui dédaignait de commander. Il préféra d'habiter le creux d'un rocher & de vivre de légumes ; genre de vie auquel il ne put être arraché que par une attaque d'hydropiſie, qui le ramena dans ſa patrie, où il mourut âgé de ſoixante ans, après avoir inutilement tenté de ſe guérir en ſe faiſant couvrir de fumier dans une étable. On lui reproche d'avoir pleuré ſur les maux que les vices cauſent aux hommes. Sans doute il eût été plus du goût de notre nation de tourner la choſe en plaiſanterie. Le langage obſcur qu'il affectait dans ſes ouvrages, & que Lucrece lui reproche ici, lui fit donner le ſurnom de Σκοτεινὸς, *le ténébreux*. L'axiome fondamental de ſa phyſique était que le feu eſt principe de tout, principe des ames qui ne ſont que des particules ignées ; principe des corps dont les élémens ſont des molécules de feu ſimples, éternelles, inaltérables & indiviſibles. Ces atomes ignés ont formé l'air, en ſe condenſant ; un air plus denſe a produit l'eau, une eau plus reſſerrée a formé la terre. L'ame n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur eſt de ſe noyer, parce qu'alors l'ame s'éteignant dans l'eau, l'on meurt tout entier. Voila probablement pourquoi dans Homere, Achille ce héros qui affrontait la mort ſur terre, tremblait en

combattant ſur l'eau. Voila encore ſur quoi ſont fondés ces pleurs qu'on reproche tant à Enée, lors qu'accueilli par une violente tempête, il s'écrie.

O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ ſub mœnibus altis,
Contigit oppetere!

CETTE erreur n'a pas été ignorée même dans le Chriſtianiſme. Synéſius, Evêque de Ptolémaïde au quatrieme ſiecle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré en faiſant naufrage ſur les côtes de la Lybie; cette frayeur, diſait-il, était ſur-tout cauſée par les vives impreſſions que j'avais reçues dans ma jeuneſſe, que ceux qui ſe noient, meurent tout entiers.

HERACLITE eut quelques diſciples. Platon jeune alors étudia la philoſophie ſous ſes yeux. On dit qu'Hippocrate & Zénon éleverent auſſi leurs ſyſtêmes aux dépens du ſien. En effet, le ſyſtême d'Héraclite était celui des Stoïciens. *Vos Stoïciens*, dit Cicéron, de fin. lib. II, *qui rapportent tout à un eſprit igné, ſuivent la doctrine d'Héraclite.* Voila probablement pourquoi Lucrece traite ſi mal ce philoſophe. On trouve encore une grande conformité entre les principes d'Héraclite & ceux des anciens Perſes, qui, ſelon

la doctrine de Zoroaſtre, regardaient tellement le feu comme la ſource de tous les êtres, qu'ils en firent une Divinité nommée *Oromazes*, donnant le nom d'*Arimane* aux ténebres qui lui ſont oppoſées.

PAGE 64. V. 19.

PRESQUE tous les anciens philoſophes reconnaiſſaient les élémens vulgaires pour principes du grand-tout ; mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns n'en prenaient qu'un ſeul, dont la condenſation & la raréfaction formaient les trois autres, & la combinaiſon l'univers entier. Ainſi Héraclite, comme nous venons de le voir, donnait à la Nature pour baſe le feu, Anaximène l'air, Thalès l'eau, Phérécydes la terre. D'autres en voulaient deux, par la condenſation & la raréfaction deſquels ils prétendaient expliquer la formation du monde. Ainſi Xenophanes mêlait la terre avec l'eau, Parmenides le feu avec la terre, Ænopides de Scio le feu avec l'air, Hippon de Rhege le feu avec l'eau. Il y en avait très-peu qui fiſſent intervenir trois de ces élémens dans la compoſition de l'univers. On ne cite qu'Onomacrite, qui admettait pour principes le feu, l'eau & la terre combinés enſemble. Les autres, ſous la conduite d'Empedocles, ne

reconnaiſſaient pas d'autres élémens que les élémens vulgaires. Cependant, quoique ce philoſophe admît les quatre élémens, il prétendait que ces élémens étaient compoſés eux-mêmes d'atomes ou de corpuſcules, comme on le prouve par des paſſages de Stobée & de Plutarque.

PAGE 76. V. 8.

VOICI la conſtruction de ces deux vers qui ne paraiſſent pas avoir été entendus, & qui ſont pourtant fort ſimples. *At rerum principia poſſunt adhibere plura* (*id eſt plurès circumſtantias*) *undè variæ res creari queant.* Les élémens de la matiere ſont ſoumis à un grand nombre d'autres circonſtances qui doivent jetter une plus grande variété dans la formation des êtres. Et ce raiſonnement eſt clair. Les 24 lettres de l'Alphabet, en vertu de leur ſeul arrangement, varient à l'infini les mots de la langue. Quelle variété doivent donc jetter dans les diverſes productions de la Nature les élémens de la matiere, qui, outre l'arrangement, ont encore bien d'autres circonſtances dont les élémens des mots ſont privés ? Ces circonſtances ſont celles dont il parle ſi ſouvent dans le cours de ſon ouvrage, *concurſus, motus, pondera, plagæ, figuræ.*

IBID. V. 10.

ANAXAGORE, né à Clazomene d'une famille riche & noble, fut diſciple d'Anaximene. La paſſion de l'etude éteint communément le deſir d'amaſſer. Elle conduiſit plus loin Anaxagore; elle lui fit abandonner tous ſes biens à ſes parens, pour ſe livrer ſans entraves à la contemplation de la Nature. Il eut pour diſciples deux hommes célebres dans des genres différens, Péricles & Euripide, auxquels on joint auſſi Socrate. Anaxagore fut le premier qui hazarda l'idée brillante & féconde d'une lune habitée. Il ne raiſonna pas ſi juſte au ſujet du ſoleil qu'il regardait comme une maſſe de feu de la grandeur du Péloponneſe. C'était une grande vue à Anaxagore d'avoir ſenti que tous les corps doivent être formés de principes hétérogenes; mais par ſes Homœomeries il avait ôté à cette idée une partie de ſon étendue. Ce fut lui qui, au rapport d'Ariſtote, fit le premier préſider une Intelligence à l'arrangement de l'univers: *nam & Anaxagoras tanquam machinâ utitur intellectu ad mundi generationem. Et cum dubitat propter quam cauſam neceſſariò eſt, tunc eum attrahit. In cæteris verò, magis cætera omnia, quam intellectum, cauſam eorum quæ ſunt, ponit.* de metaphyſicâ lib. I. cap. 4. D. pag. 844. edit. Duval. tom. II. Mais

il ne fallait pas reconnaître une matiere préexistente sur laquelle cette Intelligence ne pouvait s'arroger aucun droit. Il est remarquable que le premier homme qui fit entrer la Divinité dans le système de l'univers, se mêla de prédire, si le fait de cette pierre dont il avait annoncé la chûte, & d'autres histoires pareilles sont vraies: mais ce qui est plus remarquable, c'est que ce même philosophe à qui ses idées Théologiques avaient valu le surnom de νοῦς, *mens*, ait été accusé d'Athéisme à Athenes; & ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'après avoir été accusé d'Athéisme pendant sa vie, on lui ait érigé des autels après sa mort. Il est le premier philosophe qui ait publié des livres.

PAGE 82. V. 9.

IL est bien singulier que Gassendi, en citant ce passage de Lucrece, ne fasse aucune réflexion qui le combatte ou le confirme. Bernier son disciple rapporte des faits qui paraissent tendre à appuyer celui-ci. » C'est encore pour cette même » raison, dit-il, que les cordes des machines » artificielles qu'on fait mouvoir avec beaucoup » de violence, sont sujettes à s'enflammer; qu'un » certain bois des Indes met le feu à la poudre, » quand il est long-tems & fortement tourné

» avec elle dans un même trou. « Malgré l'induction que M. Bernier paraît vouloir tirer de ces faits, il n'y a perſonne qui ne convienne que le vent qui eſt très-propre à propager un incendie, ne peut pas le faire naître, & enflammer des arbres : il eſt très-probable que dans certaines ſaiſons de l'année, & ſur-tout en Italie, les grands vents étant aſſez communément accompagnés de tonnerres, on aura attribué à la premiere de ces cauſes ce qui était l'effet de la ſeconde. Il était plus merveilleux de faire naître l'incendie de l'arbre même, que du feu élémentaire de la foudre. Voila comme on étudiait alors la nature. Les arbres s'enflammaient d'eux-mêmes ; bientôt on les fit parler, on en fit des Oracles & des Dieux.

PAGE 16. V. 16.

VOILA encore une de ces queſtions métaphyſiques auxquelles la philoſophie ancienne ſe livrait avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle donne moins de priſe à la raiſon. Elle préſente deux faces que Lucrece diſtingue ſoigneuſement, l'infinité de l'*eſpace* & l'infinité de la *matiere*. La premiere queſtion ne ſouffrait gueres de difficultés. Preſque tous les philoſophes admettaient un eſpace infini, & c'était le ſentiment non-ſeule-

ment des Païens, mais même des Docteurs Chrétiens. » Qu'ils conçoivent, dit Saint Augustin, » au delà du monde des espaces infinis, dans » lesquels si quelqu'un dit que le Tout-puissant » n'a pas pu créer, ne s'ensuivra-t-il pas, &c.. » & ailleurs ; Oseront-ils affirmer que la subs- » tance Divine qu'ils confessent être tout entiere » par sa présence incorporelle, est absente de » ces grands espaces qui sont au delà du monde, » qui n'est qu'un point en comparaison de cette » infinité. « Il s'est néanmoins trouvé des Théologiens plus pointilleux, qui donnant à l'espace de la réalité, le concevant comme un corps étendu en longueur, largeur & profondeur, ont craint d'en faire un Dieu, s'ils reconnaissaient son infinité ; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au delà du monde, sans être obligé de créer en même tems un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matiere, il est remarquable que les philosophes anciens, qu'on prétend avoir tous regardé la matiere comme éternelle, n'osaient pas tous la croire infinie, ce qui est certainement une inconséquence. Tandis que parmi les Docteurs Chrétiens qui rejettaient l'éternité de la matiere, & qui l'assujettissaient à la création, il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matiere, infinie non-seulement en gran-

deur, mais même en nombre. Ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'eſſence*, qui, n'étant autre choſe que l'eſſence Divine, ne peut pas plus être créée que Dieu même. Vid. Gaſſendi, Tom. I. p. 199.

PAGE 88. V. 4.

Ces deux vers ſont difficiles, mais ils s'entendent clairement, au moyen de la conſtruction que voici. *Nullius extremum videtur poſſe eſſe niſi ſit ultrà* (*illud*) (*aliquid*) *quod finiat*, (*ita*) *ut videatur, quò, non longiùs, hæc ſenſûs natura*, (*oculus*) *ſequatur* (*illius corporis ſuperficiem*); mot à mot : un corps ne peut avoir d'extrêmité, à moins qu'il n'y ait au delà de lui quelque choſe qui le borne, de maniere qu'on voie juſqu'où & non plus loin, l'œil peut ſe porter ſur ce corps; c'eſt-à-dire, de façon qu'on voie que l'étendue de ce corps va juſques-là & non pas plus loin. La virgule que j'ai ajoutée après *quò*, & que ne porte aucun texte, eſt abſolument eſſentielle pour entendre le ſens de ce vers.

NOTES
DU SECOND LIVRE.

PAGE 110. V. 6.

VOICI la conſtruction de ces trois vers que perſonne ne paraît avoir bien entendus. *Nonne videre eſt Naturam nihil aliud latrare, niſi ut, cùm dolor abſit à corpore, ipſa* (Natura) *fruatur mente* (prædità) *jucundo ſenſu, ſemota* (iterùm Natura) *curâ & metu ?* » Ne voyez-vous » pas que la Nature ne demande rien, ſinon » que, le corps étant à l'abri de la douleur, elle » jouiſſe d'une ame affectée de ſenſations agréa- » bles & exempte de ſoucis & de craintes ? » Cette conſtruction eſt claire. *Natura* eſt évidemment le nominatif de *fruatur*, & le ſubſtantif de *ſemota*. Il ne fallait pas ſe mettre à la torture, comme ont fait tous les commentateurs en ſuppléant *ut qui* ou *ut cui* à *ut cùm, menſque* à *mente*, & *ſemotâ* à *ſemota*.

PAGE 114 VS 4.

CE vers ne pourrait-il pas ſignifier auſſi, que

les atomes continueraient de deſcendre dans le vuide pendant l'éternité, ſans jamais s'arrêter, s'il ne ſurvenait d'autres atomes qui en les choquant latéralement, les détournaſſent de leur direction perpendiculaire ? C'était là en effet la doctrine d'Epicure ; voila pourquoi il combattait avec tant d'opiniâtreté pour l'infinité de l'eſpace. Il ſentait de quelle conſéquence il était pour ſon ſyſtême que les atomes ne puſſent jamais ni perdre tout-à-fait, ni même rallentir tant ſoit peu leur mouvement. Auſſi prétendait-il non-ſeulement que les atomes abandonnés à eux-mêmes, continueraient de tomber dans le vuide pendant l'éternité, mais encore, que pouſſés par un choc étranger, ils ne ceſſeraient point de ſuivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulſion ne les fît changer de route. Il faut remarquer que *mobilitas* ne ſignifie proprement que la faculté de ſe mouvoir, quoique ſouvent il s'emploie pour exprimer la rapidité du mouvement ; & c'eſt dans ce dernier ſens que Lucrece s'en ſervira plus bas, p. 120. v. 14.

Nunc quæ mobilitas ſit reddita materiaï
Corporibus.

IBID. v. 19.

LUCRECE combat ici Ariſtote qui ſuppoſait

la matiere *inerte*, comme il la croyait ſans forme, & qui attribuait à cette même inertie la cauſe de toutes les tranformations de la Nature. Epicure au contraire veut que la matiere ſoit toujours en mouvement.

Nimirum nulla quies eſt
Reddita corporibus primis per inane profundum. lib. II. p. 116. v. 13 & 14.

Il en diſtingue de deux eſpeces, le mouvement de peſanteur ou la *gravitation*, qui s'exerce de haut en bas, & qui eſt une qualité inhérente à la nature même de l'atome ; & le mouvement de réflexion, qui n'eſt qu'accidentel, qui s'exerce en tout ſens, & qui tient, ſelon Epicure, à la ſolidité & à la dureté des atomes,

Neque enim mirum, duriſſima quæ ſint.
lib. II. p. 116. v. 5.

Ainsi la raiſon même qui devrait empêcher les atomes de ſe réfléchir, eſt préciſément celle ſur laquelle on appuie leur élaſticité. Chacun de ces deux mouvemens ſe ſubdiviſait en deux autres, comme nous aurons occaſion de le remarquer par la ſuite.

Page 116. v. 16.

C'est là la ſubdiviſion du mouvement reflex ;

elle n'eſt relative qu'à la diſtance plus ou moins conſidérable à laquelle les atomes ſont renvoyés par le choc. Quand la répercuſſion eſt conſidérable, elle s'appelle πληγὴ ; quand elle n'écarte que peu les atomes, & les réunit ſous le choc, elle ſe nomme πάλμος. C'eſt Epicure lui-même qui donne cette diſtinction. Vid. Diog. Laër. lib. X. Vid. etiam Gaſſend. tom. I. pag. 216.

PAGE 124. V. 4.

LUCRECE développe cette idée au commencement du cinquieme chant.

PAGE 126. V. 7.

CE ne n'eſt pas pour ſe conformer au langage populaire que Lucrece fait tomber les étoiles. Il ne parle pas ici comme poëte, mais comme phyſicien ; & c'eſt mal entendre ſa doctrine, que de rendre, comme quelques-uns, *ſtellas* par *des feux nocturnes*. Epicure était réellement dans cette opinion. Perſuadé que le ſoleil, la lune & les étoiles ne ſont pas plus gros qu'ils ne nous le paraiſſent, il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit ſont de vraies étoiles. Cette Phyſique ſi miſérable pour un génie comme Epicure, & dont Gaſſendi le juſtifie aſſez mal, eſt combattue par Pline le Naturaliſte & par Sénèque. *Nec*

aliquem extingui decidua ſignificant. . . . . Illa nimio alimento tracti humoris igneam vim abundantia reddunt, cùm decidere creduntur; ut apud nos quoque id luminibus accenſis, liquore olei notamus accidere. Plin. lib. II. cap. VIII. *Illud enim ſtultiſſimum eſt exiſtimare aut ſtellas decidere, aut tranſilire, aut aliquid illis auferri & abradi; nam ſi hoc fuiſſet, jam defuiſſent.* Senec. Nat. quæſt. lib. I.

IBID. V. 14.

VOICI un des côtés les plus faibles du ſyſtême d'Epicure : Auſſi eſt-ce par là que tous ſes adverſaires l'ont attaqué. Vid. Cic. 1. *de fin.* . . *de fato.* Ils avaient à la vérité beau jeu : ils combattaient une ſuppoſition gratuite que Lucrece n'appuie ſur aucune raiſon, ſinon que la déclinaiſon des atomes eſt néceſſaire à ſon ſyſtême, que ſans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adverſaires d'Epicure étaient-ils en droit de faire ſonner ſi haut leur victoire ? n'avaient-ils pas à craindre qu'il n'uſât de repréſailles & ne les attaquât eux-mêmes ſur la tendance vers un centre commun, qu'ils ſuppoſaient dans les corps tout auſſi gratuitement. Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaiſſaient tous une matiere préexiſtente, ne devaient-ils pas dès-lors même avouer ſon infi-

nité, puiſque ne devant l'être qu'à elle-même; elle ne pouvait être bornée par rien. L'univers devait donc être infini, ſelon leur doctrine. Admettre le principe & rejetter la conſéquence eût été folie ou mauvaiſe foi. Si donc Epicure les eût preſſés ſur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été auſſi embarraſſés à expliquer ce que c'eſt que ce centre, qu'Epicure l'était à rendre raiſon de la déclinaiſon des ſes atomes?

PAGE 130. V. 4.

ON eſt ſurpris qu'Epicure fonde la liberté humaine ſur la déclinaiſon des atomes. On demande ſi cette déclinaiſon eſt néceſſaire, ou ſi elle eſt ſimplement accidentelle : néceſſaire, comment la liberté peut-elle en être le réſultat? Accidentelle, par quoi eſt-elle déterminée? Mais on devrait bien plutôt être ſurpris, qu'il lui ſoit venu en idée de rendre l'homme libre dans un ſyſtême qui ſuppoſe un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets. C'était une recherche aſſez curieuſe que la raiſon qui a pu faire d'Epicure l'apôtre de la *liberté*. Ne trouvant pas cette raiſon dans ſes principes mêmes, il fallait la chercher hors de ſon ſyſtême. Je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrece de la liberté, & en particulier dans ce

vers *fatis avolſa voluntas*, *cette volonté arrachée au Deſtin.* Le but d'Epicure était de rendre l'homme indépendant du Deſtin. Le Deſtin, cet être abſtrait, moitié philoſophique & moitié théologique, dont les païens n'avaient que des idées fort confuſes, qu'on prenait, s'il en faut croire Séneque, tantôt pour un Dieu, tantôt pour la Nature elle-même, était dans toutes les anciennes religions une Divinité deſtructive du libre arbitre, qui déterminait irréſiſtiblement les volontés humaines, & qui puniſſait avec une ſévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était pour détourner le cours de cette fatalité, que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, conſtruiſaient des temples, inſtituaient tous les jours de nouvelles cérémonies religieuſes, quoique bien perſuadés qu'il ne pouvaient avec leurs ſacrifices changer les arrêts irrévocables de la deſtinée. On était donc eſclave dans toutes ces religions. Voila pourquoi Epicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes diſtinctifs de l'Athéiſme, & voulut remporter la victoire ſur le Deſtin, en lui raviſſant, pour ainſi dire, la liberté humaine dont il s'etait emparé. Voila ce que veut dire Lucrece par ces mots :

Fatis avolſa voluntas.

PAGE 136. V. 151.

LUCRECE ayant déja traité de quelques-unes des qualités des atomes ; ſçavoir de leur ſolidité, de leur indiviſibilité & de leur éternité dans le premier livre, & dans celui-ci, de leur peſanteur & des loix de leurs mouvemens ; il ſeroit ridicule de lui faire dire, *paſſons maintenant aux qualités des atomes*, qui eſt le ſens qu'on donne communément à ces deux vers. Voici comme on doit en faire la conſtruction. *Nunc age, percipe jam qualia ſint deinceps cunctarum rerum exordia ;* que je traduis, *paſſons maintenant aux autres qualités des atomes.*

IBID. V. 17.

LUCRECE dit ici que les atomes ſont doués d'une multitude incroyable de figures. Quelques pages plus bas (p. 150) il dit préciſément le contraire, & aſſure que des corpuſcules auſſi petits que les atomes, ne peuvent pas être ſuſceptibles d'un grand nombre de figures.

Namque in eâdem unâ cujuſcujus brevitate
Corporis, inter ſe multùm variare figuræ
Non poſſunt.

VOILA deux paſſages contradictoires entre leſquels il faut opter. Gaſſendi qui ſûrement en-

tendait bien la philoſophie d'Epicure, ſoutient que le nombre des figures eſt incroyable dans les atomes ; mais le paſſage du premier livre, dont il s'appuie principalement

At rerum quæ ſunt primordia, plura abhibere
Poſſunt, undè queant variæ res quæque creari.

ne ſignifie pas, comme nous l'avons déjà vu, (p. 141. not. du l. 1.) que les figures des atomes ſont en beaucoup plus grand nombre que les lettres de l'Alphabet, mais que les atomes, outre la figure, ſont encore aidés, pour la formation des corps, par un grand nombre d'autres circonſtances, qui doivent jetter une grande variété dans les réſultats. Quant aux figures des atomes, Lucrece bien loin d'en reconnaître un grand nombre, ne paraît pas même en admettre plus de trois ou quatre eſpeces.

Fac enim minimis è partibus eſſe
Corpora prima tribus, vel paulò pluribus auge;
Lib. II. page 150. v. 8 & 9.

D'AILLEURS la raiſon qu'apporte Lucrece de la différente configuration des atomes ne prouve rien du tout, ſi l'on veut y faire attention : puiſque tous les corps qui nous affectent, quelque déliés qu'on les ſuppoſe, ſont déja dans

un état de compoſition. C'eſt la doctrine d'Epicure. Les élémens de la lumiere même, ce corps ſi ſubtil, ne ſont, ſuivant Lucrece, que de petites maſſes, de petits faiſceaux d'atomes.

Nec ſingillatim corpuſcula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter ſe conque globata.
lib. II, p. 120. v. 25.

Je ne parle pas d'une autre raiſon qu'Epicure ne ſoupçonnait pas, & qui par conſéquent ne peut être d'aucun poids pour déterminer quels ont été ſes ſentimens ; c'eſt qu'avec une matiere homogene, telle que l'admettait Epicure, il eſt néceſſaire non-ſeulement que les atomes aient la même figure, mais encore que toutes leurs autres circonſtances ſoient communes, qu'ils ſe pénetrent, qu'ils s'identifient, &c.

On peut oppoſer la même difficulté au ſyſtême de Spinoſa, qui n'admettait qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers ; ſentiment contraire à l'expérience & à la raiſon.

Voila en peu de mots les raiſons pour leſquelles je me ſuis cru en droit de choiſir celle des deux opinions énoncées par Lucrece, qui m'a paru la plus conforme au ſyſtême d'Epicure. J'ai réduit les figures des atomes à un petit nombre, & je me ſuis permis d'omettre dans ma traduction le *quàm longè* & le *multigenis* de Lucrece.

IBID, V. 19.

Le ſens du premier de ces deux vers demande une virgule après *multa* & non pas après *parùm*, comme on la trouve dans toutes les éditions de Lucrece : la conſtruction eſt *non quòd multa prædita ſint formâ parùm ſimili* (*diſſimili.*)

Quant au ſecond vers, il eſt très-embarraſſant, & contredit manifeſtement toute la doctrine d'Epicure, ſi on le fait rapporter aux atomes, comme la conſtruction & l'ordre grammatical de la phraſe paraiſſent l'exiger. Car alors ce vers ſignifierait que les atomes ne ſont jamais parfaitement ſemblables en tout. D'où il réſulterait qu'Epicure admettait l'hétérogénéité de la matiere, & croyait qu'il était impoſſible que deux atomes euſſent jamais une parfaite conformité. Ce qui eſt entiérement oppoſé à ſes principes. Il était perſuadé au contraire, que ce ſont les mêmes atomes qui diverſement arrangés, forment le ciel, la mer, terre, les fleuves, le ſoleil, les moiſſons, les arbres & les animaux,

Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, ſolem
Conſtituunt; eadem fruges, arbuſta, animanteſ.

lib. I. pag. 74. v. 21.

Ce ne peut donc pas être aux atomes que ſe rapporte ce vers ; il eſt néceſſaire que Lucrece parle des corps mêmes, des aggregats d'atomes. Cette conjecture qui éclaircit cet endroit ſi obſcur, eſt appuyée ſur un autre paſſage de ce même livre p. 168. v. 10. où le même vers *ſed quia non volgò paria omnibus omnia conſtant*, eſt répété & ſe rapporte manifeſtement aux corps. En général ces quatre vers *nunc age, jam dein-ceps*, &c. . . ſont très-embrouillés ; ils préſentent un grand nombre de contradictions que les commentateurs n'ont pas ſenties, bien loin de les avoir éclaircies. Je crois que de la maniere dont je les ai traduits, ils préſentent un ſens raiſonnable, & ſatisfont à tous les points de la doctrine d'Epicure.

PAGE 138. V. 3.

Loca lætantia aquarum ne veut pas dire autre choſe que les lieux où il y a de l'eau, *loca quæ lætantur aquis*, comme Horace a dit *amicos baccho colles*.

PAGE 144. V. 19.

La Fécule, *fæx, lie*, eſt une ſubſtance réduite en poudre, lavée pluſieurs fois & ſéchée, telle que la fécule de la racine de Bryone, l'Amidon qui eſt la fécule du froment. Comment

une pareille ſubſtance, privée d'une grande partie de ſes principes actifs & ſavoureux, peut-elle produire ce chatouillement agréable que décrit ici le Poëte ? Faut-il ſuppoſer le texte corrompu, & lire *Ferula* au lieu de *Fœcula* ? On ne ſera pas plus avancé. La plante nommée *férule* eſt fade, dégoûtante, & par conſéquent incapable de produire l'effet dont parle Lucrece.

Enfin eſt-il ſéant de traduire avec le baron des Coutures, *fœcula* par la *fiente*, & de dire que les particules qui s'en exhalent, chatouillent agréablement l'organe ? Je doute qu'on veuille ſe prêter au goût de ce traducteur.

L'Aulnée, *Inula* ou *Enula campana* eſt à la vérité une belle plante dont la tige s'éleve fort haut, & dont la fleur de couleur d'or a la forme d'une cloche ; mais elle eſt en même tems d'une odeur déſagréable, d'une ſaveur âcre & amere, comme le dit Horace. lib. II. Sat. II. v. 41.

Mala copia quandò
Ægrum ſollicitat ſtomachum, cùm rapula plenus
Atque acidas mavult Inulas.

& Sat. VIII. v. 51.

Erucas virides, Inulas ego primus amaras
Monſtravi incoquere.

C'est un fort bon ſtomachique, mais un fort

mauvais manger. Convenons donc franchement que nous n'entendons point ce que veut dire ici Lucrece, ou plutôt que nous n'entendons rien du tout à la Botanique non plus qu'à la Chymie des anciens.

PAGE 150. V. 6.

CE paſſage paraîtrait faire entendre, que Lucrece ſuppoſe tous les atomes de la même grandeur, comme il les ſuppoſe de la même matiere. Mais il vaut mieux croire ce vers altéré & corrompu, que d'en tirer une induction auſſi contraire au ſyſtême d'Epicure. Il ſuffit d'avoir lu ce qu'a dit précédemment Lucrece de la maniere dont les objets agiſſent ſur nos organes, pour être convaincu qu'il eſt néceſſaire dans ſes principes, qu'il y ait des atomes plus grands & d'autres plus petits. Ce n'eſt que par leurs différentes groſſeurs qu'il explique pourquoi la lumiere pénetre le verre, tandis que l'eau ne peut s'ouvrir un paſſage à travers ſes pores. On verra dans la ſuite que les élémens de l'ame ſont, ſuivant lui, les plus petits atomes de la nature, & que ceux dont réſultent les ſimulacres de la viſion, ſont d'une ténuité inconcevable. On doit même avoir remarqué que la différence des figures des atomes tient, dans les principes d'Epicure, à la différence de leur grandeur, c'eſt dans ce ſens-

là

là qu'on doit entendre les vers 8 & 9 de la même page.

Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima : tribus, vel paulò pluribus auge.

Au reste, si on objecte à Epicure que les atomes les plus gros deviennent divisibles & perdent dès-lors leur qualité d'atomes, il répond que bien que les atomes soient des corpuscules insensibles à l'œil, & d'une ténuité incroyable, ce n'est pourtant pas précisément sur leur petitesse qu'est fondée leur indivisibilité, comme le prétendaient les Atomistes ses prédécesseurs, mais sur leur solidité, leur privation de vuide. Si on lui objecte en second lieu, que les différentes figures des atomes nuisent encore à leur indivisibilité, parce que leurs pointes, leurs angles, leurs ramuscules peuvent plus facilement se briser à cause de leur petitesse ; il répond que ces particules saillantes étant dépourvues de vuide, aussi-bien que la masse même de l'atome, ne courent aucun risque, puisque ce n'est qu'à la faveur du vuide que la dissolution des corps peut se faire.

PAGE 154. V. 3.

J'ai été obligé de m'écarter ici du texte, parce que, quoique ce début

Quod quoniam docui, nunc ſuaviloquis, age, paucis
Verſibus oſtendam,

paraiſſe annoncer un nouvel objet, une nouvelle vérité à prouver; ce n'eſt pourtant que la ſuite du même raiſonnement, une ſeconde preuve ſur laquelle Lucrece appuie l'infinité des atomes dans chaque claſſe de figures. Cette ſeconde raiſon, c'eſt que les atomes ne ſuffiſent à l'entretien de l'univers qu'en vertu de leur infinité, *ex infinito*. Car c'eſt-là le ſens d'*ex infinito*. Le rendre par *ex æterno*, comme ont fait les commentateurs, c'eſt ôter au raiſonnement du poëte le mot le plus eſſentiel; on n'entend plus rien à ce qu'il veut dire.

PAGE 160. V. 1.

LA Terre, dit Lucien, fut la premiere qui rendit des oracles à Delphes. Le langage des oracles était obſcur & énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par-là que ce fut la maniere ſecrete & myſtérieuſe dont la terre procede dans ſes différentes productions, qui porta les hommes à en faire une Déeſſe, & à lui adreſſer leurs hommages? N'eſt-ce pas-là ce que veut dire Lucrece par ce vers ſi ſublime que nous expliquerons dans une note de ce livre, pag. 368.

Munificat tacitâ mortalis mente ſalutes

N'ÉTAIT-CE pas-là enfin la cauſe de ce ſilence myſtérieux qui régnait dans les cérémonies ſecretes de la bonne Déeſſe ? En effet, en y réfléchiſſant, on ſe convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte, qui multiplia ſi fort les Dieux du paganiſme. L'homme, né orgueilleux, ſe conſole, pour ainſi dire, de ſa faibleſſe, en regardant comme ſurnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes, barbares, groſſiers, occupés de l'unique ſoin de ſe procurer leur nourriture, jouiſſaient des productions de la terre, ſans lui demander par quel méchaniſme intérieur elle avait accru & développé les germes abandonnés à ſa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables, qui cooperent tous les jours avec la terre pour la ſubſiſtance du genre humain, ſont de tous les hommes ceux qui connaiſſent le mieux les réſultats, & qui ignorent le plus les procédés intérieurs ? Mais quand la philoſophie, qui n'était dans l'origine que la Théologie même, eut commencé l'étude de la nature par l'examen des objets les plus voiſins & les plus familiers ; quand elle eut remarqué dans toutes les productions terreſtres un enchaînement de cauſes & d'effets concourant à un même but, ſoumis à des loix conſtantes & invariables, & portant le carac-

tere d'un plan ſage & réglé ; quand, voulant ſonder plus avant, elle ſe fut apperçue que la faibleſſe des organes humains ne pouvait ſuivre une marche auſſi fine & auſſi délicate, ni ſuffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles ; l'intelligence divine devint alors, pour-ainſi dire, le ſupplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raiſon ſurnaturelle. On l'adora comme une divinité bienfaiſante, qui daignait préſider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée ſous les noms de *forme*, de *Nature plaſtique*, d'*ame divine*. Bientôt elle fut ſubdiviſée en autant d'intelligences particulieres, qu'elle renfermait de différentes productions dont le méchaniſme était ignoré. De là les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, &c... De là enfin les Métamorphoſes, & la Métempſycoſe qui n'eſt elle-même qu'une métamorphoſe renverſée.

IBID. V. 17.

Les Galles étaient des Prêtres de Cybele dont la Phrygie inondait tout l'Empire Romain. Les anciens nous les ont repréſentés comme des vagabonds, des fanatiques & des miſérables dont on craignait ſouvent la fureur. Ils portaient tous la petite image de la mere des Dieux ; ils allaient

quêter pour la Déeſſe ; ils jouaient des gobelets & faiſaient le métier de devins ou de diſeurs de bonne aventure. Leur caſtration, ou, ſi l'on veut, leur circonciſion en l'honneur d'Atys, & leur point de réunion à Hiérapolis, les font regarder comme un reſte de quelqu'ancien ordre de pénitens, s'il en faut croire l'Auteur de l'Antiquité dévoilée, tom. I. lib. II. Ch. 2.

IBID. V. 214.

Le Tympanum était un cuir mince, étendu ſur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même maniere que font encore à préſent nos Bohémiens. Quelques auteurs dérivent ce mot de τύπτειν frapper. Voſſius le tire de l'Hébreu *toph*. Il eſt du moins certain que l'invention des tympanum vient de la Syrie, ſelon la remarque de Juvénal.

Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes
Et linguam & mores & cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana ſecum
Vexit.

Ils étaient fort en uſage dans les fêtes de Bacchus & de Cybele, comme l'on voit par ces vers de Catulle.

Cybeles Phrygiæ ad nemora Deæ
Ubi cymbalum ſonat, ubi tympana reboant.

HERODIEN parlant d'Héliogabale, dit qu'il lui prenait ſouvent des fantaiſies de faire jouer des flûtes, & de faire frapper des tympanum, comme s'il avait célébré les Bacchanales.

IBID. V. 21.

L'INSTRUMENT que les Latins appellaient *Cymbalum* & les Grecs κύμβαλον, était d'airain comme nos tymbales, mais plus petit, & d'un uſage différent; Caſſiodore & Iſidore les appellent *acétabule*, c'eſt-à-dire, l'emboîture d'un os, la cavité ou la ſinuoſité d'un os dans laquelle un autre os s'emboîte; parce qu'elle reſſemblait à cette ſinuoſité. C'eſt encore pour cela que Properce les appelle des inſtrumens d'airain qui ſont ronds, & que Xénophon les compare à la corne d'un cheval, qui eſt creuſe. Les Cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure, ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuiſſe, & d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, & elles formaient un ſon très-aigu. Selon les païens, c'était une invention de Cybele. De là vient qu'on en jouait dans ſes fêtes & dans ſes ſacrifices. Hors delà il n'y avait que des gens mols & efféminés qui jouaſſent de cet inſtrument. On en a attribué l'invention aux Cureres & aux habitans du mont Ida dans l'iſle de Crete. Il eſt certain

que ceux-ci, de même que les Corybantes, milice qui formait la garde des Rois de Crete, les Telchiniens, peuple de Rhodes, & les Samothraces ont été célebres par le fréquent uſage qu'ils faiſaient de cet inſtrument, & leur habileté à en jouer. Vid. Encyclopédie, au mot *Cymbale*.

IBID. V. 22.

Le Cornet était un inſtrument à vent dont les anciens ſe ſervaient à la guerre ; les cornets faiſaient marcher les enſeignes ſans les ſoldats, & les trompettes les ſoldats ſans les enſeignes. Les cornets & les clairons ſonnaient la charge & la retraite. Les trompettes & cornets animaient les troupes pendant le combat. Ceux qui ſont curieux de connaître la facture de cet inſtrument, peuvent conſulter l'Encyclopédie, à l'article *Cornet* dont cette note eſt tirée.

IBID. V. 23.

Le mode Phrygien eſt un des quatre principaux & plus anciens modes de la muſique des Grecs. Le caractere en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible. Auſſi était-ce, ſelon Athénée, ſur le ton ou mode Phrygien que l'on ſonnait les trompettes & les autres inſtrumens militaires. Ce mode inventé, dit-on, par Mar-

ſyas Phrygien, occupe le milieu entre le Lydien & le Dorien, & ſa finale était à un ton de diſtance de l'un & de l'autre.

PAGE 162. V. 5.

CE vers eſt d'une nobleſſe & d'une énergie qu'il eſt bien difficile de faire paſſer en français. Si je n'ai pas réuſſi à le faire ſentir, j'eſſaierai du moins de le faire entendre. *Munus* était un terme conſacré dans la langue Latine pour déſigner les ſpectacles gratuits qu'on donnait autrefois au peuple Romain. Ainſi par le mot *munificare*, qui eſt la même choſe que *munus facere*, Lucrece veut dire que la terre préſente de grands ſpectacles aux hommes.

LES mots *tacitâ* & *muta* qui préſentent une idée ſi oppoſée, font avec *munificat* un contraſte plein de ſens & de vérité. Voici donc les deux tableaux que Lucrece réunit dans un même vers. D'un côté la terre ſemble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre par-tout les tapis les plus riches & les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute eſpece, élever juſqu'aux cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainſi dire, à parer tous les points de ſa ſurface avec l'art

le plus recherché. Mais d'un autre côté les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand ſoin. Nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le ſein de la terre, ni le développement des germes, ni la ſecrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des ſucs nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes ſucs dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainſi dire, comme la philoſophie ancienne, ſa partie exotérique qu'elle étale avec faſte aux regards de tout le monde, & ſa partie eſotérique qu'elle tient en réſerve, & cache à l'œil même le plus attentif.

VOILA probablement la raiſon pour laquelle dans le culte de Cybele il y avait à la fois & des fêtes d'appareil, telles que la proceſſion ſolemnelle que décrit ici Lucrece, & des myſteres cachés dont les profanes étaient exclus, & dont le ſecret était la premiere loi.

IBID. V. 9.

LES *Curetes* étaient regardés comme les plus anciens Miniſtres de la religion. On les repréſente comme des hommes livrés à la contemplation. Ils étaient, dit-on, en Crete ce que les Mages étaient en Perſe, les Druides dans les Gaules, les Saliens & les Sabins chez les Ro-

mains. On leur attribue l'invention de quelques arts & de quelques danſes ſacrées, qu'ils faiſaient tout armés au bruit des cris tumultueux des tambours, des flûtes, des ſonnettes. Ils frappaient avec des épées ſur des boucliers, ce qui les rempliſſait d'une fureur divine qui en impoſait au peuple épouvanté. C'eſt-là, ſelon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes. Il y en avait en Crete, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, & par toute la Grece. Lucien dit qu'ils ſe faiſaient des inciſions. Les uns couraient échevelés par les précipices, d'autres hurlaient & frappaient ſur des tambours & des tymbales. Enfin ils ſe mutilaient en l'honneur de Cybele déſeſpérée de la mort de ſon Atys. Ils obſervaient outre cela des jeûnes rigoureux, dans leſquels ils ne ſe permettaient pas même de manger du pain. Vid. Antiq. dévoilée, tom. I. lib. II. ch. 2.

PAGE 172. V. 21.

CE vers qui eſt écrit avec toute la préciſion & la propriété d'expreſſion poſſible, veut dire mot à mot : *Après vous avoir convaincu que cela arrive, je vais vous prouver que cela eſt eſſentiel.* Le mot *fieri* a rapport à l'expérience qui juge par les *faits*. Le mot *eſſe* a rapport au raiſonnement qui calcule les poſſibilités d'après l'eſſence connue

des choſes. *Vinco* convient encore à l'expérience qui convainc les eſprits, qui triomphe de l'aſſentiment, & *docebo* à la marche méthodique du raiſonnement.

PAGE 178. V. 16.

CE vers eſt remarquable en ce qu'il fait voir qu'Epicure ne regardait la viſion que comme un tact d'une certaine eſpece. On verra dans le quatrieme livre que les autres ſenſations ſont auſſi rapportées au tact dans ſon ſyſtême. Le tact eſt donc, ſuivant lui, le ſens par excellence, le plus général de tous les ſens. En effet, parmi les êtres qui ont, ou auxquels nous attribuons de la ſenſibilité, il y en a qui paraiſſent privés de la vue, d'autres qui ſemblent dépourvus d'ouïe & d'odorat. Mais il n'y en a pas un ſeul auquel la Nature ait refuſé le tact. Voila probablement la raiſon pour laquelle Lucrece s'écrie avec tant d'enthouſiaſme dans ce même livre, p. 146. v. 11

Tactus enim, tactus, proh Divûm numina ſancta!
Corporis eſt ſenſus.

PAGE 181. V. 24.

ENTRE les ſyſtêmes ſans nombre imaginés par les anciens pour la ſolution du fameux problême de la ſenſibilité, il y en a ſur-tout deux

qui méritent d'être remarqués, celui d'Ariſtote, & celui de l'*harmonie* que réfute Platon dans ſon Timée, & dont nous aurons occaſion de parler plus amplement dans le troiſieme livre.

ARISTOTE imbu du principe de la grande ame du monde, perſuadé que les aſtres, le ſoleil, la lune, la terre, les étoiles, tous les grands corps de la nature ſont animés, & que leur ame ou leur *forme* (car l'une & l'autre ſont sûrement la même choſe dans les principes de ce philoſophe) eſt une ſubſtance, ou, comme on parle dans les écoles, une *entité* diſtincte d'eux mêmes, reconnut ces deux choſes, la *matiere* & la *forme*, non-ſeulement dans les grandes parties du monde, qu'il regardait comme autant de Divinités, non-ſeulement dans les hommes & les autres animaux, mais encore dans les végétaux, dans les minéraux, dans les corps les plus bruts & les plus étrangers à la ſenſibilité. Cette forme ſubſtantielle dont on a fait un ſi grand crime à Ariſtote, n'était donc pas, comme on l'a entendu communément, la figure ou la diſpoſition extérieure des parties; mais une ame, comme l'ame que Thalès donnait à l'ambre & à l'aimant: une portion de cette grande ame du monde, dont la ſenſibilité, eſſentiellement parfaite, puiſque c'était la ſenſibilité élémentaire même, était plus ou moins reſtreinte

ſuivant l'organiſation des corps où elle ſe trouvait captive. Je le répete, le ſyſtême d'Ariſtote n'était pas auſſi abſurde qu'on l'a fait. Il partait à la vérité d'un principe faux : mais il marchait de conſéquences en conſéquences à une erreur qui ne pouvait être que celle d'un homme de génie.

Dans le ſyſtême de l'*harmonie* au contraire, on regardait la ſenſibilité, non pas comme la propriété d'un être diſtinct de la matiere, mais comme une modification de la matiere même, qui ne ſe manifeſte pas à la vérité dans tous les corps, mais qui eſt contenue *virtuellement*, qui, ſemblable à la peſanteur, eſt quelquefois arrêtée par des obſtacles, mais qui lutte toujours & n'eſt jamais anéantie. D'après ce principe on croyait que les élémens de la matiere étaient ſuſceptibles de ſenſibilité, mais que cette ſenſibilité n'étant pas développée ni miſe en jeu par une aggrégation, était comme nulle : que dans les autres corps brutes il y avait bien une aggrégation, mais qu'elle n'était pas telle que la ſenſibilité pût en éclorre ; qu'il n'y avait que dans les animaux, les hommes & les Dieux, que l'organiſation fût tellement tempérée, qu'il en réſultât une ſenſibilité qu'on nommait *harmonie*.

C'étaient-là les deux ſeuls ſyſtêmes qui preſcriviſſent à la Nature une marche réguliere &

uniforme ; l'un en faiſant décroître petit à petit la ſenſibilité depuis le premier être juſques dans le dernier, de façon qu'elle ne fût pourtant pas nulle dans celui-ci ; l'autre en la faiſant naître par degrés depuis l'atome brute, juſqu'à ce qu'elle parvint à ſon comble dans les êtres les plus parfaitement organiſés. Ces deux ſyſtêmes avaient plus de rapport entr'eux qu'on ne croit. Ils admettaient tous les deux un principe de ſenſibilité dans tous les êtres. Ils ne différaient qu'en ce que dans l'un cette ſenſibilité était le réſultat d'un être diſtinct de la matiere, dans l'autre elle n'était que la matiere même modifiée. Voila ce que pouvaient imaginer de plus raiſonnable des hommes qui n'étaient pas éclairés par la révélation, qui ne ſçavaient pas que Dieu ayant créé l'homme à ſon image, & les autres êtres pour ſon uſage, il a tiré en quelque façon une ligne de démarquation entre lui & eux, en animant l'homme d'un ſouffle de ſon eſprit divin, & en ne laiſſant aux autres créatures qu'une matiere brute & inanimée.

PAGE 184. V. 21.

JE me ſuis totalement écarté du ſens qu'on donne communément à cet endroit. Voici l'interprétation de Creech. *Tum porrò quid demùm eſt quod mentem tuam impellit, quod dubitare &*

diverſam ſententiam amplecti cogit ? Ainſi pour dire *quelle eſt la raiſon qui vous fait refuſer à des corpuſcules inſenſibles la faculté de produire une ſubſtance ſenſible*, il fait dire à Lucrece : *Quelle eſt donc la raiſon qui fait une ſi forte impreſſion ſur votre eſprit, qui vous rend flottant, & vous force à embraſſer une opinion différente de la mienne ?* Que de verbiage pour dire la choſe du monde la plus ſimple ? Lucrece a-t-il jamais parlé de ce ſtyle ? D'ailleurs, ſi l'on veut y faire attention, on verra que cette ridicule interprétation n'a pas même le mérite de rendre le texte. On n'entend ni l'*ipſum* ni le *varios ſenſus* de Lucrece. Car il y a une grande différence entre *varios ſenſus* & *diverſam ſententiam*. Il me ſemble que ma verſion eſt plus naturelle, plus ſenſée & plus voiſine de l'original.

PAGE 186. V. 2.

Au lieu de *ne* que portent pluſieurs éditions, je lis *ni* qui eſt néceſſaire pour le ſens, & adopté par pluſieurs commentateurs.

IBID. V. 3.

Je me ſuis permis ici une correction que le ſens exige abſolument, & qu'on trouvera une bien petite licence, ſi l'on ſonge que *quoque* s'écrit par abbréviation *quoq ;* d'où il aura pu ſe

faire par l'inattention des copiſtes, que le *q* ait été changé en *d*, ce qui aura donné *quod* avec deux points que les commentateurs auront fait diſparaître comme une faute de copiſtes. Au reſte ce *quoque* n'eſt pas un mot inutile, parce que Lucrece vient de dire plus haut que la terre produit dans certaines circonſtances des êtres animés.

IBID. V. 17.

CE vers outre le ſens que je lui donne dans ma verſion, peut encore s'expliquer de deux autres manieres. 1°. En ſous-entendant *judicando*, & en mettant après *ſuetis* une virgule au lieu de deux points, on aura, *du moins s'il en faut juger par les ſubſtances ſenſibles que nous connaiſſons déjà.* 2°. Sans faire aucun changement dans ce vers, mais en s'en permettant un léger dans le précédent, on aurait encore un ſens tout-à-fait différent. Si au lieu *d'ex ſenſilibus* par deux mots, on n'en faiſait qu'un ſeul *exſenſilibus* comme *exanimis*, on aurait cette explication qui n'eſt point du tout déraiſonnable : *Dire que l'inſenſible peut devenir ſenſible par ſon union avec un aggrégat ſenſible.* Aucun de ces ſens n'a été vu par les commentateurs.

PAGE 188. V. 4.

GASSENDI & d'autres commentateurs liſent

omnes ; Creech lit *omnium*, & cette leçon eſt ſuivie par quelques textes. L'une & l'autre font un ſens intelligible. Dans le premier cas, la conſtruction eſt *ſenſus aliorum membrorum reſpuit omnes* (*ſubaud. partes avulſas à corpore*) ; dans le ſecond, c'eſt *ſenſus omnium aliorum membrorum reſpuit* (*ſub. partes avulſas à corpore.*) *Reſpuit* eſt, j'en conviens, une expreſſion bien hardie, pour dire que la ſenſibilité des autres membres ne ſe communique pas aux parties ſéparées de la machine. Mais il fait un ſens plus clair, & plus raiſonnable que *res petit omnis*, qu'y ſuppléent je ne ſçais quels commentateurs.

IBID. V. 19.

IL y a des commentateurs qui prétendent que *fugere* eſt un terme de pratique, qui ſignifie *affirmare*. C'eſt dans ce ſens que je l'ai pris.

PAGE 196. V. 3.

LES habitans de l'Indoſtan n'enterrent point leurs morts, mais les brûlent. On les expoſe à terre ſur le bord d'une riviere, & le Bramine qui préſide à la cérémonie, prononce cette priere. » O terre, nous te recommandons cet homme » qui fut notre frere pendant ſa vie ; tu faiſais » partie de ſon être ; il fut formé de ta ſubſ- » tance, & nourri de tes ſucs ; le voilà mort,

» nous te le rendons. Enſuite on environne le corps de matieres combuſtibles qu'on allume à l'aide de l'huile, & ſur leſquelles on répand des parfums. Alors le Bramine dit : » O feu, tant » que cet homme a vécu, il a été ſoumis à ton » action ; c'eſt ta chaleur bienfaiſante qui l'a » animé, reprends & purifie ſa dépouille. Quand le cadavre eſt conſumé, on en diſperſe les cendres dans les airs, & le Bramine continue ainſi ſa priere : » ô air, c'eſt par toi que cet homme » a vécu & reſpiré ; maintenant qu'il a rendu le » dernier ſoupir, nous t'en reſtituons les reſtes. Enfin, lorſque les cendres ſont tombées dans l'eau, le Prêtre finit en ces termes. » Eau ſalu- » taire, ton humidité ſoutenait les membres de » notre frere pendant ſa vie ; reçois la partie » de leurs cendres qui t'appartient. Vid. Lord, hiſt. de la religion des Banians. Ch. 9.

IBID. V. 6.

Ces trois vers ſe trouvent dans toutes les éditions de Lucrece, placés dans cette même page après le vers *& quos dent inter ſe motus accipiantque.* Il eſt évident qu'à cet endroit ils coupent le raiſonnement de Lucrece par une parentheſe qui ne ſignifie rien du tout ; au lieu qu'à la place où je les ai reſtitués, ils ſe lient ſi parfaitement avec les vers qui précedent & ceux qui ſuivent,

qu'on ne s'appercevrait pas du changement que je me ſuis permis, ſi je n'en avertiſſais.

PAGE 202. V. 18.

GENUS omne ne pourrait-il pas auſſi ſignifier *l'univers, le genre par excellence* ? & ſerait-ce faire mal raiſonner Lucrece que d'interpréter ainſi ce morceau ? *Le ſoleil, la lune, la terre, la mer, tous les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, conſtituent des eſpeces nombreuſes, puiſqu'ils ſont ſoumis à la deſtruction & à la naiſſance, comme le grand-tout lui-même, qui eſt la collection de toutes ces eſpeces.*

IBID. V. 18, 19.

ENTRE les vers 18 & 19. C'eſt ici qu'on place le morceau que j'ai rejetté à la fin du livre *quæ bene cognita ſi teneas*, &c.... C'eſt une récapitulation de tout ce que le Poëte a dit, qui eſt par conſéquent fort déplacée ici, puiſqu'il n'a pas encore fini de prouver qu'il y a une infinité de mondes. Cette tranſpoſition vient de ce qu'on n'a pas entendu cet endroit qui eſt d'une philoſophie profonde. Pour prouver que notre monde n'eſt pas un individu unique, Lucrece prétend qu'il n'y a pas dans la nature d'animal unique de ſon eſpece, ce qui le conduit à compares

notre monde à un grand animal qui ayant beſoin d'alimens pour ſe conſerver, doit néceſſairement périr, quand les réparations ne ſeront plus proportionnées aux pertes. Pour peu qu'on y faſſe attention, on verra que tout ce morceau *multaque poſt mundi* &c.... n'eſt que le développement des deux vers précédens *quandoquidem vitæ* &c.... & que par conſéquent le morceau intercalé *quæ benè cognita* &c... qui jette une confuſion ſi horrible dans les idées du Poëte, n'a ſubſiſté ſi long-tems à la place d'où je l'ai ôté, que parce qu'on n'a rien entendu au raiſonnement de Lucrece.

IBID. V. 19.

VOICI un paſſage que Gaſſendi & les autres commentateurs de Lucrece n'ont pas aſſez remarqué, & qui le méritait pourtant, parce qu'il eſt fondamental, & qu'il ſert à expliquer pluſieurs points de la philoſophie corpuſculaire. Epicure croyait que non-ſeulement notre monde, mais encore tous les autres mondes dont il ſuppoſait le nombre infini, étaient environnés d'une eſpece d'athmoſphere, d'atomes extérieurs, comme notre globe eſt environné par l'air. Ces atomes extérieurs placés dans les intermondes, c'eſt-à-dire, dans les intervalles d'un monde à l'autre, avaient différens uſages. Le premier était d'ali-

menter les mondes mêmes, en s'incorporant à leur ſubſtance, pour en réparer les pertes, comme nous voyons l'air ſe diſſéminer dans tous les corps de notre globe.

Nam ſua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora diſtribuuntur, & ad ſua ſæcla recedunt.

Le ſecond uſage était d'empêcher par leurs chocs continuels la diſſolution des atomes conſtitutifs de chaque monde, qui ſans cette preſſion extérieure ſe ſeraient déliés, ſéparés, & diſperſés dans le vuide. Voila le ſens de ces vers du premier livre que perſonne n'a entendus.

Nec plagæ poſſunt extrinſecus undique ſummam
Conſervare omnem, quæcunque eſt conciliata;

Lucrece ne nie pas que le choc des atomes ne puiſſe retenir le monde, mais il prétend qu'il faut que la matiere ſoit infinie pour qu'il puiſſe y ſuffire. Le troiſieme uſage de ces atomes extérieurs était d'être, pour ainſi dire, un milieu pour la communication d'un monde à un autre, en ſervant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre le paſſage du ſixieme chant, où Lucrece dit que nous avons peut-être quelquefois dans notre

monde des nuages qui nous viennent d'un monde étranger.

Fit quoque ut hunc veniant in cœtum extrinsecùs illa
Corpora quæ faciunt nubes nimbosque volantes.

Remarquons en passant que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrece, qu'il parle, pour ainsi dire, d'un monde étranger, comme il aurait parlé d'une province de l'Empire Romain.

Sed quid possit fiatque per omne
In variis mundis variâ ratione creatis.
lib. V.

Et magis id possis factum contendere in omni
In variis mundis variâ ratione creatis.
lib. V.

C'était probablement cette persuasion où il était de l'infinité des mondes, qui le rendait si peu difficile sur les systêmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut avoir lieu dans un de ces mondes infinis.

Page 206. v. 13.

Presque toutes les sectes des philosophes

ſe réuniſſaient à croire non-ſeulement que le monde devait périr un jour, mais encore qu'il approchait de ſon terme. Le ſage Platon prédiſait le dépériſſement du monde. Le grave Sénéque faiſait ſes délices de cette contemplation funebre. Les premiers Empereurs de Rome voyant leur Capitale & leur Empire troublés par ces idées lugubres, chaſſerent de Rome & de l'Italie les philoſophes, ainſi que les mathématiciens & les Chaldéens. La Religion Chrétienne ſaiſit avec avidité ce dogme terrible. St. Cyprien (ad Demetrian.) dit preſque mot pour mot, ce que Lucrece dit ici. *Scire debes jam mundum non illis viribus ſtare quibus antè ſteterat, nec eo robore valere quo antè prævalebat* &c..... De là ces calculs, ces prédictions qui ont rempli de terreur tous les ſiecles à chaque renouvellement de période. On croyait devoir d'avance ſe détacher des biens d'ici-bas; on les portait aux pieds des nouveaux prédicateurs, qui annonçaient le royaume prochain du ciel, & l'on s'imaginait imiter en cela les premiers Fideles, qui avaient porté les leurs aux pieds des Apôtres. Cependant l'époque fixée pour la deſtruction générale arrivait. Le monde ſubſiſtait toujours, mais ne ſe déſabuſait pas. On recommençait de nouveaux calculs, croyant s'être trompé dans les premiers, & les générations ne ceſſaient pas de ſe tranſ-

mettre des terreurs périodiques. Ce levain apocalyptique ſubſiſte encore de nos jours. Il y a encore dans ce XVIIIme ſiecle des fanatiques qui déterminent la venue du grand prophête Elie, & celle de l'Antechriſt. La fin du monde eſt fixée aux années 1789, 1800, 1994. Cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques eſprits, ſi une police éclairée que le fanatiſme élude ſouvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des ſociétés. Vid. Antiq. dév.

PAGE 208. V. 4.

LES premiers Théologiens Grecs penſaient que les hommes étaient nés de la mer. Platon dit dans ſon Théotus que cette doctrine était fort ancienne ὅτι πάντα ἔκγονα ῥοῆς τε καὶ κινήσεως, *que tout tire ſon origine du flux & du mouvement.* En effet c'était celle de Thalès le premier des ſept Sages de la Grece. Voila pourquoi Homere fait naître tous les Dieux de l'Océan, c'eſt-à-dire, de la matiere liquide.

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ Μητέρα Τηθὺν

Oceanumque Deorum originem & matrem Thethin.

VOILA l'opinion ſur laquelle était fondée la fable

fable de Vénus ſortant de l'écume des eaux. Voila l'étymologie du nom de *Rhea* ou *Rhée*, cette Déeſſe de l'âge d'or, c'eſt-à-dire, de la premiere génération des hommes. C'eſt encore par-là qu'on peut expliquer le culte que preſque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau. Les Egyptiens avaient un Dieu *Eau*, qu'ils repréſentaient par un vaſe qu'on rempliſſait d'eau à certaines ſolemnités, que l'on ornait avec ſoin, & que l'on plaçait ſur une eſpece d'eſtrade ou d'autel, pour l'expoſer à la vénération des peuples. Les anciennes nations de l'Italie ſe rendaient une fois l'an ſur les bords du lac *Cutilie*. Ils y faiſaient des ſacrifices, & y célébraient des myſteres ou cérémonies ſecretes. A Rome les Pontifes marchaient accompagnés des Veſtales vers les rives du Tibre, & faiſaient des ſacrifices à Saturne le plus ancien des Dieux. Enfin voila la raiſon pour laquelle l'eau eſt entrée dans toutes les cérémonies religieuſes des anciens peuples. On s'en ſervait pour faire des *effuſions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* & des *expiations*; uſages qui ſe conſervent encore chez une infinité de nations. Ainſi dans l'étude de l'antiquité on trouve les opinions philoſophiques mêlées avec les uſages, les uſages aves les opinions philoſophiques, & la Théologie avec tous les deux.

NOTES
DU TROISIEME LIVRE.

PAGE 208. V. 13,

JE m'écarte totalement du ſens qu'on donne communément à cet endroit. Je fais rapporter aux Dieux ce que les commentateurs entendent des ſectateurs de la philoſophie d'Epicure. L'une & l'autre interprétation s'accordent également avec le texte : mais la mienne me paraît claire & raiſonnable, au lieu que l'autre eſt abſolument inintelligible. Il eſt faux en effet que la terre ne nous empêche point de diſtinguer ſous nos pieds ce qui ſe paſſe dans le vuide, même en prenant la choſe métaphoriquement ; au lieu que les Dieux placés dans leurs intermondes, dans ces régions élevées, d'où notre globe n'eſt qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards ſur ce vuide immenſe, dans lequel ſe forment & agiſſent les êtres. Voila ce qu'a voulu dire Lucrece. C'eſt avec cette majeſté qu'il affecte de parler des Dieux. Lib. V.

Cùm benè præſertim multa, ac divinitùs, ipſis

Immortalibus de divis dare dicta ſuërit.

PAGE 220. V. 9.

LA conſtruction de ce vers ſur lequel on s'eſt mis à la torture, eſt toute ſimple ; *& ſe ſcire animi naturam eſſe* (*naturam*) *ſanguinis.* Rien de plus clair. Lucrece déſigne ici le ſyſtême d'Empedocles, qui regardait nos ames comme le plus pur ſang de nos corps. *Empedocles autem animum eſſe cenſet cordi ſuffuſum ſanguinem.* Cic. Tuſc. quæſt. 1°. C'eſt peut-être dans le même ſens que Virgile dit, lib. IX, v. 349, *Purpuream vomit ille animam*, &c.... C'était encore l'opinion de Critias, au rapport d'Ariſtote, *de an.* lib. I. cap. 2. ἕτεροι δὲ αἷμα, καθάπερ Κριτίας. τὸ ἀιθάνεσθαι τῆς ψυχῆς οἰκειότατον ὑπολαμβάνοντες· τοῦτο δὲ ὑπαρχειν διά τὴν τοῦ αἵματος φυσιν. *Alii verò ſanguinem, ut Critiæ, exiſtimantes ſentire eſſe maximè proprium animæ, hoc verò accidere propter ſanguinis naturam.* Mais cette opinion date encore de plus loin. Les livres ſacrés donnent la nature du ſang aux ames des bêtes. *Gardez-vous*, diſait Moïſe aux Juifs, *de manger du ſang. Car le ſang des bêtes leur tient lieu d'ame. C'eſt pourquoi vous ne mangerez pas leur ame avec leur chair. Hoc ſolùm cave, ne ſanguinem comedas : ſanguis enim eorum pro animâ eſt : & idcircò non debet animam comedere cum carnibus.* Deut.

cap. 12. v. 23. *Quia anima carnis in sanguine est. Anima enim omnis carnis in sanguine est : unde dixi filiis Israël : Sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est.* Levit. cap. 17, v. 11 & 14.

PAGE 222, V. 2.

Ce magnifique morceau de Morale que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord. On ne conçoit pas aisément comment la crainte de la mort fait naître dans les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, & subjugue les cœurs, au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie & le projet de se tuer : Idée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas, *Mortem, quæ malum dicitur, id peculiare ex omnibus quæ dicuntur mala habere quòd neminem unquam suî præsentiâ affecerit, solamque esse animi abjectionem calumniasque in mortem fusas, quæ absentem faciant formidabilem, præsentque ut etiam aliqui mortem oppetant ne moriantur.* Pour entendre ces idées, il faudrait se transporter dans les siecles de l'ancienne Mythologie, & se pénétrer des descriptions des enfers faites par les poëtes. Alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens & de philo-

ſophie. En effet l'ignominie, le mépris & la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortege de la mort. C'était un des axiomes fondamentaux de la Théologie païenne. Voila pourquoi Virgile dans ſon ſixieme chant place en ſentinelle à la porte des enfers, non-ſeulement le deuil, les ſoucis, les maladies, la vieilleſſe & la crainte, mais encore la faim & la pauvreté. v. 273. & ſuiv.

Veſtibulum antè ipſum, primiſque in faucibus orci
Luctus & ultrices poſuêre cubilia curæ:
Pallenteſque habitant morbi, triſtiſque ſenectus,
Et metus & maleſuada fames & triſtis egeſtas,
Terribiles viſu formæ.

C'ÉTAIENT ces fauſſes idées puiſées dans la fable, qui donnaient naiſſance à toús les crimes que Lucrece décrit ſi éloquemment,

Sanguine civili rem conflant, divitiaſque
Conduplicant avidi, &c.

C'ÉTAIT pour détruire des préjugés ſi funeſtes au bonheur des ſociétés, que tous les moraliſtes de concert publiaient hautement que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités,

qu'elle frappe également & les chaumieres des pauvres & les palais des rois.

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas
Regumque turres. Hor. lib. I. O. 4.

Ce que Lucrece dit en d'autres termes, lib. II. pag. 110. v. 23. & ſuiv.

Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus ſi in picturis oſtroque rubenti
Jactaris, quàm ſi plebeiâ in veſte cubandum eſt.

PAGE 226. V. 1.

Ce ſyſtême mal préſenté & mal attaqué par Platon dans ſon Phédon, était un des plus ingénieux que puſſent imaginer des païens abandonnés à leurs propres lumieres. Ce n'était pas l'ame, comme on l'a cru, mais la penſée qu'on appellait *harmonie* dans ce ſyſtême. Voila déja une contradiction de moins. Le nom d'harmonie vient de ce que le corps était regardé comme un grand inſtrument dont le jeu donnait la penſée. On croyait, comme je l'ai déja fait remarquer ailleurs, que tous les aggrégats de la nature étaient plus ou moins capables de ſentir, ſelon le plus ou moins de perfection de leur

organiſation ; les arbres plus que les pierres, les bêtes plus que les arbres, & les hommes plus que les bêtes ; de même que tous les corps étant naturellement ſonores, ſont plus ou moins harmonieux ſelon la différence de leur conformation. Mais ce qu'il faut ſur-tout remarquer, c'eſt qu'on entendait par le mot *harmonie*, un groupe de ſons quelconques & non pas ſeulement l'accord parfait, comme l'ont entendu Platon & Lucrece. Cette diſtinction réſout bien des difficultés, rend le ſyſtême beaucoup plus fécond, & ſuſceptible d'un parallele au moins aſſez ſpécieux. C'eſt pour avoir négligé cette même diſtinction, que Platon combat faiblement un ſyſtême dont il n'avait pas compris toute l'étendue. Il fallait que Lucrece ne l'entendît pas bien non plus, pour attaquer une hypotheſe dans laquelle on fait la penſée le réſultat du jeu de la matiere. Pourquoi s'obſtinait-il à vouloir une ſeconde ſubſtance incluſe dans la machine même, & qui n'étant pas immatérielle, ne pouvait rien expliquer, que le corps n'expliquât tout ſeul ? N'était-ce pas multiplier les êtres ſans néceſſité ? Le ſyſtême de l'harmonie ne marchait-il pas au but plus directement & par la voie la plus courte ? N'était-il pas la conſéquence la plus naturelle de l'Epicuréiſme ? Car enfin, puiſqu'Epicure pour produire les couleurs, les ſons, les odeurs, &c.

n'admettait pas une eſpece de corps particuliers, une ſubſtance particuliere conſacrée à cet uſage, mais croyait au contraire que les mêmes atomes arrangés diverſement produiſaient les couleurs, les ſons, les ſaveurs ; &c. ... Il ne devait pas non plus, pour expliquer la penſée, admettre une ſubſtance particuliere, ſenſible & penſante, mais faire réſulter des atomes même du corps, la penſée qu'il regardait comme la modification d'un tout matériel. Cela, quoique faux, eût été plus conſéquent.

PAGE 230. V. 20.

PLUS on y réfléchit, plus on a de peine à ſe perſuader que les anciens n'aient pas eu quelqu'idée de la *ſpiritualité*, de l'*incorporéité*, de l'*immatérialité* de l'ame. Non que la raiſon leur ait fourni des notions auſſi nettes & auſſi préciſes, que celles dont nous ſommes redevables à la révélation. Mais ils avaient tant ſubtiliſé ; ils avaient tellement atténué, pour ainſi dire, la nature de l'ame, qu'il ne ſerait pas ſurprenant qu'ils en fuſſent venus au dernier degré de ténuité. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'ils étaient déja ſur la voie. Ils avaient reconnu une matiere premiere, dénuée de figure & d'étendue : ils admettaient des idées qui ne peuvent nous venir par les ſens, & qui n'ont point leur archétype

dans la nature corporelle. Ils avaient imaginé un *véhicule* de l'ame, une ſubſtance mitoyenne, néceſſaire pour faciliter l'action & la réaction entre l'eſprit & le corps. Enfin, pourquoi Lucrece ſe croyait-il obligé de prouver que l'ame eſt matérielle, ſi l'opinion contraire n'eût été adoptée par quelques philoſophes ? Les idées généralement reçues ſont des principes qu'on ne prouve pas, mais dont on tire des conſéquences. Je n'ignore pas ce qu'ont dit tous les Sçavans ſur ce point de la philoſophie ancienne. Je n'ignore pas, qu'on ſe prévaut d'une foule de paſſages de Timée de Locres, de Platon, d'Ariſtote, &c.... qui donnent à l'ame du corps & de l'étendue. Mais je ſçais en même tems, que la ſpiritualité eſt une idée ſi fugitive & ſi délicate, que, pour peu qu'on s'y arrête, on ne tarde pas à la mêlanger. On fait trop d'honneur aux anciens & à l'eſprit humain en général. On n'oſe ſuppoſer qu'ils ſe ſoient contredits. Cependant leurs ouvrages ſont pleins de contradictions. Ce devait être naturellement là le ſort des premiers métaphyſiciens. Il y a plus : il faut, ou les ſuppoſer tous Athées, ou reconnaître qu'ils ſe ſont contredits, qu'ils n'ont pas ſenti toutes les conſéquences de leurs principes. Qu'il me ſoit permis de le dire. On a donné trop d'importance à cette queſtion de fait ſur

l'hiſtoire de la ſpiritualité. Les Chrétiens ſe ſont imaginés que le dogme de l'immatérialité acquerrait un nouveau degré de force, en prouvant qu'il leur avait été tranſmis par les anciens : comme ſi la révélation & l'autorité infaillible de l'Egliſe n'étaient pas une baſe aſſez ſolide. Les incrédules au contraire ſe ſont figurés que leur cauſe ſerait meilleure, en tâchant de prouver que l'idée de l'immatérialité eſt une idée nouvelle, uniquement due au Chriſtianiſme. Ils devaient les uns & les autres ſentir, que l'autorité des anciens ne fait pas plus pour ce dogme, que pour un grand nombre d'autres, dont la raiſon avait fait entrevoir quelques lueurs aux païens, avant que le ſaint Eſprit eût exigé pour ces mêmes dogmes le ſacrifice de notre raiſon.

PAGE 232. V. 7.

L'INTELLIGENCE de ces trois vers qui ne ſont difficiles qu'à traduire, fut regardée dans le ſiecle dernier comme une découverte. Un Anonyme écrivit de Londres en 1687, une lettre à Bayle, pour le prier d'inſérer dans ſon journal l'explication de ce paſſage, qui n'avait, dit-il, juſqu'alors été entendu de perſonne. Si M. Bayle ne juge pas cette explication indigne de trouver place dans ſa *République des lettres*, on ne me blâmera pas non plus de tranſcrire ici l'endroit de

cette lettre, qui a rapport au paſſage de Lucrece. » Si vous voulez que je commence, je vais vous » envoyer l'explication de deux paſſages qui » n'ont point encore été entendus. L'un eſt de » Lucrece au livre III. v. 175, ou environ. *At-* » *tamen inſequitur languor, terræque petitus &* » *in terrâ mentis qui gignitur æſtus.* Monſieur le » Fevre renverſe tout le texte pour l'expliquer; » & cependant il n'y a rien de plus naturel, ce » qui paraîtra par cette traduction verbale, *ce-* » *pendant une langueur & une envie de ſe cou-* » *cher avec une inquiétude d'eſprit le ſuivent tou-* » *jours. Petitus terræ* n'eſt autre choſe que *l'envie* » *de ſe mettre à terre*, & c'eſt ce que nous voyons » tous les jours, particuliérement dans les pay- » ſans : même la plupart des dames ne ſe trou- » vent bien, que lorſqu'elles ſont ſur le foyer, » & qu'elles ont la tête ſur un couſſin un peu » élevé, ce qui eſt préciſément *petitus terræ.* » *Æſtus mentis* ne peut ſignifier que *les bouil-* » *lonnemens de l'eſprit*, que je traduis par *l'in-* » *quiétude de l'eſprit*, comme le vers ſuivant » le demande, *interdumque quaſi exurgendi in-* » *certa voluntas*.... Voyez Nouvelles de la Rép. des Lettres, Fev. 1687. pag. 119.

PAGE 236. V. 19.

IL n'y a perſonne qui ne ſçnte combien toute

cette théorie de l'ame humaine eſt fauſſe & inintelligible. Qu'eſt-ce que le ſouffle, ſinon l'air mis en agitation ? *Spiritus quem Græci Noſtrique eodem vocabulo aëra appellant*, dit. Plin. Nat. hiſt. lib. II. c. 5. Qu'eſt-ce que la chaleur, ſinon la modification d'un ſujet chaud ? Cependant Lucrece paraît en faire des êtres à part ; il ſemble vouloir réaliſer les formes d'Ariſtote. Telle était la métaphyſique de ces tems là. Avant d'en venir à l'idée d'une ſubſtance non-étendue, les philoſophes avaient paſſé par tous les degrés de la matiere la plus ſubtile. Les uns avaient recours à l'air : c'était l'opinion de Pythagore qui appellait l'ame ἀπάπαυμα Ἀέρος, *un détachement de l'air*. C'était auſſi la doctrine d'Hippocrate qui la définiſſait, *ſpiritum tenuem per corpus diſperſum*. Macrob. lib. II, Sect. 2. Saint Auguſtin qui avait des idées infiniment plus relevées ſur la nature de l'ame humaine, reconnaît pourtant que l'air modifié d'une certaine maniere peut produire dans les bêtes le ſentiment & la mémoire. *Spiritum corporeum voco aërem, vel potiùs ignem, qui pro ſuâ ſubtilitate videri non poteſt, & corpora inferiùs vegetando vivificat : quædam autem vivificat tantùm & non ſenſificat, ſicut arbores & herbas & univerſa in terrâ germinantia ; quædam autem ſenſificat & vegetat ſicut omnia bruta animalia*, de Spiritu & an. cap. 21....

Vita brutorum eſt ſpiritus vitalis conſtans de aëre & ſanguine animalis, ſed ſenſibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evaneſcens. de Scientiâ veræ vitæ, cap. 4. D'autres philoſophes regardaient l'ame comme un feu rapide. C'était le ſentiment d'Héraclite, *Heraclitus phyſicus dixit animam ſcintillam ſtellaris eſſentiæ.* Macrob. in ſom. Scip. lib. I : d'Epicharme, *itaque Epicharmus de igne mentem humanam dicit, iſtic eſt de ſole ſumptus ignis.* Varro de ling. Sab. lib. IV : de Zénon, *Zenoni Stoico animus ignis videtur.* Cic. Tuſ. quæſt. lib. I. D'autres philoſophes trouvant ces matieres encore trop groſſieres, ont donné carriere à leur imagination, & ſont devenus encore plus inintelligibles. C'eſt un Critolaüs Péripathéticien, qui, au rapport de Macrobe, formait l'ame d'une *quinteſſence ;* un Thalès qui la définit *ſubſtantiam ſemper motam & per ſe motam ;* un Pythagore qui la nomme *numerum ſe ipſum moventem ;* un Platon qui l'appelle *ſubſtantiam intelligentem ex ſe mobilem ; juxta numerum harmonicum motam ;* & enfin un Ariſtote qui par ſon mot *d'Enthélechie* eſt encore plus inintelligible & plus barbare.

PAGE 238. V. 2.

LA conſtruction de ce vers eſt, *quoniam mens recipit nihil horum poſſe creare motus ſenſiferos*

qui volutent quædam mente ; parce que l'eſprit n'admet pas qu'aucun de ces principes puiſſe créer ces mouvemens intellectuels qui portent des idées dans l'ame. Voila mot à mot la ſignification de cette phraſe qu'on n'a pas entendue, pour n'avoir pas ſenti que *recipere* eſt la même choſe qu'*admittere* ou *concipere*, & que par *quædam qui mente volutent*, Lucrece parle ici des idées qui ſuivent nos ſenſations.

PAGE 238. V. 21.

EPICURE ſentait que l'unité doit être le principe conſtitutif de l'ame, de ce *moi* myſtérieux qui compare, qui juge, qui raiſonne, &c.... Voila pourquoi Lucrece ne veut pas que les principes de l'ame ſe ſéparent, ni qu'ils agiſſent chacun de [illegible] côté, *nihil ut ſecernier unum poſſit, nec ſpatio fieri diviſa poteſtas.* Il tâche de ſimplifier le plus qu'il peut l'aſſemblage groſſier de ſes quatre élémens. Mais comme d'un autre côté il dira plus bas, que la différence des caracteres & des tempéramens vient de ce qu'il y a quelqu'un des élémens qui domine plus que l'autre, il ſe voit obligé de troubler un peut ce concert & cette proportion. Voila le ſens de ce vers qu'on n'a pas entendu, *ut quiddam ſubſit magis emineatque*, qui n'eſt évidemment qu'une reſtriction. Cependant il ajoute, que malgré cette

inégalité, l'harmonie ſe conſerve toujours, & que l'unité ne s'altere pas pour cela *ut quiddam fieri videatur de omnibus unum.* Lucrece eſt très-obſcur dans tout ce morceau ; il s'en prend à ſa langue : mais la vraie raiſon eſt qu'il ne s'entendait pas lui-même.

PAGE 244. V. 16.

VOICI la conſtruction de ces trois vers qui préſentent un double ſens, *veſtigia naturarum quæ nequeat ratio dictis depellere linqui uſque adeò parvula, ut nihil impediat degere vitam dignam Dîs.* Ces traces naturelles que la raiſon ne peut effacer par ſes inſtructions, ſubſiſtent à la vérité toujours, mais ſi faibles, que rien ne nous empêche de mener une vie digne des Dieux. Ce même paſſage eſt entendu tout différemment par quelques commentateurs qui font ainſi la conſtruction. *Veſtigia parvula naturarum linqui, quæ ratio nequeat dictis depellere uſque adeò, ut nihil impediat vitam Dîs dignam degere.* » Il ſubſiſte toujours dans l'ame des traces imperceptibles que la raiſon ne peut faire diſparaître au point, que rien ne nous empêche de mener une vie digne des Dieux. » Il n'eſt pas beſoin d'avertir, que cette derniere conſtruction eſt forcée & préſente un ſens louche.

PAGE 248. V. 2.

VOICI le ſens de ces deux vers qui ſont fort clairs, malgré les efforts que les commentateurs ont faits pour les embrouiller. Lucrece vient de prouver que l'ame ne peut ſentir toute ſeule, ni le corps tout ſeul, que ce n'eſt que par leur union que nous jouiſſons du ſentiment, *communibus inter eos conflatur utrinque motibus accenſus nobis per viſcera ſenſus.* D'où il s'enſuit évidemment, que c'eſt le corps qui ſent par le moyen de l'ame; ainſi, dire que le ſentiment eſt la modification de l'ame ſeule, de cette ſubſtance intellectuelle qui eſt diſſéminée dans nos membres, c'eſt combattre l'évidence; car comment peut-on prouver que le corps ſent, *quid ſit enim corpus ſentire quis afferet unquam?* Sinon par les principes que l'évidence elle-même nous a fait établir, *ſi non ipſa palàm quod res dedit ac docuit nos*; c'eſt-à-dire, ſinon par l'union intime de l'ame avec le corps, que nous venons de prouver ſans replique.

IBID. V. 7.

LUCRECE attaque ici Epicharme & Ariſtote, qui penſaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'ame elle-même qui voyait par les yeux.

νῦς ὁρᾷ, νῦς ἀκούει, *mens videt, mens audit*, dit Ariſtote, probl. 32. Sect. II, & ailleurs, de Senſu & Senſibili, c. II. *Non anima ipſa in oculi extremo, ſed in parte interna exiſtit.*

IBID. V. 10.

Ce vers que je traduis par ces mots, *le ſens pompe & ramaſſe les ſimulacres dans l'organe*, eſt clair & très-conſéquent à la doctrine que Lucrece établit dans le quatrieme livre. Il a rapport évidemment à la maniere dont la viſion s'opere dans le ſyſtême d'Epicure par le moyen des ſimulacres. Cependant les commentateurs non-ſeulement ne l'ont pas entendu, mais ſe ſont tous accordés à le rejetter comme un vers ſuppoſé ou altéré.

PAGE 250. V. 2.

Ce paſſage, qui eſt très-embarraſſant, pourrait encore être expliqué d'une autre maniere plus littérale ; *les intervalles qui ſéparent les élémens de l'ame, ſont proportionnés à la groſſeur des premiers petits corps qui peuvent exciter en nous de la ſenſation.* Mot à mot : *Tanta intervalla tenere exordia prima animai, quantula corpora prima nobis injecta queant ciere ſenſiferos motus in corpore.* Le ſens que j'ai adopté dans ma verſion eſt plus clair. Il eſt vrai que *tantus* & *quantus*

ſont ordinairement employés en latin pour déſigner un rapport de grandeur plutôt qu'un rapport de nombre. Cependant il y a des exemples de *quantus* pris dans ce ſens. *Caius in L. Si ita legatum ſit. D. de Legatis primo. Si ita legatum ſit, Sejo ſervos decem do, præter eos decem, quos Titio legavi : ſi quidem decem tantùm inveniantur in hæreditate : inutile eſt legatum. Si verò ampliores ; poſt eos, quos Titius elegit, in cæteris valet legatum : ſed non in ampliores, quàm decem, qui legati ſunt, quod ſi minùs in tantos, quanti inveniantur.* On peut remarquer que dans ce paſſage non-ſeulement *tantus, quantus*, ſignifie *tot, quot*, mais encore qu'*ampliores* eſt mis pour *plures*.

IBID. V. 6.

LUCRECE parle ici du fard dont les femmes, & même les jeunes libertins ſe peignaient pour ſe blanchir la peau. Le mot *incutere* ne vient pas de *quatere, ſecouer*, quoiqu'il ait ſouvent cette acception : il ne peut être ici compoſé que de *in* & *cutis* : ainſi *incutere* eſt la même choſe que *in cutem mittere*. On ne ſçaurait douter que les Romains ne connuſſent l'uſage du fard. On peut lire dans Pétrone la deſcription énergique d'un jeune libertin dont *le blanc* délayé par la ſueur, coulait le long de ſes joues. *Perfluebant per fron-*

tem ſudantis acaciæ rivi, & inter rugas malarum tantùm erat CRETÆ, *ut putares detractum parietem nimbo laborare.* Horace dit à peu près la même choſe d'une vieille femme qui lui en voulait, *nec illi jam manet humida creta.* Epod. XII.

PAGE 252. V. 18.

IL n'eſt pas permis de douter qu'un grand nombre de philoſophes anciens n'aient reconnu l'immortalité de l'ame. Ce deſir de vivre après la mort & de proſonger ſon exiſtence au delà des bornes naturelles ; cette noble ambition qui caractériſe les ames fieres, & qui eſt le plus puiſſant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs généreux & dignes d'une autre vie, aſſez profondément, pour ſe réaliſer en eux, & leur perſuader qu'ils jouiraient ſous la tombe des honneurs qu'on rendrait à leur mémoire. Une pareille idée qu'on prouvait moins qu'on ne la ſentait, était trop relevée, pour la proſtituer au peuple incapable de porter ſes vues dans un avenir auſſi ſublime, uniquement propre à défigurer ce tableau par ſes terreurs, ſes fables & ſes préjugés. Auſſi cette doctrine fut-elle tenue long-tems ſecrete. Platon fut le premier qui oſa dans ſes ouvrages divulguer ce ſecret. La maniere dont ce dogme fut reçu, prouve combien il était doux & ſéduiſant dans ſon origine. Il

fut accueilli avec un enthouſiaſme qui tenait du fanatiſme. Cléombrote d'Ambracie ne ſçait pas plutôt que ſon ame eſt immortelle, qu'il ſe précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie future. Le philoſophe Hégéſias ayant tenu école ſur la même matiere à Cirene, ſes diſciples ſe tuerent pareillement, pour ſortir de cette vie malheureuſe & paſſagere, & parvenir à celle que leur maître leur promettait. Enfin en moins d'un ſiecle cette ſublime doctrine produiſit une maladie épidémique ſi dangereuſe, que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enſeigner de peur de voir ſes états dépeuplés. Qu'arriva-t-il alors ? la politique crut devoir autoriſer les fables redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbere, &c... qui devenaient le contrepoiſon naturel du dogme de l'immortalité. On regarda le ſuicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie.

Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum
Inſontes peperêre manu, lucemque peroſi
Projecêre animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Virg. lib. VI. Æ. v. 434. & ſuiv.

Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'immortalité continua de s'enseigner. Au reste il est singulier que deux dogmes presque contradictoires, l'un doux & consolant, l'autre terrible & redoutable, le dogme de l'immortalité de l'ame, & celui de la destruction du monde, aient produit à peu près les mêmes effets dans la société, & aient été défendus l'un & l'autre par les princes, comme des doctrines capables de troubler le repos public.

PAGE 274. V. 14.

Voici la construction de ces deux vers qu'aucun commentateur n'a saisie, quoiqu'elle soit fort simple. *Et ipsam partem priorem petere se ore retrò, ut icta ardenti dolore vulneris premat se morsu. Pars prior*, veut dire dans la bonne latinité *la partie de devant*, & non pas *la partie qu'elle avait auparavant*, comme quelques-uns l'ont entendu.

PAGE 276. V. 2.

Ce n'est pas sans raison que Lucrece réunit ici les deux dogmes de l'immortalité & de la préexistence des ames, pour tâcher de les renverser du même coup. C'est que de tous les philosophes qui ont vécu avant le Christianisme,

aucun n'a ſoutenu l'immortalité de l'ame, ſans établir préalablement ſa préexiſtence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conſéquence naturelle de l'autre. On croyait que l'ame devait toujours exiſter, parce qu'elle avait toujours exiſté ; & l'on était perſuadé au contraire qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre ame, dit Platon, exiſtait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme : voila pourquoi je ne doute pas qu'elle ne ſoit immortelle. Synéſius, quoique Chrétien, ayant été inſtruit dans cette philoſophie, ne put être déterminé par l'offre d'un Evêché à déſaprouver cette doctrine. ἀμέλει (dit-il) τὴν ψυχὴν ὐκ ἀξιώσω πρὸ τῆς σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν. Je ne croirai jamais que mon ame ſoit née après mon corps. M. le Clerc ajoute, qu'on était alors ſi indulgent ſur ces matieres, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non-ſeulement on lui paſſa cette doctrine, mais qu'on le conſacra, quoiqu'il témoignât ne pas croire à la réſurrection des corps. Quoique le ſyſtême de la Métempſycoſe ne ſoit pas ſpécialement condamné par la religion Chrétienne, le Concile de Trente décide néanmoins formellement que Dieu crée chaque ame, quand le corps qu'elle doit habiter eſt ſuffiſamment

organiſé, *animam creando infundi & infundendo creari.* Ainſi, dans notre religion, c'eſt uniquement ſur la volonté de Dieu qu'eſt fondée l'immortalité de l'ame, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité.*

PAGE 280. V. 5.

LES phyſiciens de nos jours ont nié, comme un préjugé populaire, que la putréfaction pût donner le jour à des êtres vivans : ils ont regardé comme un axiome inconteſtable, que tous les animaux qu'on voit naître préexiſtent dans un germe, & que toutes ces générations fortuites qu'on objecte, ſont occaſionnées par des œufs, que fait éclorre la fermentation des corps putréfiés. Mais ce principe de phyſique, ainſi que bien d'autres qu'on regarde comme auſſi ſûrs, eſt démenti par l'expérience. Tout le monde connaît celle de M. Néedham, qui découvrit, à l'aide du microſcope, des anguilles dans de la farine délayée avec de l'eau. Cette même expérience a été répétée avec de nouvelles précautions en Allemagne, par M. Dellius, qui non-ſeulement apperçut les anguilles de M. Néedham, mais encore diſtingua juſqu'aux parties les plus imperceptibles de leurs corps, juſqu'aux organes même de la génération. Pour s'aſſurer de plus en plus d'une vérité auſſi importante, il fit un

autre eſſai ; ce fut de garder du bouillon de mouton dans un vaſe fermé hermétiquement. Au bout d'un mois il découvrit dans ce bouillon des animalcules aſſez ſemblables à ceux que M. Leder Muller avait apperçus dans la ſemence de carpe. On ne dira ſûrement pas qu'il ſoit venu des inſectes dépoſer leurs œufs dans le bouillon, puiſque le vaſe était fermé hermétiquement, ni qu'ils exiſtaſſent auparavant dans le bouillon, qui avait reçu un degré de chaleur aſſez conſidérable, pour faire mourir tout animal vivant. Le même obſervateur répéta ſon expérience ſous toutes les faces poſſibles, & ſe convainquit de plus en plus, que c'était uniquement par la putréfaction, & le développement des ſucs, & non par des œufs préexiſtans, que ces animalcules avaient été engendrés. Il remplit trois vaſes du même bouillon, avec les mêmes précautions. Il trouva dans le premier, au bout de quatorze jours, le bouillon gâté & fétide ; dans le ſecond, au bout de trois ſemaines, l'odeur était moins forte : dans le troiſieme, au bout d'un mois, il n'y avait plus d'odeur, mais une peuplade d'animalcules tout vivans. Vid. Comment. de reb. in Scient. nat. & medic. geſt. vol. XI, pag. 531, part. XXXIII. Il n'y a rien à ajouter à une expérience auſſi poſitive, ſinon que je me ſuis apperçu en la traduiſant, combien c'eſt une opi-

nion

nion ancienne, que celle de la production des animalcules par la corruption. Car les mots *fœtens* & *fœtus*, dont l'un ſignifie l'odeur d'un corps qui ſe corrompt, & l'autre un être vivant qui commence à ſe former, ont évidemment une étymologie commune.

PAGE 292. V. 13.

LUCRECE paraît faire ici alluſion à la *grande année*, *l'année périodique*, doctrine redoutable & extravagante, qui doit ſon origine à l'aſtrologie, & qui eſt preſqu'auſſi ancienne qu'elle. Toutes les ſectes de philoſophes étaient imbues de cette opinion. Née chez les Chaldéens, elle s'était répandue dans toute l'Aſie, elle avait pénétré dans l'Egypte, elle avait été reçue avec tranſport par les Druides & les prêtres du Nord, à qui elle fourniſſait un nouveau frein pour aſſervir les eſprits; les Grecs l'avaient communiquée aux Romains; & plût à Dieu, que les découvertes utiles nous euſſent été tranſmiſes auſſi fidélement, que ce dogme abſurde le fut par une tradition conſtante, perpétuée de ſiecles en ſiecles! On entendait par cette année la révolution entiere du ciel, c'eſt-à-dire, le retour de tous les aſtres à un même point fixe du firmament. On n'était pas d'accord ſur la durée de ce période. Les uns le reſtreignaient à cinq mille

ans ; d'autres lui en donnaient dix milles, cent milles, quelques millions. Mais on ſe réuniſſait à croire, qu'à la fin de cette grande année le monde devait ſe renouveller, & recommencer à exiſter non-ſeulement avec les mêmes loix, mais encore avec la même forme & les mêmes circonſtances qu'auparavant. Les mêmes hommes devaient être reproduits de nouveau, pour reprendre une vie ſemblable à celle qu'ils avaient déja menée, pour rejouer le même rôle ſur la terre, & être ſoumis au même enchaînement de circonſtances. C'eſt-là le ſens que quelques interpretes donnent à ce paſſage de l'Eccléſiaſte : *Quid eſt quod fuit ? ipſum quod futurum eſt. Quid eſt quod faciendum eſt ? ipſum quod factum eſt. Nihil ſub ſole novum, nec valet quiſquam dicere ; hoc recens eſt. Jam enim præceſſit in ſæculis quæ fuerunt antè nos.* L'hiver de cette grande année était un déluge, & ſon été devait être un embraſement. On voit, comme le remarque l'Auteur de l'Antiquité dévoilée, que cette diviſion était empruntée de l'année ſolaire, dans laquelle le capricorne eſt le premier ſigne de l'hiver, ſaiſon communément pluvieuſe, & l'écreviſſe le premier ſigne de l'été, ſaiſon de chaleur & de ſéchereſſe.

On diviſait encore cette grande année en quatre âges, comme on diviſe l'année commune

en quatre ſaiſons. On comptait un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain, & un âge de fer. On comparait ce phénomene à ceux de la vie humaine. La Nature renouvellée était d'abord dans un état de faibleſſe & d'enfance, d'où elle parvenait par degré à un état de perfection & de beauté, ſuivi d'un état de vigueur & de force, auquel ſuccédait la vieilleſſe & enfin la deſtruction. Il en était du moral comme du phyſique. Le genre humain commençait par l'innocence, s'élevait aux vertus les plus héroïques, ſe perfectionnait dans les ſciences & dans les arts, ſe corrompait enſuite, dégénérait, devenait ſans force, ſans génie, ſans vertu, état funeſte qui finiſſait par la diſſolution. Voila pourquoi on s'autoriſait de la corruption du ſiecle pour annoncer la fin du monde. *Mundus ipſe jam loquitur*, dit ſaint Cyprien, & *occaſum ſuî rerum labentium probatione teſtatur. Decreſcit in arvis agricola, in mari nauta, miles in caſtris, innocentia in foro, juſtitia in judicio, in amicitiis concordia, in artibus peritia, in moribus diſciplina.* Virgile préſente un tableau tout contraire, mais conforme aux mêmes idées dans ces vers de la quatrieme Eglogue.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo ;
Jam redit & Virgo, redeunt Saturna regna.

Fin du premier Volume.

TABLE.

Comme on n'a pas jugé à propos de chiffrer les vers, ce qui surcharge désagréablement les marges, on y supplée par cette table, qui indique le quantieme du vers initial de chaque page.

LIVRE I.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
4	1	38	385	72	776
6	13	40	406	74	800
8	39	42	432	76	821
10	62	44	454	78	843
12	86	46	476	80	866
14	107	48	499	82	888
16	131	50	522	84	912
18	154	52	545	86	937
20	175	54	569	88	958
22	197	56	594	90	981
24	218	58	618	92	1005
26	243	60	641	94	1028
28	266	62	666	96	1051
30	292	64	688	98	1071
32	316	66	709	100	1094
34	339	68	734	102	1110
36	362	70	755		

LIVRE II.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
108	1	120	228	132	272
110	12	122	153	134	295
112	37	124	179	136	319
114	61	126	203	138	342
116	82	128	225	140	366
118	104	130	248	142	389

TABLE

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
144	412	168	684	192	949
146	434	170	706	194	972
148	456	172	727	196	996
150	477	174	748	198	1022
152	502	176	774	200	1048
154	526	178	794	202	1071
156	547	180	820	204	1093
158	573	182	841	206	1117
160	598	184	865	208	1137
162	621	186	886	210	1158
164	643	188	907		
166	665	190	927		

LIVRE III.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
216	1	250	378	284	758
218	14	252	401	286	779
220	35	254	423	288	801
222	58	256	446	290	823
224	81	258	469	292	847
226	101	260	489	294	870
228	123	262	512	296	888
230	144	264	535	298	909
232	167	266	558	300	932
234	190	268	583	302	954
236	215	270	606	304	972
238	239	272	627	306	993
240	260	274	649	308	1016
242	284	276	670	310	1038
244	306	278	692	312	1061
246	330	280	715	314	1083
248	354	282	737	316	1104

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

PAGE 8 vers 11, rarione, *lege* ratione.
39 lig. 11, & le vuide déja exiſtant ſe remplit ; *liſez* & un vuide déja exiſtant qui ſe remplit.
45 lig. 6, de la ſubſtance, *liſez* du ſujet.
111 lig. 16, de ſa lyre, *liſez* de la lyre.
113 lig. 2, des corps, *liſez* du corps.
... lig. derniere, des corps, *liſez* des coups.
126 v. 18, nomen, *lege* momen.
152 v. 5. preſtantius, *lege* præſtantius
185 lig. 21, leur ſituation, *ajoutez* & leurs mouvemens réciproques.
188. v. 3, nequeant, *lege*, nequeunt.
207 lig. 1, après abondantes, *ajoutez* quand l'accroiſſement eſt parvenu à ſon dernier période.
211 lig. 5, la paix, *liſez* la vie.
242 v. 9, concitet, *lege* concitat.
298 v. 6, inſidet rerum ; *lege* rerum inſidet.
256 v. 15, videmus, *lege* videamus.
278 v. 1, participentur, *lege* participetur.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05855 1725

BUHR A

a39015 01814902 4b

UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY